

MÉMOIRES DE GOSSE

Recueil de nouvelles

Auteur Patrice CORBEL

Édition 2020

Version seconde

Mémoires de gosse

Première nouvelle

Armelle

Mes grands parents

Deuxième nouvelle

Rue de l'Yser

Les copains

Troisième Nouvelle

L'Algérie

Mes parents

Un homme, enfant du baby-boom, en plein confinement sanitaire,
au soir de sa vie, se souvient de son enfance.
Ses souvenirs lui reviennent mais, sont-ils bien les siens ?
Ces brides de vie sont-elles réalités ou chimères ?
Mais il sent, au fond le lui-même, qu'il ne s'en fera pas d'autres
alors ils doivent être réels, si non à quoi sert-il de se souvenir ?

De se souvenir, ce n'est de nourrir.

Certains souvenirs sont dans mes recueils de textes poétiques,
en sont-ils, réalité ?
Mais quand ils me reviennent, alors, ils deviennent réels,
c'est ainsi que je me souviens.

Ces résurgences, lueurs passées dans le prisme de mon esprit,
forment un arc-en-ciel de souvenirs.

Patrice

Première nouvelle

Armelle

Mes grands parents

Pattoun

Lune rousse

Prohibited

Sous l'édredon

Bons vœux

Zizis

Mi-bretonne

Bon à rien

Œuf en sucre

Marraine SAMSON

Jardins de Rousse

Roche Bonne

Tata Francette

Transgression

Dimanches et jours de fête

Lui, assis dans le canapé, regarde l'heure sur l'écran digital du téléphone fixe posé près du téléviseur, 21h07.

Elle lui demande : « Qu'y a-t-il ce soir à la télé ? »

Lui : « Je ne sais pas . On n'a plus de téléjournal avec ce confinement ! Bof ! Comme d'habitude rien de bien ! »

Elle : « Passe sur ARTE, pour voir ! »

Lui pensif, cherche la télécommande sur la table du salon, fini par la retrouver, appuie sur la sept et zappe...

Pattoun

..quand assis sur ses genoux, levant les yeux, je le voyais mettre sa casquette bleue délavé de côté pour gratter un crâne dégarni, timidement, j'osais lui demander « Pourquoi tu n'as pas de cheveux sur la tête ? », alors il me rétorqua d'un ton badin « C'est pour laisser les poux danser en liberté ! » et je m'exclamais amusé mais perplexe « Oh ça alors, grand-père François sait faire danser les poux sur son crâne ! »..

..de sa bouche ou subsistaient encore quels chicots jaunis, vocalisait tout-un inventaire maritime de l'ancienne marine à voile, à chaque expression, dans chaque mot prononcé en breton ou en gallo, avec un mélange anglo-ispano-portugais, je parlais moi aussi sur un grand voilier blanc, vers des îles lointaines et inconnues perdues dans une brume matinale..

..et même son chandail déformé, usé et rapiécé, sentait à plein nez, l'aventure et le grand large..

..mon grand-père m'appelait parfois, « L'p'ti Pattoun ! », c'était le nom, disait mon frère aîné qui lui en savait beaucoup, le nom d'un chien, d'un gros chien de terre-neuve bavant et puant.

J'appréciais guère la comparaison. Nul ne savait si ce chien avait réellement existé et si mon grand-père en avait été ou non le maître mais, une chose était certaine, c'était qu'il prononçait ce nom avec une certaine émotion. Mon frère lui, ajoutait malignement,

« Gros Pattoun ! », non d'un chien et gros de sur quoi, c'était quand même un peu fort ! Bon d'accord, j'ai toujours bien aimé les chocolats, les gâteaux et les sucreries, mais je n'ai jamais été gros, juste costaud..

..plus tard, j'appris que ces grosses bêtes là, étaient dévouées et courageuses, plongeaient dans l'eau glacée sans retenue pour sauver de la noyade un homme, d'une mort certaine, j'en appréciais mieux le nom..

Lune rousse

..je n'ai jamais vu ma grand-mère Suzanne avec une coiffe ou vêtue à la bretonne, non ! D'ailleurs mon grand-père l'appelait « Ma p'ite parisienne ! », c'était tout dire ! Elle était si gracile dans sa longue robe-blouse plissée couleur anthracite serrée à la taille, ses cheveux poivre et sel bouclés façon années trente, ses souliers hauts en cuir bien luisant et si virevoltante, on eût dit, sans exagération, une elfe. Elle vaquait toujours à quelque chose et surtout, je me souviens, j'ai encore l'odeur au nez et l'eau à la bouche, elle faisait des beignets aux pommes comme jamais je n'en ai plus mangé..

..aux dires de ma mère, sa fille aînée, elle conservait religieusement en relique, une layette brodée issue des grands magasins parisiens..

..elle portait le dimanche pour la messe, une petite croix en argent en pendentif, dont l'origine était inconnue de ma mère mais, qui pour ma grand-mère, était un bijou plus précieux que sa vie..

..tout n'était pas un conte de fée chez mes grands-parents maternels..

..des fois, mon grand-père revenait de ce qu'il appelait une bordée, la casquette de travers, s'en suivait une vive dispute entre lui et ma grand-mère, après divers échanges verbaux plus ou moins élogieux, ma grand-mère conclut par « Vas donc rejoindre tes garces, t'as du en avoir d'autres, dis-le, au Canada ! ». Alors, mon grand-père en joignant les talons à l'anglaise répondait, « Yes my dear ! », puis toujours manière British, effectuait un demi-tour réglementaire, désignant un point imaginaire, disait, « Go out ! », puis en français, « Larguez la grand-voile, on déhale ! », voyant la tristesse de ma grand-mère, je sortais de la cachette où je m'étais réfugié, glissait doucement ma petite main dans la sienne. Elle me serra fortement contre elle, je sentis, l'oreille collée sur son ventre, sa respiration convulsive..

..certains soirs étaient beaucoup plus plaisants, aidé d'un 'p'tit coup de gnôle, mon grand-père dithyrambique, avec nombre de détails, de force de gestes, contait ses exploits maritimes que ponctuait invariablement ma grand-mère par,
« Vas-tu enfin cesser vieux fou, il ne va pas dormir après ça ! »,
ben oui ! Je ne dormais pas, je restais, bien que calé entre eux deux le drap blanc tiré jusqu'au nez, les yeux grands ouverts, chaque craquement de la baraque, chaque nuage passant devant la grosse lune rousse me dressait les cheveux sur la tête et je me demandais s'il était possible de survivre à une telle nuit d'épouvante !
Et je me réveillais avec une bonne odeur de pain grillé dans l'âtre de la cuisinière en fonte qui déjà rougeoyait et dont les cuivres étincelaient de mille feux..

Prohibited

..où habitaient mes grands parents maternels, c'était comment dire, biscornu ! On passait d'une pièce à l'autre sans couloir, certaines étaient situées à des niveaux différents, il me fallait un gros cœur pour passer ce dédale mais, ça en valait la peine et les détours..

..chez mes grands parents paternels, c'est comment dire, colossal! Une grande entrée avec un immense escalier menait vraisemblablement vers des pièces innombrables mais, ici, tout m'était interdit, seul mon frère et mes cousins, mes aînés, avaient ou prenaient droit, de circulation..

..si j'avais eu avec moi un camarade explorateur, je me serais bien jeté dans l'aventure tellement il y avait de choses à voir, aussi bien dans l'immense bâtisse, que dans l'interminable jardin ou bien encore dans les ateliers qui jouxtaient l'ensemble..

..ce n'est pas que c'était permis de fouiller chez mes grands parents maternels mais, je sentais confusément que pour moi, la découverte des lieux était tolérée, voire suggérée, en tout cas du domaine du possible et je n'y manquais pas. Dans mes maraudes, j'ouvrais armoires et tiroirs, me glissais sous les lits et pénétrait même avec effraction, dans le saint des saints, le cagibi de mon grand-père pour temps lui, formellement interdit, « Prohibited ! », disait-il, mais avec un tel mot, c'était bigrement intéressant..

..chez mes grands parents paternels, j'étais tout au bout de la grande table côté des petits dont les plus grands, mon frère et mes cousins occupaient les meilleures places, celles où quand les grandes personnes parties dans des discussions incompréhensibles débattaient de politiques, de placements financiers, des dernières nouvelles, l'on pouvait siffler subrepticement quelques fonds de verres de vin. Quant aux plus petits, ils étaient eux trop petits et toutes une nuée de tantes gravitait autour des landaus. Alors, je baillais à me fendre l'âme, heureusement, il y avait ma cousine d'un an plus âgée, bon, ce n'était qu'une fille mais, quand on

s'ennuie à ce point là !..

..ce n'était pas notre première rencontre, car, alors que je faisais mes premiers pas, ma cousine m'avait poussée dans une mare d'eau stagnante. Alors, je l'avais tirée par sa barboteuse, entraînée dans le même marigot, sans recharge, elle était repartie avec une de mes culottes, ça crée quand même un lien indéfectible, non ?..

..c'était difficile d'ouvrir les tiroirs de la commande de ma grand-mère, aussi je ne m'en prenais qu'à ceux du bas, tirais de mes deux mains de toute ma force d'un côté, plus de l'autre et ainsi de suite jusqu'à obtenir un entrebâillement suffisant pour y glisser la main. J'y cherchais à tâtons un coffret, un secret. L'objet trouvé, l'effraction réalisée, je contemplais ces pacotilles comme trésors inestimables..

..d'un regard complice, à son invite, nous nous coulâmes sous la table, là, entre robes et pantalons, nous échafaudâmes un plan de bataille. Armelle était la seule fille de cette cousinerie, en conséquence, était habituée aux jeux de garçons et ne se privait pas de s'y adonner. Pour gagner ma confiance, elle me proposa de partager ses bonbons, bonne entrée en matière, que son parrain, un de mes oncles, lui avait donnés à profusion. Alors, la bouche et les poches pleines, commençât notre conspiration..

..entrer dans le cagibi fut à ma grande stupéfaction, encore plus aisée que d'ouvrir des tiroirs, le crochet du gros cadenas en tôle n'était pas entièrement engagé, après une simple poussée, s'ouvrir de devant moi un monde extraordinaire. Ici, était inventorié tous les outils d'un gabier, d'un charpentier de marine, ça sentait l'huile de lin et de camphre mais, étaient pendus à une hauteur inaccessible. Le sol sablonneux était ratissé de frais, j'inspectais tout de même sur la pointe des pieds, de plus près, ce matériel fait de bois, d'acier polis par l'usage mais, sans la moindre trace de salissure ou de rouille..

..lors de mes fouilles archéologiques, je découvris dans les soubassements encavés dont l'entrée se faisait par une porte sous

le grand escalier de ciment qui menait aux pièces habitables, une grosse veste de toile fourrée, pendue à un crochet. Venir jusqu'à là n'avait pas été chose aisée, car, le bastion était gardé par un monstrueux dindon qui tel un animal mythique avec sa crête rouge et ses yeux inquisiteurs, poussait des cris d'orfraie en battant des ailes dès que j'approchais de sa cage close par un bien fragile grillage. Pour passer, il me fallut, profitant d'un abandon de poste temporaire de l'effrayante bête, me précipiter vers la porte qui fort heureusement n'était pas clenchée, si non, sûr que j'aurais été dépecé vif, les bras en croix, cloués, de avant l'entrée de cet antre. Me remettant de mes émotions et mes yeux s'habituant à la semi-obscurité, prudemment j'entrais. La veste était là, empesée, poussiéreuse couverte de toile d'araignée, posée sur un cintre, elle me faisait l'effet d'un spectre pendu. Je jugeais prudent de remettre à plus tard mon expédition. Toujours très attentif au comportement du gallinacé, je m'échappais précipitamment de la même manière que j'étais entré..

..j'appris par l'écoute des discussions des grands, que ma grand-mère avait en sainte horreur cette 'môdite' canadienne. J'appris aussi que mon grand-père, suite à un naufrage, était resté avec quelque membre d'équipage, plus d'un an sur la côte de Saint-Pierre et Miquelon, de là à supposer que, courraient là-bas sur les landes glacées, des cousins Québécois ? »..

..entre mes grands parents, c'est tout l'inverse, côté paternel, mon grand-père plutôt courtaud, ma grand-mère robuste, côté maternel, mon grand-père était plutôt costaud, ma grand-mère fluette, d'un côté commerçant aisé, de l'autre marin désargenté, d'un côté fourmis, de l'autre cigale, d'un côté droit d'aïnesse, de l'autre sans nul droit, moi, j'étais entre tout ça..

Sous l'édredon

.. les repas, que dis-je les banquets chez mes parents paternels, duraient des siècles, endimanché, je devais me tenir droit, les mains sur la table, perché sur un empilement de livres et coussins rehausseurs, devant mon assiette de porcelaine car, même si je n'avais pas le même couvert compliqué que celui des grands, je devais prendre garde constamment à ne pas renverser et pire à ne pas abîmer quoi que ce fut, de plus, je devais manier avec dextérité une longue cuillère et une fourchette pointue, en argent, le couteau pour-temps lui bien attirant, m'étant interdit. Placer à bien plus d'une longueur de bras, il y avait un verre en cristal ciselé, heureusement pas prolongé de ces longs pieds comme ceux des adultes, mi-remplis de limonade et d'un autre d'eau, seule l'eau étant à volonté..

..chez mes grands parents maternels, une petite assiette ébréchée, une petite cuillère en fer blanc et un verre ayant contenu auparavant de la moutarde, faisaient l'affaire..

..mon grand-père François en pousse café, s'envoyait toujours en fin de repas, « Un p'tit mug de rhum derrière la caquette ! », je biglais tant le dit p'tit mug, que mon grand-père, au grand drame de ma grand-mère, trempa son petit doigt dans le liquide embaumant, me déposa quelques gouttes dans ma bouche déjà grande ouverte, « Pouha! », ce n'était pas si bon que cela en avait l'air, « Comme ça, tu seras ce que c'est ! », conclut-il..

..la suggestion d'Armelle, elle ne manquait ni d'idée, ni de diplomatie, ni de ruse, une fille quoi ! Etait, si je le voulais bien, d'entrer sans se faire remarquer dans la véranda accotée qui servait aussi de garçonnière au plus jeune de mes oncles, « OUAH ! » m'exclamai-je, « Chut ! plus bas ! », me dit Armelle en posant son index de sa bouche à la mienne et nous nous glissâmes dans la pièce comme indiens en chasse..

..« Un chat est entré dans mon cagibi ! », dit mon grand-père, « Ou un petit garçon curieux ! », reprit malicieusement ma grand-

mère, comment le savaient-ils ? J'avais pourtant bien remis le cadenas eu place, oui mais, même un enfant prudent, sur le sol, laisse des traces sur le sable..

..à part quelques plantes desséchées, la pièce n'avait plus rien d'une véranda, les étagères étaient emplies de verroteries multicolores que nous débouchâmes avec convoitise, tous ces flacons, tous ces parfums nous enivraient, les parois de verres étaient occultées par des rideaux de tulle aux couleurs pastel, la lumière qui s'en dégagait était douce et suave, au milieu de tout ça, trônait un grand lit recouvert de draps en flanelle et un immense édredon en satin. La tentation fut trop grande, nous nous jetâmes dessus, nous fîmes des sauts de cabris main dans la main, en riant nous roulâmes l'un sur l'autre, bordé par des murailles soyeuses, duveteuses, à bout de souffle, nous nous allongeâmes sous l'eider. Armelle me chatouilla, j'en fis autant, nous nous endormîmes comme bien heureux, l'un contre l'autre..

..Armelle devint plus qu'une cousine, elle devint mon âme sœur, à elle seule je confiais toutes mes pensées, tous mes secrets. Elle était beaucoup plus délurée, vive, intelligente que moi, enfant farouche, introverti et rêveur. Elle m'apprit quantité de choses, elle m'ouvrit les yeux sur le monde, elle fut littéralement et littérairement ma seule et unique vraie maîtresse. Je n'ai jamais accepté nulle domination, que la sienne..

Bons vœux

..je devais aller à chaque nouvel an, souhaiter les bons vœux, de ces étrennes, je récoltais quelques bonbons et piécettes mais, de mon oncle Ange mon parrain, je recevais solennellement au creux de ma main, une grosse pièce argentée de cinq francs. Je la contemplais avec d'autant plus d'admiration que celle-ci m'était vite reprise pour être mise chez l'écureuil..

.. mon grand-père François lui n'attendait pas une occasion particulière pour me donner un sou ou deux, toujours dans le secret le plus absolu vis-à-vis de ma grand-mère, m'exhortait à placer mon pécule illico chez l'épicier-quincaillier-bar-tabac du coin bien connu de lui-même, « Vas vite avant qu'un écureuil femelle ne te les grignote ! », disait-il..

..et je courais par le chemin pierreux le long de la voie ferrée mais, en ayant au-par-avant, bien vérifié que nulle effroyable locomotive fumante et trépidante ne se présentait, pour prestement aboutir devant la grande rue. L'établissement se trouvait pas loin dans l'angle à droite, c'était heureux, je n'avais pas à traverser la rue où passait une autre monstruosité, un tram brimbalant crachant des étincelles bleutées..

..établissement était un bien grand mot, c'était une sorte de bazar de boui-boui où se mélangeait toute sorte de gens et d'odeurs, la patronne connaissait très bien mon grand-père, j'y avais donc moi aussi mes petites entrées..

Zizis

..Armelle avait l'art et la manière d'obtenir tout ce qu'elle voulait, faisait lever immédiatement mes punitions, elle disait, « Je n'ai pas fait tout ce chemin pour visiter un prisonnier, je me porte garante de cet infortuné ! », cela faisait rire tout le monde et je m'enfuyais bien vite avec elle dans quelques cachettes connues que de nous..

..elle avait une théorie singulière comme quoi, les choses étaient sexuées à dessein, toutes les choses en la ou une, étaient belles, contrairement aux choses en le ou un, « Exemple une table une chaise...c'est utile et se tient bien, à contrario, un tabouret c'est nulle, pas beau, ça n'a que trois pattes ! ».Je restais un instant interrogatif, mais rétorquai, « Et un arc-en-ciel alors ? », elle me regarda et me dit, « Oui, bien sûr, c'est que...toi, tu n'es comme les autres garçons, tu vois les choses différemment ! », que voulait-elle bien dire par là ? Et nous comparâmes nos zizis respectifs pour concrétiser cette théorie..

Mi-bretonne

..elle ramenait souvent de chez elle en Normandie, des livres, son papa, oncle Robert était Normand, grand ingénieur, sa maman tante Louissette était Bretonne, femme au foyer, dans ce foyer-là, il y avait une bibliothèque. Ce n'était pas que nous n'avions pas de livres à la maison mais, nous avons la fâcheuse tendance de les utiliser comme projectile. « N'est-ce pas que tu joues à la guerre ! », m'interrogea-t-elle, alors que nous étions assis sur une même chaise serré l'un à l'autre dans le grand salon de nos grands parents, je ne dis pas non. « As-tu remarqué le cadre accroché au mur avec ces médailles et ces galons exhibés ? », pour sûr que je les avais vus, « Écoute-moi bien, je vais te lire 'Les croix de bois', tu sauras alors ce qu'est vraiment la guerre ! ». Elle mit tant inflexion dans sa voix et lut avec une telle aisance que j'en restai admiratif et ému. Elle sentit comme un désarroi en moi et usa de toute sa persuasion, sa finesse pour me faire lire, comprendre le sens des mots. J'osai cette fois, les prononcer à haute et intelligible voix, elle me donna en amour, les mots..

..« Non ! Bretonne je suis, et fière de l'être ! » retoquait-elle à ceux d'ici qui pour la taquinée, la traitait de normande, « En fait, je suis mi-normande mi-bretonne, les choses sont rarement tout ceci ou tout cela ! », me chuchotait-elle à l'oreille, tout en me prenant par la main..

..« On ne se marie pas entre cousins et cousines ! », que les grands sont bêtes, me marier moi ! Si cela devait se faire, se serait avec la blonde Régine ou la brune Anita mes voisines d'en-face ou bien la rousse du cathé ou...et puis d'abord, je ne me marierais jamais, un aventurier ne s'encombre pas d'une femme !..

..Armelle, comment était-elle ? A oui, elle avait les joues rouges comme...des pommes de Normandie. Non, ce n'était pas son physique qui m'attirait mais, son bel esprit !..

Bon à rien

..« Tata Suzanne a dit à maman que tu lis des livres maintenant le soir avant de te coucher, je vais te récompenser. Je vais demander à papa de te donner les Tintins de mon frère, il ne les lit plus ! », la proposition n'ayant vraisemblablement pas reçu la pleine approbation d'Eric son frère, Armelle déclara alors, « Si les Tintins ne viennent pas à Patrice, c'est Patrice qui viendra aux Tintins ! », et comme il fut dit, il fut fait, je passais les deux dernières semaines des vacances d'été à Saint-Lô !..

..j'occupais officiellement la chambre d'Eric qui faisait une excursion avec les scouts, passais mes soirées dans-sur-sous le lit d'Armelle. Nous visitâmes la ville et ses remparts, les haras, mangeâmes quantité de gros caramels quarrés d'Isigny. Je fus présenté bien évidemment à toutes ses copines dont il fut très difficile de les renvoyer chez elles, « Elles sont gentilles mais un peu trop collantes ! », dixit Armelle, « Il me tarde toutefois de retourner à l'école ! », ma surprise fut telle qu'elle s'en aperçut. « Tu n'aimes pas l'école ! », dit-elle étonnée, « Tu sais, il n'est pas dans l'absolu, vital d'être la première, certains garçons se contentent d'être dans la moyenne, d'ailleurs, ils sont tous généralement, moyens ! », ce phrasé me coua, « Je vais t'expliquer, bien que personnellement je n'approuve pas le procédé, comment avoir la moyenne sans trop se fatiguer ! », qu'avait-elle inventée encore ? « C'est simple, tu écoutes attentivement ce que dit l'enseignant, l'instituteur si tu préfères, puis à la maison, tu relis la leçon, enfin, tu l'apprends. Tu vas voir c'est très facile ainsi de la mémorisée, de la retenir en d'autres termes ! ». Ben tiens, facile à dire quand on a presque un an et demi de plus et qu'on a sauté deux classes ! Sa péroraison commençait à m'agacer, elle s'en aperçut et usa pour finir d'un argument massue, « Tu n'auras jamais plus de sept sur dix mais, jamais moins de cinq, tout le monde sera content, parents et maître d'école ! », ça valait peut-être le coût d'essayer, la paix n'a pas de prix !..

..pour tout dire, le cours préparatoire avait été un désastre, si les maternelles s'étaient bien passées, les maîtresses n'ayant eu qu'à de temps en temps, me dire, « Patrice es-tu là ? », en me caressant les cheveux, avec la mère HUËT, il n'en fut pas de même.

Dès qu'elle me vit, elle me prit en grippe, quoique je fisse, quoique je dise, tout était mal, que je levasse la main ou pas, elle m'ignorait. Si elle me désignait, c'était toujours par « Le bon à rien ! ». Quand elle daignait se lever de sa chaise pour circuler dans les rangs, elle ne manquait jamais de me donner par-derrière, une claque ou un coup de règle, sans que je sache pourquoi, me mettait à genoux sur une règle de fer les mains sur la tête devant l'estrade, « A titre d'exemple pour les cancre de cet acabit ! » criait-elle.

En début d'année, nous écrivons encore à la craie sur nos ardoises, la sanction en cas d'erreur ou pas c'était de m'arracher l'ardoise des mains et de me la cogner sur la tête. L'écrit sur le cahier avec crayon de bois se passa sans trop de mal mais, l'écriture à la plume fut terrible. Malgré tout le soin que je pouvais apporter à la calligraphie des lettres, de bon usage du papier buvard la main gauche posée bien à plat dessus, j'avais, comme nombres de mes camarades, de l'encre sur mes doigts encore dodus. Elle le vit, saisit brusquement mon porte-plume, leva mon bras bien haut pour montrer à la classe entière le « Schwein ! » « Cochon ! », que j'étais et m'envoya valdinguer vers la porte, m'ordonna d'aller gratter l'encre dans le bac à sable gelé au fond de la cour de récréation, de la fenêtre elle éructa, « Du bist nur in schmutzigen schweinen ! » « Tu n'es qu'un sale cochon ! ». Tout le monde devait avoir entendu l'invective mais, personne ne réagit, car elle était l'épouse du directeur et reprenait son poste après une longue période d'absence pour raison de santé.

Un jour ou penché sur ma feuille de papier, je traçais d'autres pleins et déliés, elle m'asséna un coup dans le dos du bout de sa règle, je sursautais en lâchant un cri de douleur, l'encrier se renversa, l'encre se répandit sur la table et en partie sur le cahier. « Vois ce que tu as fait ! », elle me heurta violemment la tête sur la table, étourdi, je me défendis en disant que c'était à cause d'elle, « L'insolent ! », elle allait me frapper de nouveau quand l'heure de

la récréation sonna, elle l'agrippa par la blouse, des boutons craquèrent, alors , elle m'attacha le cahier taché dans le dos, ordonna la sortie et me jeta dans la cour, livrer ainsi à la vindicte collective, la meute fut lâchée.

On me bouscula, me donna des coups de pieds, des coups de poings, me tira par ma blouse, me cracha à la figure. Une ronde infernale tournait en criant autour de moi, chacun allant de sa moquerie, je me courbais, me protégeais du mieux la tête de mes bras, un méchant coup dans le creux de ma jambe failli me faire choir, j'étais taureau harceler par picadors. Ils espéraient que je tombe et ainsi me couper une oreille en guise de trophée. Profitant d'une trouée, je me précipitai sous le préau vers les chiottes, poursuivi par la foule vindicative. Avec la force du désespoir, je réussis à fermer la demie porte et tentai de la maintenir ainsi. Ils tambourinaient derrière, mes godillots glissaient sur la merde, menaçaient de tomber dans le trou puant, béant, c'est alors que mon frère aîné, s'interposa, ulcéré par tant de lâcheté, de ses dix ans, courageux, à coups de galoches ferrées, de son mieux, tentait de repousser les assaillants, il eut été débordé si la cloche n'avait mis fin à la curée.

Quand les cris cessèrent, que chacun regagna sa classe, je me mis à trembler et pleurer convulsivement, que faire, qu'allais-je devenir? Le directeur me demanda de bien vouloir sortir, après réitération de sa demande, je finis par ouvrir, il m'enjoignit de regagner ma classe, il m'accompagna et dit la porte, « Cet enfant ne doit pas rester seul dans la cour, j'ose espérer que ceci ne se reproduira plus ! ». Je voulus m'asseoir à ma place habituelle mais, elle me désigna du bout du doigt sans un mot, la dernière place au fond. Pendant qu'elle reprenait la classe comme si de rien n'était, les garçons se retournèrent subrepticement pour me tirer la langue. Alors, je pris une plume sergent major, plissa la peau de mon genou écorché durant l'algarade et bien visible de tous, l'enfonça dans le boulet de chaire, je les regardais bien droit dans les yeux, ils avaient leur part de sang. Cela fit suffisamment d'effet pour que l'on ne m'ennuyât plus.

Je terminais l'année à regarder les oiseaux perchés sur le fils électrique, s'il pleuvait, à suivre la trajectoire erratique des

gouttes d'eau sur les carreaux sales et poussiéreux. Personne ne dit mot, pas un adulte, pas un enfant, pas mon frère, pas moi. Plus tard, je lus ces mots ' J'irai cracher sur vos tombes ', moi, j'irai pisser sur la sienne !.

Bien des années plus tard, j'appris, qu'elle avait été membre de la résistance, avait été arrêtée par la Gestapo, s'en était échappée de justesse mais, en était revenue avec de très fortes séquelles. Je compris alors le sens de ces mots, enfant blond aux yeux bleus, au plus profond de son âme déchirée, torturée par des ombres noires, j'étais, tout d'un bon arien.

Paix à cette âme, à supposer qu'on lui en eût laissé une !..

Œuf en sucre

..après mes vacances normandes, j'appréhendais le retour à l'école, même reconforter par les recommandations d'Armelle, je me demandais quel serait mon prochain instit. Ce fut monsieur PERRIN, fort heureusement rien avoir avec la folle. Dès le début, il m'installa devant son bureau, près du poêle. Il me demandait fréquemment si j'allais bien et m'appelais par mon prénom. Mettant en application les conseils d'Armelle, j'obtins sans trop d'effort, d'emblée des notes au-dessus de la moyenne, on me fit quand même passer un test psychique afin de savoir si, je n'avais pas conservé quelques traces traumatisantes de l'année précédente. Mon meilleur médecin, je veux dire ma meilleure doctoresse ayant agi en amont en fin d'été, à oui ! J'allais oublier de dire que, dans sa chambre l'un et l'autre en vêtement de nuit, Armelle m'avait aussi ausculté, palpée, chatouillée de partout, je fus donc jugé normal. Tous mes efforts furent récompensés, mes parents soulagés, me promettèrent d'autres belles pièces d'argent si j'augmentais encore ma moyenne, je n'en fis rien, j'étais peu enclin à engraisser l'écureuil. Mon bon maître me demanda de réciter devant toute la classe un texte choisi, je mis autant d'ardeur, de tonalité dans ma voix comme j'en avais entendu dans celle d'Armelle, que je fus applaudi par tous, encore triomphant, le maître me demanda de venir près de son bureau, ouvrit un tiroir dans lequel se trouvait un petit nid d'oiseau avec au fond une grosse crotte en chocolat et trois œufs en sucre, je ne pris qu'un petit œuf, il me sourit en me demandant de retourner à ma place. J'éprouvais tout de même quelques difficultés à rester concentré, la douce chaleur du poêle m'attirait dans des rêveries passagères, aussi, je demandai à monsieur PERRIN et à son grand étonnement, si je pouvais aller au fond de la classe près de la porte. Avec l'accord enthousiaste du cancre notoire qui y siégeait, je prenais place sur un vieux pupitre balayé par un courant d'air frais mais, vivifiant, constamment renouvelé par d'un côté une fenêtre déglinguée, de l'autre par une porte mal jointive. C'était ce qu'il me fallait pour me maintenir en éveil, j'avais bien les doigts un peu gourds mais, j'étais aussi le dernier à rentrer et le premier à

sortir. L'année passa comme un éclair et ce fut avec un petit peu de nostalgie que je cirais mon pupitre avant les grandes vacances pendant lesquelles j'espérais refaire un stage d'initiation en Normandie.

La sagacité, le dévouement, la bienveillance, l'amour plein vrai et pur d'Armelle, avaient fait de moi ce que j'étais devenu, cette fille était vraiment épatante ! En un an, j'avais appris à lire couramment, à compter mais oui ! Les bonbons !, à me méfier de certaines grandes personnes, à connaître la vraie fraternité et à modérer mes envies de friandise !..

Marraine SAMSON

..marraine SAMSON, habitait pas loin de chez mes grands parents maternels, un petit logement que mes grands parents paternels lui cédait pour pas grand-chose, c'était la sœur ma grand-mère paternelle et la marraine de tous, tant cette femme était d'une gentillesse et d'une admirable douceur.

J'aimais me rendre chez elle, accompagné souvent de ma grand-mère maternelle et de ma mère, la maisonnette donnait directement sur ce chemin pierreux côtoyant la voie ferrée. Il valait mieux la présence de celles-ci, car les rails étaient encore plus proches que devant chez ma grand-mère.

Marraine était la veuve de parrain SAMSON, un héros de la grande guerre, plusieurs fois blessé, gazé, mainte fois décoré. Ils s'étaient mariés peu de temps avant la déclaration de guerre, il en était revenu mutilé, ils n'avaient jamais pu avoir d'enfant. Le logement n'était composé que de trois petites pièces donnant les unes dans les autres, j'y entrais que rarement mais, une fois, alors que les grandes personnes papotaient, je réussis à mes faufiles jusqu'à la chambre du fond. J'espérais découvrir là, les reliques d'un héros, hé bien non ! Pas la moindre manifestation militaire, pas même une douille gravée, seule la photographie en mariée et jaunie de marraine.

Un peu déçu, je me consolais en maniant, à près bien sûr de multiples recommandations de toutes, une hachette, j'avais pour instruction de fendre du petit bois pour alimenter la cuisinière de marraine quand soudain, les femmes se précipitèrent sur le linge qui séchait pendu le long de la voie, « C'est la manœuvre ! », crièrent-elles. La manœuvre, bien que moins imposante que les autres locomotives, était tout au temps, une machine diabolique, crachant fumées noires, volutes blanches de vapeur sifflante, ébranlant le sol au passage de sa masse verdâtre avec ses immenses roues couplées par embiellement.

Elles avaient sauvé le linge, moi j'étais sauf, bien serré contre elles, les chemineaux firent des gestes amicaux en leur direction, elles répondirent par un signe de tête. Je me demandais comment on pouvait maîtriser cet épouvantable engin, j'étais d'autant plus

admiratif que je les avais vu se glisser entre les wagons pour les raccrocher.

Marraine m'offrit un petit verre de lait, sa seule douceur, pour me reconforter, elle possédait peu, ruminée suite aux placements hasardeux que parrain avait fait avant son décès..

..traverser la voie ferrée était un acte d'une extrême bravoure même pour Jean-Marc mon frère aîné, il prenait de grandes précautions, regardait à droite, à gauche puis encore, scrutait les environs, touchait les rails de la main pour détecter d'éventuelles vibrations, déposait en signe d'offrande sur le rail d'acier, les pierres du ballast que nous retrouvions écrasés, réduits en poussière, il m'exhorta même à y coller l'oreille pendant que lui surveillait les alentours, vu l'état des cailloux, ce fut un refus catégorique de ma part. Alors après lecture et relecture des 'écrabouillures' de silice, interprétations des éclats de mica, les signes semblants favorables, nous nous précipitâmes, enjambant les rails, courant sur les traverses de bois, plongeant dans le fossé opposé, se félicitant d'être en entier de l'autre bord..

..de chez elle, marraine voyait bien nos manigances, cette brave femme connaissait les horaires de passage et jamais ne nous aurait laissé approcher des voies si le moindre danger s'était présenté, elle était notre ange gardien, un ange avec un cœur d'or..

..la guerre avait pris leur jeunesse, brisé leurs espérances, ruiné leur santé mais, ils avaient, l'amour en partage..

Jardins de Rousse

..avec ma grand-mère Suzanne, j'allais de temps en temps aux jardins de Rousse, ce jour là, mon grand-père y étant déjà, c'était un tram que ma grand-mère proposait de s'y rendre, monter dans cet engin ne me réjouissait vraiment pas, si elle ne m'avait pas acheté un gros pain au chocolat chez la boulangère de la Gare, point de départ de la ligne vers Paramé centre, j'aurais freiné des quatre fers, il aurait fallu me traîner par le bras pour me faire approcher de cette horreur. Fort-heureusement, le tramway était à l'arrêt, la porte avant en accordéon grand-ouverte, aidé et soutenu par ma grand-mère, nous montâmes, prîmes place derrière le wattman.

Ce n'était pas plus beau de l'intérieur que le l'extérieur, du siège en bois ou nous étions assis, ma grand-mère m'ayant mis sur ses genoux, on pouvait voir entre les plaques de métal disjointes du plancher, un rail encastré dans les pavés, je restai un moment dubitatif dessus cette brèche quand, tinta une cloche, l'engin s'ébranla, les vitres vibrèrent, le conducteur manœuvrait une poignée pour accélérer ou ralentir la machine. Je restais un moment à l'observer, ce n'était pas si terrifiant que ça avec un ventre calé et sa grand-mère près de soi, très près de soi, arrivé à hauteur d'une haute cheminée en brique rouge, nous descendîmes, « Le marais Rabot n'est plus loin ! », m'informa ma grand-mère. Mes grand-parents maternels cultivaient légumes et fleurs sur une parcelle que mes grand-parents paternels leur concédaient, après m'avoir montré les limites de notre division, m'avoir bien recommandé de ne pas aller près des étendues marécageuses du fond, mes grand-parents se mirent à jardiner, profitant de leur inattention, je me dirigeais naturellement, vers le marais.

En bordure de champ, s'écoulait paisiblement un petit cours d'eau recouvert de lentilles d'eau, dans les trouvées de verdure, j'apercevais de gros têtards à longue queue, des tritons se faufilant entre les herbes aquatiques, l'entendais le plouf des grenouilles dérangées dans leur sieste et soudain ! Je la vis se déplaçant en se tortillant sur la berge glaiseuse, noire et jaune, une salamandre, elle luisait sous le soleil, elle était plus longue que mes deux

mains réunies. Si j'avais été armé de mon épée de bois, j'aurais tenté de m'en saisir, mais à main nue, valait mieux y réfléchir à deux fois. « Reviens ici immédiatement ! », cria ma grand-mère qui était en train de couper des fleurs, je la rejoignis prestement. Le soleil commençait à décliner, une nuée d'insectes bourdonnaient, des papillons volaient gracieusement, les fleurs embaumaient de leur suave senteur, les oiseaux pillaient dans les haies, l'espace s'emplissait de couleurs pastel, que de douceur, que de bonheur. « Que c'est beau tout ça, un petit paradis ! », dit ma grand-mère, « Il est temps de rentrer, monte sur la mécanique ! », dit mon grand-père, « Je parle au petit ! », ajouta-t-il en clignant de l'œil.

Il posa son béret sur la barre transversale, me prit d'un bras, s'installa à califourchon dessus, me demanda de bien tenir le milieu de guidon, de poser mes pieds sur les fixations du porte-bagage avant où se trouvait une caisse remplie de légumes, comme du reste sur le porte-bagage arrière, me pressa contre lui, eh hop!, d'une forte et longue poussée du pied, nous voilà partis ! « Au revoir grand-mère ! », « Accroche-toi bien mon petit, soyez prudents ! ».

Ferrement maintenu par la pogne de mon grand-père, l'air doux caressant mon visage, alors, en toute sérénité, je fermai les yeux, je lâchai le guidon, en ce soir d'été naissant, j'étendis mes deux bras dans le vent, « Regarde grand-père, maintenant je vole ! »..

Roche Bonne

..j'aimais bien Armelle mais aussi Régine la blonde ou Anita la brune ou la petite rousse, je trouvais plus judicieux d'utiliser le reliquat de bonbons que m'avait donné ma cousine pour obtenir les faveurs de la rousse, les deux autres étant mes voisines directes, il était évident que, donné à profusion ces sucreries auraient attirées l'attention de tous et de toutes. Je proposais donc mes meilleurs reste à cette rouquine timide et pieuse. Il était fort difficile de s'approcher d'elle au cathé, car, elle maintenait la tête baissée, les mains jointes mais, à la sortie, pendant les inévitables bousculades, je parvenais à me faufiler entre les gars et à lui glisser dans sa main libre, l'autre tenant un missel, un bonbon avant que sa dame patronnesse ne vint la chercher. Par souci d'équité, à mes voisines, je proposais de temps en temps, une sucrerie à l'une et bien évidemment à l'insu de celle-ci, à l'autre. Ce manège me prenait du temps, fallait ruser pour ne pas se faire voir des deux à la fois et des parents respectifs. Mais un jour, ma tante Louissette étant vue pendant l'entre-fait, rendre visite à mes parents, Armelle de la fenêtre de la cuisine qui donnait sur la rue, observa mes manœuvres. En rentant à la maison, bien sûr je fus heureux de nos retrouvailles, mais alors que nous cherchions un endroit tranquille pour parler, elle me dit, « Tes réserves sont basses, je présume ? », mes réserves de quoi ? J'avais déjà oublié la scène précédente, « Tu sais, ces filles-là ne t'apporteront pas grand-chose, elles n'ont rien de bien à t'apprendre ! », je sentais qu'il ne fallait rien compromettre, mes réserves étant effectivement proches de zéro, je la laissais donc discutiller, approuvant d'un signe de tête ses déclarations..

..l'été Armelle passait une partie de ses vacances chez ma grand-mère paternelle, je dis ma grand-mère, mon grand-père étant décédé l'année précédente, j'étais invité que dis-je, prié de partager mes vacances avec ma cousine, je quittais mes copains de rue avec regret mais, certaines compensations me les firent oublier bien vite. C'était le moment de découvrir avec mon guide personnel, cette grande bâtisse, le rez de chausser, je connaissais

déjà, j'indiquais donc du doigt les parties supérieures.

« Bonne suggestion, je te ferai découvrir au passage la chambre que j'occupe ! », avec l'approbation implicite de ma grand-mère et de ma tante, nous nous dirigeâmes vers cet imposant escalier en chêne foncé.

En début de rampe, une boule de verre invitait à l'aventure et au mystère, « Tu ne connais pas les lieux, donne-moi la main ! », me dit-elle en m'entraînant vers le haut. Nous débouchâmes sur le premier palier et une enfilade de porte en chêne, elle ouvrit sans la moindre gêne toutes les chambres, « Tu vois, elles se ressemblent toutes ! ». En effet, il y avait dans celles que nous avions visité, un grand lit avec couvre-lit, une grande armoire, une table de chevet avec une lampe ancienne à l'huile, une table avec pichet et vasque à eau, deux chaises, des tapisseries raillées jaunies, quelques tableaux accrochés aux murs, une suspension avec une grosse ampoule électrique pendue au milieu du plafond et des rideaux gris encadrés par des doubles rideaux épais et poussiéreux. « On clôt la visite de ces pièces, c'est trop ennuyeux, allons dans ma chambre, c'est mieux ! », sa chambre était à l'identique à l'exception remarquable que, le lit était à baldaquin. « À ça alors ! », je ne pus contenir ma surprise tant elle était grande, Armelle était rayonnante. Nous nous précipitâmes dedans, tirâmes les voiles, sur les gros oreillers nous nous assîmes, la lumière était tamisée, j'étais là en plein conte des mille et une nuits, « Ne suis-je pas Shéhérazade ? », elle l'était effectivement, elle avait pris soin de se vêtir d'une robe de mousseline, « Mon prince charmant, emmène-moi sur ton tapis volant ! », déclama-t-elle en désignant l'édredon, nous nous vautrâmes dessus, je ne connaissais pas toute l'histoire, elle se chargea de combler mes lacunes. Nous serions bien restés ainsi toute la journée mais, ma tante nous héla depuis de salon, « Ou êtes-vous, le déjeuner est prêt ! », les voyages donnant faim, nous dégringolâmes les escaliers, je serais bien monté sur la rampe mais, elle était haute et atterrir sur la boule aurait peu faire mauvais effet.

Le repas expédier, tante Louissette nous informa que, cette après midi, comme il faisait beau, nous irions sur la grève et qu'il fallait se préparer en conséquence. La conséquence pour moi était

simple, mes parents n'avaient rien prévu pour la plage, j'héritais d'un vieux maillot de bain de mon cousin Eric retrouvé on ne sait comment dans un tiroir, pour le reste allait dire ma tante « Je partagerais ma serviette de bain avec Patrice ! », s'en pressa d'ajouter Armelle qui venait tout juste d'enfiler une robe marinière et ajustait un chapeau de marin. « Maman, tu ne m'en voudras pas, j'ai pris une casquette d'Eric pour Patrice, elle sera un peu grande mais, c'est ce que j'ai de mieux sous la main ! », « Tu penses toujours à tout ma chérie ! » dit ma grand-mère « Tu pourrais aussi user de l'expression ! », me chuchota malicieusement à l'oreille Armelle en me prenant la main et me dirigeant vers la porte à doubles battants grande ouverte, « Attendez un peu ! », s'écria ma tante, « Je ne suis pas encore tout à fait prête ! ». Ma tante était une personne très gentille mais, jamais à l'heure, « Je connais la route, c'est tout droit, nous resterons sur le même coté du trottoir ! », « Alors, fait bien attention à ton cousin, mon amour ! », « Oui, oui, je veillerais sur lui », « Tu peux aussi m'appeler ainsi, si ça te convient mieux ! », de malice en malice mais complice, nous nous dirigeâmes vers Roche Bonne.

Installer sur une partie de sable sec, aussitôt Armelle entreprit de me barbouiller de crème solaire sur tout le corps, « Tu comprends, je ne voudrais pas essuyer de reproche ! », affirma-t-elle, moi, je m'essuierais bien avec la serviette mais, elle s'allongea dessus sur le dos et me dit, « Tu as vu comment faire, bien étaler sur la peau, par tout ! », je m'acquittai du mieux de ma tâche, « Maintenant sur le ventre ! », elle riait aux éclats. Ma tante nous rejoignit tardivement, « J'ai cherché partout le flacon d'ombre solaire ! », « J'ai pensé à l'emporter, nous sommes tout deux déjà protégés ! », « Tu es vraiment un amour, ma chérie ! », Armelle ne me fit pas d'autre suggestion à l'oreille.

La marée avait avancé, ma tante nous dit que c'était l'heure d'aller se baigner si non après, elle battrait la digne. Nous nous dirigeâmes vers la mer qui n'était plus qu'à quelque pas, je sentis Armelle hésiter une fois les pieds dans l'eau, alors, cette fois, c'est moi qui lui pris la main et l'enjoignis à me suivre, elle s'habitua vite en vagues, me demanda si je savais nager et

plonger ? « Oui ! », affirmais-je imprudemment, « Peux-tu passer entre mes jambes ? », piégé, je renchéris que oui ! Mais alors qu'après avoir pris une profonde respiration, je tentais tant bien que mal, de fuser entre ses jambes, le fichu maillot trop grand, glissa découvrant mon postérieur, Armelle par pur esprit sportif, me poussa de ses deux mains par les fesses. Je ressortis derrière elle précipitamment à la surface en suffoquant, crachant l'eau de mer et le sable que j'avais avalé en ouvrant malencontreusement dans ma surprise, la bouche, tout en remontant mon caleçon. J'allais vivement protester contre l'emploi d'un procédé aussi déloyal quand, ma tante demanda, « Que se passe-t-il ? », « Rien maman, Patrice est un plongeur émérite, il me montre comment nager sous l'eau ! », éh, méritait-elle pas elle aussi une bonne leçon ?.

Vexé, en rentant, je marchais seul devant elles, à la maison ma tante déclara, « Et après tout ça, que direz-vous d'une bonne tasse de chocolat ? », une bonne tasse, je venais d'en prendre une ! J'étais décidé de bouder ma cousine toute la soirée. La bonne odeur du chocolat poulain préparé par ma tante, la baguette ficelle au lait généreusement beurrée au sel de Guérande avec une épaisse couche de confitures de fraises du jardin de ma grand-mère, le tout servit avec zèle et dévouement par Armelle, me fis vite oublier ma résolution..

Tata Francette

..du plus lointain ou je me souviens, je suis dans mon landau, il fait beau, j'entends les oiseaux, des femmes, ma grand-mère, ma tante, ma mère, que de douces voies, sous les frondaisons et le soleil, penché tel un roseau, elle sourit, tout est calme, paisible, je m'endors comme un roi..

..tata France la plus jeune sœur de ma mère, d'où le sobriquet de Francette, était, est, toujours ma marraine, on n'est pas parrain ou marraine d'un jour mais pour toujours, c'est comme d'être parent, c'est à perpétuité..

..oui, c'était dans les grèves de Châles, elles étaient toutes les trois sous un érable majestueux, gardiennes de mon sommeil, tata Francette était comme l'était encore ma mère, une ravissante jeune fille blonde aux yeux bleus, me prenait aussitôt dans ses bras si je me mettais à pleurer en disant, comme pour se disculper, « Qu'il a une grosse voix ton bébé Suzanne, il réveillerait un mort ! », ma mère portait le même prénom que sa mère, ma grand-mère..

..en ce jour, quelques années plus tard, c'était sur le petit lit calé dans un angle du coin de la cuisine de ma grand-mère Suzanne, que j'attendais que ma mère me donnât mes habits pour la noce, à remarquer que ces vêtements étaient comme toujours, ceux que Jean-Marc avait déjà portés, ce n'était pas que cela me gênait mais, j'aurais quand même apprécié que parfois, l'on m'en achetât des neufs. J'étais donc dans le quarré des hommes, j'observais de là, un jeune type aux cheveux bruns, coiffé en arrière façon 'Yéyé', en train d'utiliser pour la deuxième fois, blaireau, mousse à raser, rasoir à lame, puis le type sortit de sa trousse un peigne et se recoiffa devant la glace accrochée au mur, vérifiant en tournant la tête de droite à gauche, si sa 'banane' était bien ajustée (Je revis avec amusement cette scène, des années plus tard, dans 'les jours heureux'), pendue à un cintre, une tenue de marin de la marine nationale m'intriguais. Ma mère entra en trombe et dit, «

As-tu dit bonjour à tonton Lucien ? », ben alors, il y avait maintenant un tonton Lucien ! Et oui ! Ce tonton Lucien là, se préparait à épouser ma tata Francette à moi ! Sans s'arrêter elle s'engouffra dans la chambre contiguë, carré des femmes ou régnait une certaine effervescence, on y préparait la mariée. « Hébé, si tu attends une femme pour t'habiller, tu peux attendre long temps, tu ferais mieux de le faire seul ! », le ton de ce tonton ne me plaisait pas vraiment, non seulement il accaparait toute l'attention de ma tata mais en plus, il me disait ce que j'avais à faire. Pourtant, tonton Lulu devint l'un de mes meilleurs tonton, le tonton qui égaillera invariablement tous les étés de vacances. Depuis quelque temps, ma mère aussi était moins à mes soins, moi avant, j'aimais me serrer contre elle le nez dans le bas de ses robes, bien calé, tranquille, là contre son ventre, elle, passant ses doigts dans mes boucles blondes. Mais une fois ou je me précipitais contre elle, elle me dit de ne plus recommencer, car, je lui faisais mal au ventre ainsi, puis, vint l'autre, son autre bébé ! « Tu n'étais plus un bébé, toi, ! », ajoutait-elle. Je n'étais plus son bébé à elle, cet autre bébé, je décidais de l'ignorer, en peu de temps, je n'étais plus le centre mais, le milieu ! Et en plus de ma maman, on me volait ma tata !. C'était en bus, en' beus' à l'anglaise, comme insistait ma mère qui avait beaucoup de facilités à apprendre les langues étrangères, que nous nous rendîmes à la cérémonie de mariage, je n'en gardai pas un souvenir particulier si non que, je ne goûtai même pas à la pièce montée qui seule attirait mon attention, car, je m'endormis avant la fin du repas.

Tata Francette avait, selon sa sœur, ma mère, hésité entre deux principaux prétendants, un jeune petit marin attentionné et un sérieux homme bien établi, à un moment donné, celui-ci était presque sur le podium !.

A cette époque-là, il y avait encore pas loin de chez mes grands-parents maternels, un vieux fiacre abandonné dans les décombres d'une maison incendiée pendant la dernière guerre, tous les enfants du quartier y avaient leur repère et mon frère en était du nombre. Je voulus me joindre à eux mais, je fus rejeté par Jean-

Marc qui me voulait pas que je visse ce qu'il fricotait avec les filles du coin, alors, j'allais voir chez ma grand-mère. Marraine Francette était présente, me dit que, j'arrivais bien, qu'elle allait se promener avec ma grand-mère et qu'elle m'achèterait une sucette chez l'épicier à l'angle de la rue. Je leur donnais avec plaisir les mains, au bout de la rue menant à l'hippodrome, se trouvait une grande maison style bourgeoise avec grand escalier extérieur, jardin à la française sur le devant et un garçon dans une voiture à pédale réplique miniature d'une traction décapotable. Nous restâmes quelques instants à le regarder aller et venir entre l'allée et le trottoir ou nous étions, alors qu'il repassait devant nous, ma marraine lui demanda s'il voulait bien me prêter son jouet juste un peu, pour seule réponse, il nous rira la langue, « Le mal appris ! » dit ma grand-mère, j'étais fort déçu, ma tata me dit, « Ce n'est pas grave, allons acheter une sucette ! ».

Quelques jours plus tard, j'avais la jouissance d'une trottinette, elle aussi à pédale, elle était un peu trop grande pour moi, le guidon m'arrivait au niveau des yeux, je n'arrivais pas à appuyer sur la pédale pour la faire avancer, bien sûr Jean-Marc lui y arrivait très bien et utilisait grandement l'engin. Quand le choix de tata Francette fut fait, je ne revis plus jamais cette trottinette. Tata Francette était ouvreuse au cinéma L'Émeraude Palace qui donnait directement sur le sillon face à la mer, pas loin du port. Elle était la belle blonde, car, il y avait aussi, la belle brune, tous les jeunes et les moins jeunes hommes appréciaient l'endroit. Un jour, un dragueur de mine fit au port relâche, pas le cinéma sinon ! Des matafs permissionnaires après avoir écumé les bars de la rue de la soif, apprirent au travers de houleuses discussions, qu'il y avait au cinoche du sillon, deux super nanas ! Il n'en fallait pas plus pour attirer la marine... et qui monta sur le podium ?

J'avais ainsi perdu une trottinette mais, aussi, gagné un super bon tonton..

Transgression

..mon parrain Ange, possédait une automobile, une traction avant, oncle André aussi mais, conduisait très mal, alors que son épouse tata Alice pouvait très bien la conduire puisqu'elle avait été l'une de première femme de Paramé à posséder un permis de conduire mais, depuis qu'elle était adepte du temple s'y refusait, tonton Robert avait lui, une quatre chevaux qu'il poussait au maximum sur chacune des vitesses en faisant ronfler le moteur.

Dans l'auto de parrain, assis à l'arrière avec ma mère et Jean-Marc, mon père étant avec son frère André, je ne voyais rien d'autre que la garniture grise de la portière, ma mère ne m'ayant pas mis sur ses genoux pour ne pas froisser sa robe, alors, je tournicotais la poignée chromée du lève-vitre pour m'occuper, enfin on arriva, les voitures se garèrent sur la place devant le centre civique où était organisé un repas festif.

Tout le monde descendu, il fallut attendre que les femmes se remaquillent, réajustent leur tenue, finissent leurs commérages pendant que les hommes eux commentaient le menu accroché à l'entrée de l'établissement, alors, Armelle me prit la main et m'attira derrière la traction. Elle sortit de son petit sac à main un clou, « Je vais faire une épreuve de physique ! », me dit-elle, puis, reprit, « De quel côté faut-il placer le clou pour que la roue roule dessus ? », surpris, décontenancé par une telle question, comment crever l'auto de parrain ? C'était atterrant et attirant à la fois, avec mes copains, on aurait placé de clou d'un côté ou de l'autre au petit bonheur la chance, « Analyse bien la situation, où est placé la voiture ? Peut-elle repartir en avant ? D'évidence non ! Alors le clou, on le met derrière le pneu avant ! », Puissamment raisonné et elle coinça le clou sur la roue au bon endroit, « Les enfants, on rentre ! », nous rejoignîmes les femmes, oubliant le clou.

Le repas fut long et ennuyeux, séparé de ma cousine par mes cousins, s'ensuivit un bal, Armelle fut de fait, ma seule et exclusive cavalière bien que, j'aurais bien aimé voir de plus très les deux ou trois autres filles de notre âge qui accompagnaient leurs parents.

« Un clou de cette taille dans le pneu, ce n'est pas normal, qui a

bien pu faire cela ? », tous les garçons furent questionnés tour à tour et moi de même, pas une seule fois Armelle. Plutôt que de nier, je pris l'attitude de celui qui ne comprenait vraiment pas pourquoi on l'interrogeait, Armelle ne cessait de me scruter des yeux, « Ca doit venir de quelques gredins du quartier ! », on était quitte !..

..était-ce un test de physique ? Les filles ont vraiment une façon de penser pour le moins tortueuse, si les garçons voulaient tester la fidélité d'un copain, suffisait de lever la main droite, de dire, je le jure et de cracher par terre, mais là, chapeau bas ! Utiliser la physique et un tel stratagème, j'étais bluffé mais aussi interrogatif, pouvait-elle douter de moi ? Non assurément, ce n'était juste qu'une mise à l'épreuve de mon dévouement envers elle !..

..j'en appris aussi que l'on jugeait souvent par les apparences et le statut, qu'il y avait l'art et la manière de transgresser les règles..

Dimanches et jours de fête

..la gent féminine pratiquait de la même manière, toutes allaient à la messe le dimanche matin sans ma tante Alice qui elle allait au temple, toutes parées de leurs grands chapeaux, de leurs longs gants blancs, de leur sac à main, de leurs robes chatoyantes à volant, de leurs bas à résille, de leurs chaussures à talon haut, donc, pas moyen d'y échapper que se soit d'un côté ou de l'autre, tout particulièrement à Pâques.

Bien sûr Armelle était présente, habillée à l'identique mais avec bibi, gants à crochet, socquettes et sandales à boucle tout de blanc, moi, avec chemise blanche, nœud à élastique, culotte courte grise, socquettes blanches, sandales noires, blaser bleu, « Comme tu es beau, on dirait un marié ! », plaisantèrent mes tantes, idée plaisante, qui satisfait Armelle, de suite, elle me prit le bras. La gent masculine, elle, ne se distinguait guère par l'originalité, coiffée d'un Borsalino, costume rayé trois pièces, cravate droite et chaussure noires.

Après la photo de famille et avant l'entrée dans l'église, les rangs se clairsemèrent un peu, les tatas et les quelques tontons restants demandèrent aux enfants de ce placer devant, Armelle me maintenant fermement le bras, en cortège, nous rentrâmes dans l'église. L'office se faisait en latin, beaucoup, dont moi, n'y comprenait rien mais, c'était si beau ces chants, cette liturgie ! Ainsi placé non loin des vitraux qu'un soleil de printemps illuminait, transporté par tant d'allégresse, sans peine, je m'élevais vers le ciel..

« Qu'est-ce-que tu fais encore en bas, monte te coucher ! »

Machinalement, il éteignit la lumière du salon, gravit lentement les marches de l'escalier en bois, se dirigea vers la chambre, son corps était là mais son esprit était toujours ailleurs.

« Avec tout ça, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire demain ? »
Demanda-t-elle.

« Demain ? A oui demain ! »

Il n'en savait trop rien. Demain serait un autre jour.

Complément poétique

Cent écrits en flot de mots

Recueil I

Saint-Malo, le samedi 21 septembre 2013

Grand pardon

Petit pelta

Sorti des jupes de sa mère,
Fratricie de sœurs et de frères,
Son lit en caisse à savon,
Surpris, devient moussaillon.
Larguer les voiles dans la brume,
Déhaler, inquiet assume,
Se lever chaque matin tôt,
Casser coquille de bulots,
Rien dire, faire fi des sévices,
Remplir à fond le doris,
D'indescriptible cohue,
Ouvrir sur pont la morue,
Eviter coups, mauvais vin,
Traité bien moins qu'un chien.
Le carré sent le croupi,
Se coucher dans le pourri,
Se servir un quart de rhum,
Devenir enfin un homme,
Sentir et guetter les vents,
Grandir c'est, sur les grands bancs.

Patrice



Saint-Malo, le lundi 9 septembre 2013

Grand pardon

Terre-neuvas,

Islande aux glaces bleutées, Terre-Neuve embrumé, allaient.

Portent ces faces burinées, vareuse délavée, béret,
Sortent marins enivrés, des gueuses de l'estaminet.
Avant de s'embarquer, comme montons apeurés braient,
Contre vents et marées, crachent jurons, sûr mer on haït.

Pour temps ces destinées, loin devront gagner leurs pains,
Faux semblants oubliés, poissons pêchés de leurs mains.
Par tout temps chaluter, imploreront vierge certains,
Plutôt que de juger, pardon à ces galériens.

Devant mer déchaînée, la vie à un fil ne tient.

À nom grand-père et ses frères de misère.

Patrice



Saint-Malo, le dimanche 22 septembre 2013

Mer et terre

Petite coiffe

Mariée demain, ton mari.
Poupée lâche, dis, bon parti.
Sang coulé, ainsi la prit,
Engrossée, déjà une vie.

Baisser tête, va à confesse,
Traînée t'es, crache patronnesse.
Serrer fallait, mieux tes fesses,
Non le tuer, maudite diablesse !

Habillée de noir fichu,
Endeuillée, son homme perdu,
Trimer matin, soir, elle dut,
Saleté, bon dieu l'a voulu !

Abandonnée, sans le sou,
Rejetée, le regard flou,
Epuisée, rien, dégoût,
Du passé, des mots, se fout.

Ces années, que de misère,
Couler fond, comme une pierre,
Enterrée, à même terre,
Est déliée, fin du calvaire.

Patrice



Saint-Malo, le lundi 23 septembre 2013

Mer et terre

Grande Kermesse

Sale temps, Oh ma Doué ! Au lavoir, cœurs en détresse ,
Ces coiffes enrubannées, en châles noirs, vont à la messe.

Un cierge blanc allumé, un espoir, une promesse,
A l'horizon voiliers, sortent mouchoirs, chantent à kermesse,
Tant de nuits ont priées, ce soir, peut-être, une caresse.

Seule dut les élever, quel poids, et ce corps en laisse,
Des jours aux champs trimer, pour un toit, user jeunesse.
Encore faut remercier, ces bourgeois, mendier largesse,
quelques sous empruntés, tout leur doit, même coups, bassesses,
Et mieux les humilier, priver droit, tuer Jaurès.

À ma grand-mère et ces pauvresses.

Patrice



Saint-Malo, le mercredi 4 septembre 2013

École de vie

Bon à rien

Chaque jour le cœur serré, pareil elle montrait du doigt,
Dans la cour regarder, soleil au-dessus des toits.
Dans bac à sable gelé, cette encre sur mes petites mains,
Ce diable faisait gratter, sale cancre mot du quotidien.
Le cahier épinglé, sur le dos ces taches violettes,
Quolibets meute lâchée, ce bourreau était à fête.

A figure m'ont craché, croche-pieds, coups, poings, bousculade,
Ces injures prononcées, maîtres regardaient loin l'algarade.
Chiottes dus me réfugier, mon frère aîné fit rempart,
Sa botte vu leur donner, pour taire lâcheté de leur part.
Dix ans était âgé, moi six ma première rentrée,
Aux grands avait montré, ce cerbère, fraternité.

Aussi, je l'ai juré, j'irais cracher sur sa tombe,
Fortuit je l'ai appris, était torturée par l'ombre.
Avait pris le maquis, arrêtée, la Gestapo,
Ainsi je l'ai compris, l'obscénité de ces mots.
Loin au fond ses yeux, du dégoût et du chagrin,
Enfant blond aux yeux bleus, j'étais tout d'un bon Arrien.

Patrice



Saint-Malo, le dimanche 11 août 2013

École de vie

Résurgences

Jaillissent de mon passé, ces souvenirs cette école,
Les filles habillées, en socquettes blanches baby doll.
Du pupitre regarder, le maître écrire à la craie,
Le titre de la dictée, et la leçon de français.
Tout le jour galoper, dans les champs avec mes copains,
Vers les quarts heures rentrer, et crier maman j'ai faim.
Lire des bandes dessinées, attraper des papillons,
Pour rien me bagarrer, cracher sans autre façon,
Avoir la morve au nez, et prendre le ciel comme mouchoir,
Ma culotte grise percée, les poches remplies que d'espoir.
Dans l'eau vive me baigner, et à la claire fontaine,
Laisser là s'écouler, toutes mes joies et toutes mes peines,
De ces vertes années, il ne me reste maintenant,
Souvenirs d'écolier, au lointain évanescents.

Patrice



Deuxième nouvelle

Rue de l'Yser

Les copains

Derrière l'hippodrome

Petit matin

TSF

Carriole

Tranchée

Guernettes

Chantepleure

Aparté

Horaces et Curiaces

Pigeuses

Voisinage

Télévision

Chapelle

Routhouan

Lumière blanche

Ré-incarnation

Révélation

Lui, penché sur sa tablette, lit ou essaie de lire une publication sur le site web, Lire en ligne.

Elle, écoute sans casque sur son téléphone mobile dont le volume est au maximum, de la musique celtique.

Lui, « Tu pourrais baisser un peu ou mettre le casque ! »

Elle, « Tu sais bien que je ne supporte pas des écouteurs sur les oreilles ! »

Lui, prend la tablette, se dirige vers la chambre du haut qui lui sert de bureau, dépose la tablette dessus, au lieu de s'asseoir sur la chaise, s'allonge sur le canapé dépliant pour se détendre un peu, alors, les yeux mi-clos, des images lui reviennent...

Derrière l'hippodrome

..quand nous sommes entrés dans notre nouvelle maison, il n'y avait rien autour, de même pour des autres habitations, ce qui facilitait grandement les échanges entre gamins.

De suite se formèrent trois bandes, celle du haut de la rue, les VIDAMENT, les GOURLAVEN, les LEBIAN ext, celle du milieu, nous, les COEURU, les LEBRETON, les ROGER, les GORE, les QUENOT, les DESGEORGES ext, et celle du bas, les LEMAT les MORVILLE, les LECASTREC, les LECOEUR ext, je ne cite pas toutes les familles mais, uniquement celles où se trouvaient des enfants de nos âges. Dans la bande du milieu les copains étaient, Daniel et Michel COEURU la maison jumelée de la nôtre, en face des COEURU, il y avait Jean-Claude LEBRETON et ses sœurs, en face de l'autre côté de rue de chez J-Claude, il y avait Jacky ROGER et son frère, en face de chez Jacky, Loïc et Régine GORE, en peu plus loin Anita, Philippe, Sylvie QUENO (leur petit frère n'existait pas encore) et presque en face de l'autre côté de la rue Patrick DESGEORGES son frère et ses sœurs.

Cette cité récente se situait derrière hippodrome de Marville et représentait les dernières constructions de la ville de Saint-Malo après, c'était des champs à perte de vue, vaste domaine à investiguer..

..quand, quelques pieux, grillages, parpaing, posés çà et là, délimitèrent plus ou moins les diverses parcelles, que des jeunes semis commencèrent à pousser, pour sauver les futures récoltes, nos parents respectifs, nous enjoignirent d'aller nous ébattre plus loin, au fond des jardins donnant de notre côté vers les champs, puis, ils étendirent la zone de sécurité, nous permettant d'aller dans les prés, bien après les potagers.

Nos parents eux même organisèrent les bandes, les grands devant surveiller les petits et les petits devant surveiller les encore plus petits, bref tout la gente mâle sur deux pattes pouvant représenter un réel danger de pillage.

Poussé par les adultes, les grands, investis d'une autorité suprême, en suprême autorité, créèrent leurs bataillons, « Debout les morts, en avant ! », alors, l'aventure put commencer..

Petit matin

..j'appréciais moyennement ces escouades, les chefs usaient sans vergognes de leurs galons, pour l'heure, je préférais me lever tôt le matin avant l'appel aux armes, échapper ainsi, à la conscription. Avec un quignon de pain pris dans la corbeille, je partais seul, les portes à l'époque n'étant jamais fermées, à la découverte des environs.

L'équipée commençait par le passage d'un pont, une planche instable jetée au-dessus d'un ru d'eau bordant les propriétés, l'exploit de funambule réalisé, sur l'autre berge, je me penchais au-dessus d'une eau claire et y voir, des ablettes multicolores, des têtards ondoyer en petits bancs. Après cette vision aquatique, mon regard se portait vers les grands espaces.

J'écartais des hautes herbes de mon épée de bois, nous avions tous réaliser cet équipement indispensable à tout grand guerrier-expéditionnaire, je m'enfonçais plus avant, l'œil aux aguets.

Des graminées courbant la tête sous la rosée en me caressant, me mouillaient les mollets, la terre exhalait toutes ses odeurs d'humus, des animaux invisibles donc dangereux, détalait à mon approche, des oiseaux bien cachés, gazouillaient dans les arbustes, au passage, je décapitais de méchantes orties ou des ronces agressives. Je débusquais des mille-pattes recroquevillés, des araignées engourdies et toutes sorte d'insectes que la fraîcheur matinale maintenait transi, ne menaçant pas ainsi, ma grande bravoure.

Il m'arrivait de trouver, des rations de survies emballées dans des boîtes rongées par la rouille, quelques douilles verdâtres dispersées sur le sol terreux, je conservais précieusement ces trésors qui par la suite, feraient certainement l'objet d'un troc après d'âpres négociations avec mes camarades.

Cheminant, je m'approchais prudemment du Routhouan, cours d'eau qui me semblait un fleuve impétueux, de la rive, observais au lointain, la montagne St Joseph, masse rocheuse où disait-on, se trouverait une grotte mystérieuse !.

Le soleil montant dans le ciel, ses rayons caressent ma peau, devant l'obstacle infranchissable et l'estomac criant famine,

je prenais le chemin du retour suivant sur les herbes constellées de rosée, les traces encore fraîches que j'avais laissées sur les prés, d'où, telle une terre de légende, s'effiloçaient de petites fumerolles éthérées.

Ces aubes me semblaient être à chaque fois, les premiers matins du monde..

TSF

..en ouvrant la porte de l'entrée, je sentais l'odeur de café, la TSF, grosse boîte vernie affublée de multiple boutons, commençait à chauffer ses tubes à lampes et petit à petit une voix nasillarde se faisait entendre. En matinal, c'était les informations et la réclame, ce qui ne m'intéressait pas le moins du monde, par contre, en soirée, c'était bien mieux, des histoires contées ! A l'écoute de ces radio-romans diffusés sur les ondes, je partais moi aussi, dans des contrées lointaines, découvrais des choses extraordinaires, vraies histoires à dormir debout ! Telles que souvent, je m'endormais après le dîné, le nez dans l'assiette mais, par je ne sais quel miracle, je me réveillais le lendemain dans mon petit lit douillet.

Pour l'heure, m'attendait un bol de café au lait sucré avec une demie tranche de pain rond de quatre livres tartinée de beurre salé, c'était toujours un vrai un régal des yeux et de la bouche, de tremper la tartine dans le bol fumant, de voir se dessiner des méandres jaunâtres sur le dessus du liquide brun et odorant, puis avec une grande satisfaction de laisser fondre dans la bouche beurre et pain imbibés du précieux nectar. Bien sûr, parfois, la bouchée tant convoitée, tombait dans le bol en éclaboussant les environs et la toile cirée imprimée de trop délicates petites cerises rouges, ou pire, à côté de la serviette jamais correctement placée, formant un amalgame graisseux dans un repli de ma chemisette, finissant de dégouliner sur la chaise en bois repeinte en blanc puis, sur le sol carrelé en damiers.

Petit déjeuner avalé, réprimandes et recommandations habituelles dispensées, se posait l'éternelle question, qu'allais-je faire aujourd'hui? Mais déjà dans la rue, j'entendais mes copains, il était temps de les rejoindre.

Après un salut de la main levée à la manière 'scout toujours prêts', commençaient les délibérations, il fut décidé ce jour, de construire une carriole en bois..

Carriole

..d'abord récupérer des planches, fastoche ! Y en a à côté des murs et murets en cours d'élévation puis, des clous et un marteau, tout aussi simple, y'a qu'à se servir dans les caisses en bois laissées près des édifications, maintenant les roues, là, ça se compliquait, ou en trouver ? Ben, y qu'à prendre celles de la caisse en bois à roulettes qui sert à transporter les charges lourdes sur les chantiers! Ben oui, et même qu'y a qu'à utiliser carrément cette caisse, en lever les bras qui sont trop haut et puis voilà ! Nous en étions là quand, les mères alertées par notre tapage, sortirent de leur maison avec bébé sous le bras, nous intimèrent de cesser ce vacarme et de remettre la caisse à roulette à sa place. Ben zut alors ! Ou trouver ces fichues roues ? Daniel eut une idée formidable, emprunter les roues des poussettes! Ouais ! Sans nous faire remarquer, nous nous glissâmes dans le cellier où stationnait la poussette de son frère Michel qui étant de la bande déclara qu'elle était inutile maintenant, avec l'approbation de tous et de son dernier utilisateur, on entreprit de défaire les sangles des ressorts qui maintenaient suspendu le landau mais, malgré tout nos efforts, les boucles résistèrent, alors aux grands moyens les grands remèdes, il fut décidé de les couper avec nos canifs de poches. Ben, c'était drôlement duraille ces trucs-là ! Il nous fallut ré-aiguiser sur des pierres plates plusieurs fois les lames et nous remplacer à tour de rôle pour en venir à bout. Le landau inutile, abandonné dans la poussière, restait à poser un fond en bois sur les traverses de roue. Nous nous éloignâmes prudemment des habitations pour reprendre nos martèlements, réveiller les petits eût été une faute grave et sectionnable, à bien sûr éviter. L'engin était prêt, restait à faire les premiers essais, la discussion fut houleuse à fin de désigner le pilote, il fut décidé que d'abord, il fallait au moins savoir monter sur un vélo et que les grands étaient de fait, les plus qualifiés puis, entre les trois plus grands, une 'déli-délo' tira au sort le meilleur d'entre eux. Aussitôt, nous entreprîmes des gymkhanas sur les trottoirs pas encore goudronnés, laissant au sol le marteau et un épandage de clous rouillés, tordus.

Le premier essai fut jugé concluant, le bolide prêt pour la course. Nous étions tour à tour, pilote, mécanicien, chef de garage, aficionados, les courses se succédèrent les unes après les autres, de plus intenses et âpres, dans notre enthousiasme, nous bousculions les premiers rangs de parpaings de murs à peine posés et éraflions les portails aux peintures pas encore sèches. Nous aurions continué jusqu'à usure complète de nos fonds de culottes mais, encore une fois, les mères nous prièrent, sans sortir des maisons, de nous épancher plus loin. Nous nous dirigeâmes vers le p'tit champ à l'entrée de la cité, à ne pas confondre avec l'grands champs, derrière les maisons, là ce fut grandiose, le terrain était en déclivité, la carriole versait comme au cinéma et tel un Fangio ou autres pilotes émérites, nous sortions sans égratignures ou presque d'accidents spectaculaires, ce ne fut pas le cas de notre monture, une roue avait déjanté, elle était fortement voilée et malgré des coups de cailloux assénés sur les rayons, la machine resta impraticable. On abandonna la carriole sous un fourré, le temps de se procurer le matériel adéquat à la réparation. Il y avait agitation prêt des pans de murs, tout de suite on nous demanda qui avait fait cela, la question était trop vaste pour une réponse explicite, en cœur nous répondîmes par des 'pas-nous-pas-nous', sous la pression, on admit avoir utilisé un marteau et quelques pointes mais, pour réparer la caisse de transport. La découverte du landau gisant sur le sol, failli nous être fatal, quand, retentit un « chiffon-peau-lapin-peau », c'était un pauvre diable qui quémandait quelques chiffons et peaux de lapin en poussant une carriole avec une roue voilée...nous en profitâmes pour nous éclipser, laissant les grandes personnes à leurs discussions et supputations. Pour l'anecdote, le landau était promis à une voisine, un autre voisin avait trouvé on ne sait où, une patrie basse qui fort heureusement allait avec le reste, ce fut heureux pour nous..

Tranchée

..notre imagination était déjà grande mais, enflammée par les récits des grands parents, elle prenait une dimension épique ! C'est donc de l'écoute des vieux de la vieille, que nous vint l'idée de creuser une tranchée. Les travaux de sape, c'est le moins que l'on puisse dire, débutèrent derrière chez les COEURU, car le terrain d'avis général et de l'avis de tous les généraux en culottes courtes, s'y prêtait mais surtout, Daniel savait où son père remisait pelles et pioches, chose encore plus importante, où se trouvait la clé du gros cadenas qui enchaînait la porte du cellier. Il faut le dire que, si nos dénégations avaient été faites avec force, néanmoins, il avait été jugé par les pères, prudent de ranger et cadenasser tous matériels qui d'une manière ou d'une autre, auraient pu être utilisée par leur progéniture, par dévouement, Daniel ayant proposé à sa mère de ramener du bois entassé dans le cellier, avait eu l'opportunité de remarquer où était accroché la clé. La sous-pente ouverte, nous voulûmes sortir la pioche, elle était bien trop lourde pour nous, nous tentâmes également avec la pelle, trop encombrante, nous nous rabattîmes sur les truelles et gâche en bois mais, il fallut passer notre outillage par-dessus les trois ou quatre rangs de parpaing du mur du fond du jardin. Les plus grands grimpèrent sur le pan, hissèrent matériels et les plus petits, tout ce monde perché au même endroit, les parpaings scellés de la veille ne résistèrent pas, un éboulis se fit, ce passage facilita le va-et-vient, car, il nous manquait toujours quelque chose.

La tranchée fut quand même entreprise avec enthousiasme, le sol était meuble, la main d'œuvre nombreuse, au bout de quelques heures, nous avons creusé 'vachement' profond, jusqu'à au moins votre poitrine, large de nos bras tendus, la fosse s'étendait de la longueur qu'il fallait pour contenir la troupe, nous avons travaillé d'arrache-pieds et comme du voisinage arrivait des odeurs de cuisine, chacun se dirigea vers sa maison pour une pose roborative.

Le début d'après midi fut consacré à l'arrachage de branches des arbustes les plus proches, pour couvrir une partie du sillon, car,

nous avons retenu que, les blessés pendant la grande guerre, étaient soignés à même la terre dans les tranchées et comme nous avons tous des ampoules aux mains, il nous fallait absolument une infirmerie de première ligne.

En milieu de journée, on se sépara en deux, une armée d'assaillants, une autre de défenseurs, plusieurs fois nous prîmes, abandonnèrent et reprîmes cette position stratégique, épuisés, nous nous allongeâmes sur les feuilles d'arbre qui tapissaient le fond de la tranchée mais, quelle ne fut pas notre surprise de voir arriver les filles avec des gourdes en plastique remplies d'eau, elles venaient sauver ces soldats mourants de soif.

L'accueil fut digne d'une production hollywoodienne, nous tendions nos bras à ces infirmières dévouées et attentionnées, elles enjambaient les corps entassés, prodiguaient soins et réconfort, distribuant eau et pommes aux plus faibles, quand les pommes vinrent à manquer, c'est avec de jeunes pousses d'herbes tendres qu'elles mélangèrent à de l'eau, qu'elles continuèrent à prodiguer leurs soins attentifs.

J'aurais pu continuer à agoniser ainsi, mais, je remarquai derrière les grilles de la clôture de notre jardin qui jouxtait celui des COEURU, Armelle qui nous observait, elle vit que je la vis et disparue. Interrogatif, je laissais mes copains entre les mains du corps médial.

Ne la trouvant pas aux alentours, j'entrais dans ma maison, elle parlait avec sa mère et la mienne, à mon apparition, les trois se tournèrent vers moi. « Comme ça, les filles te font manger de l'herbe maintenant! », surpris, je répondis par un « Noonn ! », et m'attendais à un « Oui, que c'est vrai ! », mais Armelle attendit la suite, « Tu ferais mieux de t'occuper de ta cousine, nigaud ! », elle était rayonnante, j'aurais bien continué de nier mais, à trois contre un, le combat était d'évidence perdu, quant à quitter les lieux, ç'aurait été une erreur qui m'aurait assurément coûté très cher.

« Alors, qu'attendez-vous, houst, disparaissez ! », sans plus attendre, Armelle me prit la main et me tira au-dehors, je fis de sorte de nous diriger hors de vue des copains, ce qu'elle souhaitait du reste, nous nous dirigeâmes vers les grands champs, pas de risque de rencontrer âmes qui vivent, elles étaient toutes aux

portes du paradis ou pas loin. Ce fut sans trop de regrets et de remords que, j'acceptai ses victuailles, tout bien considéré, ça valait mieux que des pommes aigrelettes ou que des herbes certes tendre mais, assurément pas aussi suaves..

Guernettes,

..une tranchée c'est chouette mais ça prend l'eau aussi, nous dûmes l'abandonner, chercher dans les champs voisins de quoi nous occuper, quelques semaines se passèrent ainsi de combats sporadiques en traités de paix signés en grandes pompes avec cortège d'officiers de haut range mais, tous les jours la guerre, c'est lassant. Les journées étaient de plus en plus longues, le soleil de plus en plus chaud, dans les mares les têtards avaient mué en grenouilles croissantes dans les herbes vertes et tendres bordant les ruisseaux, capturer ces batraciens, ben oui, voilà qui serait amusant !

Primo, dirent les grands, trouver les boîtes en fer pour les s'y mettre, pas de problème, y en a dans la tranchée.

Deuzio, rechercher des chiffons rouges pour les mettre au bout de nos épées. « Ouais », mais où trouver un truc rouge ?

« J'ai ! », dit un nouveau dans la bande qui voulait se faire bien voir, « Bien alors, cette après'm, pêche à guernette ! » .

Pêcher la grenouille au chiffon rouge, ce n'est pas très passionnant et pas très efficace non plus mais, plonger dans l'herbe sur ces bestioles avant qu'elles ne sautent dans l'eau, voilà qui relève de l'exploit !

En peu de temps, les boîtes furent pleines, nous amenâmes nos captures à la tranchée, fîmes quelques compétitions de sauts de grenouilles en hauteur et en longueur, nous nous les glissâmes dans le dos et les culottes quand, Daniel dit, « Couper cabèche ! » « Ouais ! », s'exclama la tribu, tels de sauvages guerriers, nous dansâmes en rond en tapant des pieds sur le sol, invoquèrent les dieux en levant les bras en l'air, en transe, nous interprétâmes les signes des oracles en immolant sur des pierres sacrificielles, ces innocentes guernettes !.

Encore une fois de plus, Armelle observait de loin et s'enfuit d'épouvante devant ce macabre spectacle, que devais-je faire ? Continué la séance ou courir après elle pour, pour je ne sais pas quoi moi...je courus jusqu'à la maison et en entrant, trois paires d'yeux me scrutèrent intensément, je sentais leur réprobation et m'attendais un châtiment éternel, Armelle comprit que cela

pouvait m'être fatal, s'empressa de dire, « J'ai tout vu et Patrice lui n'a rien fait de mal ! ». J'étais disculpé, sauvé de la damnation par mon ange gardien, oh combien attentif et attentionné !..

..l'histoire du chiffon, elle, ne s'arrêta pas là, ce n'était pas un banal chiffon mais, un drapeau rouge, celui qu'à la demande du père du garnement, sa mère avait confectionné et qui devait servir dans une manifestation organisée par la cellule locale du PCF. C'était donc une infamie et nous étions tous menacés des foudres du camarade Khrouchtchev en personne. Tous sauf moi, car, Armelle avait à ses dires, longuement prié pour le salut de mon âme, avait même ajouté que, l'amour de dieu m'était acquis, ainsi que la protection des saints, anges compris, que cet amour-là était bien plus fort que tous les idéaux politiques. J'ai protégé mais, ces idéaux, qu'étaient-ce au juste ? Lui demander ? Elle le dirait d'elle-même..

Chantepleure

..mes défections commençaiement à se faire remarquer et notamment des infirmières bénévoles aussi, je dus jurer de rester fidèle à la cause et ses membres en toute occasion. Le serment fut scellé avec nom sang en pratiquant une incision sur le poignet, en barbouillant une sorte de totem que les grands chefs avaient érigés sur le côté de la tranchée, là où avait été sanctifié l'emplacement par les sacrifices initiatiques.

La cérémonie avait tellement frappé les esprits que, tout le monde demanda à communier de la même façon, j'étais ainsi un exemple, une sorte d'élu de l'esprit divin, à savoir si les intersessions spirituelles d'Armelle avaient contribué à cela ?

Mon aura ne dura pas, car, dans les champs, les blés avaient mûris et pour la première fois, l'on pouvait entendre puis, apercevoir une immense machine batteuse lieuse, sur le côté tombaient des bottes de foin rectangulaires à intervalle régulier, c'était un spectacle grandiose.

Les fermiers étaient dépassés par la cadence de l'inférieure machine, laissèrent sur place nombres de ballots, passèrent dans d'autres champs en suivant l'engin tant bien que mal.

Notre fascination retombée, nous allâmes inspecter ces dominos de foin, nous tirâmes ces ballots, trimâmes comme des forçats pour les empiler, c'étaient lourds, nous étions en nage (en sueur), avions langue pendante mais, nous tenions à aider de notre mieux ces braves paysans.

Soudain, nous eûmes une sorte révélation, si l'on construisait un château-fort ? L'idée, qu'elle était bonne ! Alors oubliant la souffrance, nous battîmes notre bastion, avec s'il vous plaît, des murailles crénelées.

Les filles qui étaient seules chargées de nourrir les poules et les lapins, allez savoir pourquoi ? Manque de confiance sans doute ! Vinrent admirer notre édifice, nous proposèrent, pour nous remettre sur pied et se faire accepter, l'eau ainsi que le pain prévu pour la basse-cour. « Il est trop dur ce pain pour être mangé tel-quel, il faut le tremper ! » clamèrent certains, « Alors, grillez-le ! », rétorquèrent certaines filles, « Et si l'on récupérerait la vieille

lampe à huile qui est dans mon cellier ? » proposa un gars, « Oui, on les grillera au bout de l'épée comme des chevaliers ! », renchérit un autre. Alors, l'ordre fut donné de ramener la lampe avec de l'essence et des allumettes mais, où trouver de l'essence ? « Dans le réservoir de la vieille moto de mon père ! », dit Daniel, toujours aussi entreprenant, restait plus que les allumettes mais, si un gars se faisait pincer en les chouravant, il ne reviendrait pas, c'était sûr et certain. « A vous les garçons, on ne vous fait pas confiance, mais à nous les filles, on nous les confit pour allumer le feu le matin et en voici ! », « Ouha ! », Ben ça alors, on n'en revenait pas ! « Elles sont à vous si, vous consentez à nous édifier, à nous, vos bien-aimées et princesses, un donjon ! ».

Il nous restait quelques bottes, aussitôt la demande fut exaucée, les filles, (que dis-je !), les princesses, grimpèrent sans plus attendre sur le perchoir, sur la citadelle ! Pendant ce temps, la lampe et l'essence, étaient arrivées.

Remplir la réserve à pétrole ne fut pas aisée, l'essence refoula et se rependit sur le sol jonché de paille mais, nous avons faim et la fin justifie les moyens n'est-ce pas ? On craqua une allumette qui se brisa, tomba dans la paille imbibée et d'un coup, dans un souffle, en une seule flamme, s'éleva le brasier, en un instant celui-ci gagnât le donjon, les filles prestement en sautèrent et tout ce petit monde fuit les ruines fumantes, ce fut la débandade, le sauve qui peut, les par ci, les autres par là.

Les filles, elles, reprirent comme si de rien n'était, le nourrissage des bêtes avec ce qui leur restait de quignons de pain. Nous la bande du centre, nous nous réfugiâmes vers chez Jacky, laissant ainsi, un rang de maison entre nous et le désastre. Au bout de quelques instants, se sentant en sécurité, voire détendu, la faim et sûr tout la soif, recommencèrent de nouveau à nous tirailler. Pas question de réclamer notre quatre-heures. Alors, Jacky proposa d'entrer, il en allait de soi, sans se faire repérer, dans son cellier ou son père s'était fait livrer la veille, un tonneau du cidre.

Malgré une recherche approfondie, nul verre, ni gobelet, ni boîte en fer, rein pour boire, « Y qu'à l'faire au cul du tonneau ! », 'dam pour qué no', chacun à son tour, nous nous servîmes direct à la chantepleure. La première tournée se passa bien à part quelques

coulées sur les tricots de corps et remontés de cidre dans le nez, après la deuxième, la tête nous tourna un peu, on se lécha la bouche en riant en entendant nos ventres gargouiller, au troisième, on rota à qui mieux mieux, se forçant pour faire le plus de bruit possible et à ce jeu-là, nous dûmes quitter précipitamment les lieux sans la moindre précaution, pour trouver prestement un endroit pour se soulager, ça sortait de tous les bouts et bien sûr la chantepleur fut mal refermée.

Cette fois, 'cà barda dur', pyromanes et ivrognes à nos âges, c'était trop, chacun en prit pour son grade. Les grands en premier pour le coup de l'incendie, ils furent interrogés sans ménagement par leurs parents respectifs afin de savoir d'où provenaient les allumettes. Il ne manquait à première vue, ni boîte d'allumettes, ni briquets dans les maisons. Dire la vérité pour une fois mais, sacrifier de zélées infirmières, était pensable mais, non avouable. Quant à nous, eh bien, la maman de Jacky nous avait vus sortir, courir les mains aux fesses, referma la chantepleur convenablement et s'amusa, bien que fort réservée d'ordinaire, à conter à nos mères respectives notre cavalcade et mêmes les pères sous cape, en rirent, pour une fois!

Nous dûmes tout de même jurer de ne plus recommencer, c'était juré-craché, on ne recommencerait plus !..

..on participa même au désherbage des jardins au détriment des jeunes pousses involontairement ou presque, piétinées..

Aparté

A ce stade du récit, il convient de préciser que le nombre de grenouilles sacrifiées n'excéda pas les sept, chiffre cabalistique ! Que le château-fort était composé que de quelques bottes plus ou moins alignées, le donjon de trois ou quatre mal entassées, qu'un grand nombre restèrent donc, intact !.

Dans cette histoire, il te faut mesurer, entendre, parler et voir comme un enfant des années cinquante-soixante.

Voilà ! Tu fais maintenant partie de la bande, tu dois jurer fidélité à la cause, crier, « A la vie, à la mort ! » et cracher ! Et même si tu es une fille !

Bien !

Horaces et Curiaces

..ne plus jouer avec le feu, ‘d’acc’ mais, ne plus aller dans les champs, c'était trop demander..

..je ne sais comment eurent l'idée, les grands, d'organiser un combat singulier pour déterminer laquelle de bande de milieu ou de la bande du bas de la rue, aurait de droit de s'ébattre en premier, dans les champs de luzerne.

Il incombait aux grands, chefs, seigneurs et maîtres, de désigner un plus petit mais, pas trop petit, pour dignement représenter un clan. Comme je le clamais, je n'étais pas gros mais, fort et donc, je fus proclamé champion du clan du milieu. J'appréciais moyennement un tel honneur mais, mon frère aîné, un des chefs, déclara devant l'assemblée que, j'avais dans la cour de récré, déjà combattu plus de cent assaillants et que je ne mettrais assurément en pièce le moins du clan d'en bas. Bon nombre avait effectivement assisté à l'école à la scène mais, à ce que je me rappelais, aucun n'était intervenu à l'époque, pour me prêter main forte. Porté par les hourras, je dirais plutôt poussé, je me retrouvais face à mon challenger. Celui-ci, impressionné sans doute pas les dires et racontars, ne bougea pas d'un pouce alors, il fut par-derrière, violemment projeté vers moi, profitant de son déséquilibre, avec un simple croc en jambe, je l'étalai sans peine sur le dos. Les deux épaules, aux dires des nombreux arbitres experts en la matière, ayant touché terre, je fus proclamé illico, vainqueur. J'eus le triomphe modeste, j'exportai mon clan à votre profit de la luzerne, des fois que mon adversaire malheureux, vint à formuler une quelconque contestation.

Alors, telle une horde de tartares, nous nous précipitâmes dans le pré, dévastèrent la luzerne, afin de ne rien laisser aux vaincus !..

Pigeuses

..par-derrière le jardin, après le ru d'eau et avant les champs, il y avait une grange faite de tôles rongées par la rouille avec sur le côté, un bâti réalisé avec une vieille porte-fenêtre à carreaux, trois ou quatre planches mal assujetties, clôturée par en grillage flasque retenu par quelques piquets de bois vermoulus qui constituait une sorte de basse-cour.

Nous ramassions parfois le matin, des œufs pondus à l'extérieur du dit enclos, courions après les poules, les canards échappés, les attrapions par le cou pour les rejeter par-dessus la grille alors que, les volatiles outragés, battaient furieusement des ailes en caquetant.

Nous étions tous armés d'une épée en bois, c'était vachement 'bat' mais, nous commençons à éviter de nous provoquer constamment en duel, peu de parades réussies, par contre, de trop nombreux coups sur les doigts bleuissaient nos mains. « Si l'on avait des pigeuses, on se ferait moins mal aux mains ! », dit Jean-Claude, « D'acco, d'acc ! », « Faut faire le manche avec une branche en forme de fourche ! », pas difficile, du bois y en avait partout et nos canifs étaient aiguisés mais, ou trouver les élastiques ? Après quelques recherches dans les celliers non cadenassés, on finit par dénicher une chambre à air de vélo pendue à un cloud, elle ne devait plus servir puisque fortement rustinée. Avec nos canifs, on découpa des lanières, les fixâmes aux fourches avec du fil-de-fer récupéré dans un autre cellier, ne restait plus qu'à tester notre armement.

Les premiers jets se firent vers le ciel, puis sur les pieux de la clôture de la basse-cour mais, nous ne constatâmes aucun impact apparent, comment régler nos tirs ? « Vise un carreau là ! », un premier gras visa et tira, sans la moindre trace sur la verrière.

Alors, plusieurs s'y mirent, la verrière fut canardée de partout, un carreau fini par être atteint, « C'est moi ! », affirma l'un, « Non, c'est moi ! », affirma l'autre, « Mais non, c'est moi ! », objecta un troisième, « Stop les gars, maintenant, celui qui tire annonce le carreau qu'il vise comme à la bataille navale ! », « Moi, moi, j'commence, j'tire en haut en Bé, en bas en Deuz ». « Attention, lever..tirer ! », rien de visible, « T'es bigleux ou quoi ? », « A moi, maintenant, j'va t'en dézinguer un, en moins deux ! », « L'quel tu vises d'abord ?), (Heu, ? L'Ee4 ! », « Y'a pas cinq carreaux en haut du con ! », « Tu passes ton tour ! », « A qui l'tour ?). Le grand VIDAMENT se présenta au pas de tire, « L'Ché3 ! », un roublard celui-là, il y avait déjà un trou dedans. « A toi Pattoun ! Comme t'es plus petit, tire l'poteau devant toi ! », m'ordonna mon frère, (Armez et à mon commandement..), il leva son épée et alors que je tirais de toutes mes forces sur la sangle, celle-ci céda, vint violemment me claquer les doigts, je lâchai mon arme avec un cri de douleur. Je fus considéré comme traître à la patrie pour avoir abandonné au sol mon équipement militaire.

« Il a-t-il un brave ici ? », demanda un autre chef, un courageux guerrier se présenta et avec le même cérémonial, s'apprêta à tirer, mais, l'élastique rompit aussi, « Qu'un autre se présente sur le pas de tire ! », autre tireur, autre doigts claqués.

Les Kamikazes commencèrent à manquer, il fallut bien admettre par le commandement que, l'armement manquait aussi de fiabilité. Il fut donc décidé après une concertation extraordinaire des chefs d'état-major, de surseoir à l'expérimentation de cette arme et je ne fus pas traduit en conseil de guerre.

En conseil de guerre, non mais, conseil des pères, oui et pas que moi ! Le dit propriétaire menaçait de porter plainte à la police, mon papa étant justement de la police, un arrangement à l'amiable fut conclu avec ce proprio plus proche du Squatter mais, la sanction des pères fut terrible, pour toute la gente masculine,

interdiction de sortir de la maison pendant une semaine.

Nous fîmes un tel ramdam dans nos foyers respectifs que, les mères nous libérèrent, à bout de patience, au bout quelques heures de détention..

Voisinage

..comme je l'ai déjà dit, l'entourage des maisons n'était pas encore bien haut, juste devant notre fenêtre de cuisine de l'autre côté de la rue, c'était celle des TEIGNIER, une quatre-chevaux accidentée bordait la façade, le fils aîné y avait trouvé la mort. « C'est en dépassant un camion, qu'un 'con' l'a percuté ! », avait déclaré le père, depuis, si l'on demandait à Gérard son frère, son demi-frère, qui était un tel, il répondait, « C'est un con ! » et tel autre, « Un autre con ! », leur monde n'était plus peuplé que de 'con'.

Un matin, alors que ma mère ouvrait les volets, elle vit avec stupeur bloquée par les murets et l'auto, une vache échappée des abattoirs. Renée la fille devenue l'aînée, voulut ouvrir elle aussi les volets, tomba face à face avec l'animal beuglant, elle refermât prestement les volets. Des hommes arrivèrent, nous demandant de refermer nos volets, nous montâmes avec ma mère à l'étage pour suivre le spectacle. Ils lancèrent des cordes afin d'enlacer la pauvre bête, finirent par faire monter le bovin récalcitrant dans une bétailière, l'espace de quelques minutes, la rue de l'Yser fut une scène du film 'OK corral'..

..notre porte d'entrée donnait, elle sur l'entrée de chez les RIBOUCHON, madame mère était d'origine italienne, très volubile, chantait la porte grande ouverte à tue-tête toute la journée 'Bambino'ou, 'itsi bitsi petit bikini'. Mon père avait par inadvertance lâché dans une conversation, qu'elle avait entre autres choses, une belle voix, ma mère la mit sur surveillance.

Un jour ou nous étions en train de finir, mon frère aîné et moi notre petit déjeuner, nous aperçûmes notre mère épiant par le trou de la serrure de la porte d'entrée, la voisine, nous lui demandâmes ce qu'elle faisait là, elle nous répondit qu'elle observait la 'Castafiore' mais, avant qu'elle n'eût le temps de se redresser,

mon père sans doute charmé par le chant, entra sans crier gare, elle prit la porte en pleine la figure. Bien sûr, elle lui fit reproche d'être entré sans s'annoncer, qu'il l'avait défigurée et qu'il ne lui restait plus qu'à lui acheter une paire de lunettes de soleil pour se faire pardonner.

Quand on cherche la paille dans l'oeil de son voisin !..

..la maison des TEIGNIER faisait face à celle des QUENOT et était jumelée à celle des GORE. J'entendais souvent mon père dire, « T'as d'beaux yeux tu sais ! », il me vient l'envie de le dire à Régine GORE et aussi à Anita QUENOT mais, j'optai finalement pour l'écrit. Je découpai le fond bleu d'une boîte à sucre comme missive et avec un crayon de bois, je m'appliquai à rédiger mon texte ; Régine, tu a.. avec un s ? J'ai, tu as, il a, oui avec un s, de beau... avec un x ou un s ? oui un x, yeux tu sais, tes cheveux avec un x, son...avec un, nous sommes, vous êtes, ils sont, avec un t, couleur des blé...avec un s, voilà, signé, Patrice ! Ne restait qu'à réécrire le même texte mais non ! Anita a les cheveux bruns, qu'écrire alors ?...'tu as de beaux yeux tu sais' et c'est tout, comme je n'avais pour le moment qu'un seul fond de boîte, je repoussai la rédaction à plus tard, maintenant, glisser sans se faire remarquer, le pli dans la boîte aux lettres, j'aurais très bien pu le passer directement sous la porte, les amorces de murs ne faisant vraiment pas obstacle.

La missive avait dû être lue, dès que madame GORE m'aperçut, elle dit, « Tien, voilà mon gendre ! », heureusement que j'avais manqué de papier, sinon, j'aurais peut-être été nommé pareillement d'un côté comme de l'autre de la rue.

Quelques années plus tard, Régine me confia qu'elle en voulait un peu à son père de ne lui avoir pas donné ce pli, de l'avoir conservé dans son portefeuille, jusqu'à complète usure.

Ah, l'amour !..

Télévision

..la semaine d'école commençait le lundi matin et finissait le samedi soir, nous avions le jeudi de libre mais, pas tout le jeudi, le matin était consacré à l'éducation religieuse à la demande des parents bien sûr. On allait quatre fois par jour à pied, grands et petits, par tous les temps, sauf en période hivernal ou il y avait cantine pour qui avait l'argent pour la régler, de même pour les transports scolaires, dans le cartable, devait y avoir en permanence tout le nécessaire pour un écolier, quelque fût sa classe ou son âge..

..les jeudis après midi pluvieux, devenaient vite calamiteux pour les mères de famille jusqu'à l'apparition, dans certain foyer, de la télévision, une seule chaîne en noir et blanc.

Dans les maisons ou il y avait un poste de télévision, grosse boîte carrée vernie avec en façade un tube écran bombé légèrement aplati des quatre côtés, devant l'appareil se regroupait, la marmaille d'une bonne partie du quartier, installées sur des planches posées sur les barreaux d'entre deux chaises. Après attente plus ou moins longue que, le tube chauffa, qu'une image à peu près nette eut bien voulue se manifester, s'il y avait problème de réception, quelques coups du plat de la main pouvant rétablir la transmission alors, l'émission destinée à la jeunesse apparaissait.

On restait devant le poste jusqu'à quatre-heure, heure ou, chacun rentrait goûter chez lui..

Les DESGORGES avait un chien, après avoir vu Rin-tin-tin, Patrick nous proposa comme mascotte l'animal mais, celui-ci refusait obstinément de se mettre en ligne aux, « Gard à vous ! », de répondre de aux, « Hourry Rintinti ! », il nous regardait de ses yeux mornes, était indifférent à toutes nos sollicitations aussi, Patrick reconduit-il le chien, Dick ! Je crois qu'il s'appelait ainsi,

chez lui, à l'attache.

« Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? », « Quelqu'un a-t-il vu 'Les forteresses attaquent' ? », demanda Daniel, non ! Répondit-on. « Je suis allé voir le film au cinéma avec mon père », ajouta-il, « Quand ça ? », demanda Michel, son petit frère, « Dimanche après midi, on y est allé à vélo, moi sur le porte-bagage arrière.. », « Et pourquoi pas moi alors ? », « Maman n'a pas voulu venir, tu es resté avec elle ! », il entreprit de nous raconter le film avec force de détails et d'onomatopées. on s'installa à l'ombre devant la porte de leur cellier pour écouter la suite de son récit...et les bombardiers attaquaient, lâchaient leurs bombes, et les avions prenaient feu, et les pilotes sautaient dans la nuit avec leur parachute, et ça explosait de partout et..soudain, Daniel s'interrompit ! « J'ai une batte d'idée ! », il nous suggéra de monter sur la vieille motocyclette rangée le long du mur à l'intérieur du cellier, avec empressement, nous grimpâmes dessus, elle était sur sa béquille, nous, regroupés à l'arrière, la bécane se cabra tout comme l'eût fait un avion, puis tous sur l'avant, prit son altitude de vol, accroché au guidon, on canardait à tout-va. Il y avait même posé sur une tablette branlante, une TSF à demi désossée, exhibant ses tubes et ses condensateurs, nous tournâmes dans tous les sens les boutons pour capter les appels de détresses des autres bombardiers, « Attention, on est en approche du point de largage, chacun à son poste, ça risque de chauffer les gras ! », informa le commandant Daniel, « On est touché, les moteurs sont en feu, ici votre commandant, les gouvernes sont bloquées, ordre d'abandonner l'appareil, bonne chance à tous ! », « Attends, il faut qu'y a la nuit ! », « Ah oui ! », on prit la poignée du dehors de porte, on referma pour obtenir l'obscurité voulue, la poignée fut posée sur le réservoir du cycle, qui n'avait plus de bouchon, (ni d'essences...), la poignée tomba de dans. Cela faisait réaliste, même un peu trop, nous ne pouvions abandonner ni

l'avion en feu, ni le sombre cellier, seules lumières, celles passantes par les fentes de la porte disjointe, le scénario tournait au cauchemar, on cria pour que l'on vînt nous dériver, personne, les minutes devinrent des heures ! Il y avait pendue par la queue, une morue séchée fixée au mur qui nous faisait face, aux grandes peurs, les grandes faims, afin de se réconforter, on picora dans sa partie basse des morceaux de chaire salée, enfin la mère de Daniel réussie avec la pointe de ses ciseaux, à ouvrir la clenche, nous fumes sauvés !.

Madame COEURU demanda ce que nous faisions là, Daniel répondit qu'on avait l'intention de ranger le bois qui était entassé en vrac au fond, comme d'ailleurs son père le lui avait mainte fois demandé, la réponse ne convainquant pas vraiment, nous laissâmes Daniel à son argumentaire et nous précipitâmes chez nous, réclamer d'urgence à boire.

Le lendemain, les parents respectifs, mis au courant de notre aventure, de la poignée irrécupérable mais surtout, de l'état de la morue qui devait composer le proche repas de carême, décidèrent de nous priver de télévision, c'était selon eux, un bon moyen de rétorsion vis-à-vis de nos incartades récurrente. C'eut pu l'être, si nous n'avions pas cette immense espace champêtre devant les fenêtres, un appel irrésistible à l'expression de notre imagination fertile..

Chapelle

..le dimanche nous allons au repos de nos âmes, qui en avaient bien besoin, à la chapelle St-Joseph, un repos très relatif, si nous, nous passions par la route des nouveaux abattoirs pour s'y rendre, d'autres devaient y accéder par le petit pont passant sous la voie ferrée et il nous sembla distrayant de nous placer au-dessus du passage côté chapelle, de lâcher quelques gravillons sur la tête de filles afin qu'elles nous remarquassent. Il faut dire qu'on s'ennuyait ferme endimanché dans nos chemises blanches, nos culottes de grosses toiles grises, nos chaussettes de laine maintenues avec des élastiques qui nous coupaient la circulation sanguine et nous grattaient horriblement, nos pieds serrés dans des galoches cirées pour l'occasion. Notre action dominicale ne passa pas inaperçue, notamment du curé, nous commençâmes l'office religieux à réciter à genoux, trois avé maria et un notre père, de quoi devenir un ange !.

Nous n'étions pas toujours très assidus, nos passeports religieux pouvant en témoigner, comme l'enfant de chœur qui servait l'office était un gars du bout de notre rue et que nous étions en nombre, nous lui intimâmes, s'il voulait pas qu'on lui bourrât la gueule, qu'il avait vachement intérêt à tamponner les casses vacantes, il le fit dare-dare, allant au-delà, et ...re-avé maria, re-notre père.

'Le chemin qui mène à la sainteté est d'évidence, semé d'embûches !'

Les filles étaient séparées des garçons, ce n'était pas facile d'attirer leur attention, d'où l'emploi de moyens lourds alors, en connaisseur et expert, se le ventait-on, nous comparions la courbe du bustier blanc des filles, la douceur de leurs guibolles sous leurs jupes plissées bleues ou écossaises, socquettes blanches, sandales

noires, nattes tressées, légère fragrance d'eau de rose ou de Cologne, le tout, fallait le reconnaître, bien pimpant et propre ! Mais quand-même, le procédé sert contestable, porta ses fruits et en sortie de messe, dans les rangs, de petits frottis frota...oh, rien de bien de sérieux, pour l'heure !..

Routhouan

..notre territoire s'étendait à l'infini au sud, jusqu'aux champs à l'est, aux bordures des jardins à l'ouest et jusqu'au Routhouan au nord, c'était comme une limite infranchissable mais, toute limite ayant ses limites, nous entreprîmes de traverser ce cours d'eau.

L'hiver de Routhouan encore libre, débordait et c'était avec plaisir que nous glissions avec nos galoches ferrées sur les croûtes glacées, au printemps et en automne son lit était impétueux, l'été ses eaux claires étaient comme une invite à la découverte.

Nous nous contentâmes longtemps de sa berge sud pour attraper des grenouilles, pêcher, de petits poissons, un jour de maraude, nous découvrîmes deux tonneaux métalliques vide bloquer dans des touffes d'ajoncs, la divine providence venait de nous procurer un moyen amusant d'enfin traverser cette rivière. Nous assemblâmes les fûts, les assujettirent avec des liens faits avec des lanières d'écorces, nous poussâmes le radeau de fortune dans le courant et au moment où nous nous apprêtions à grimper dessus, il s'éloigna de la rive, passa sous le pont pierre, disparu dans la prise d'eau qui passait sous l'hippodrome, tentative avortée.

Le lendemain, conseil de guerre, la question du jour, comment passer ce fameux Routhouan à pied ? De l'avis des grands c'était impossible avec la bleusaille mais, un gars dit que, lui, était allé avec son père pêcher plus haut et que là-bas, il y avait une sorte banc sablonneux et que même, il avait traversé seul la flotte à pattes ! On lui demanda si c'était loin 'd'esché-nous' ? Il dit que c'était pas très loin mais, pas trop près non plus. « Ben, d'traîner la marmaille, n'va-pas être fastoche ! », « Ouai, mais si l'on-lès prend pas avec nous, les 'mazères vonz d'outer d'quèque-chose' ! », « Enrôlons les filles, elles garderont les mioches et on sera couvert ! », il fut décrété de lancer l'expédition demain 'aprèm'.

Les chefs organisèrent la troupe, « Les filles avec nous les officiers, 'lèsp'tits', en arrière garde, les moyens, en avant garde ... », je fus de l'avant-garde, nous remontâmes en ordre de bataille le cours du Routhouan vers son amont, plus on avançait plus les bords de la rivière se couvraient de bosquets, de joncs,

d'arbres majestueux, nous découvrîmes un grand saule pleureur penché sur l'eau dont les branches pendantes, ondulaient tel des serpents sur l'onde, puis dans un méandre, le fameux banc.

Un sable doré miroitait sous l'eau calme et limpide, de petits poissons versicolores se cachaient sous les herbes aquatiques, de graciles et multicolores libellules zébraient l'air doux et humide, de diaphanes éphémérides effleuraient brièvement la surface liquide, d'autres se laissaient dériver au fil tranquille du courant, dans les futaies piaillaient des oiseaux désinvoltes.. « Qu' cette flotte m' donne l'envie de'pisser d'ans ! », « Attends au 'moïnse' qu'on est but, gros dégelasse ! » et nous nous désaltérâmes à cette eau claire, fraîche, à même la bouche.

Puis, après s'être soulagé les pieds dans l'eau, les filles elles, derrière les buissons, nous traversâmes le gué. De l'autre rive, on distinguait nettement la masse rocheuse de la montagne St-Joseph, « Si on y'allait ! », « T'es pas con, ça tiraille vachement là-bas ! », « Pas'te jour, j'te dis ! ».

Il y avait effectivement encore, quelques tirs de mines sporadiques, nous entendions, des déflagrations, voyons de chez nous, l'élévation dans l'air du nuage de poussières qui s'ensuivait.

« Ouais mais, paraît que la carrière est abandonnée maintenant ! », « Paraît aussi, qu'y a une grotte ! », « Vrais, mon père l'a dit ! », « Même qu'y a des macabés dedans ! », « Et même des armes, des munitions et même encore des casques ! », « Et un canon ! » .

Après délibérations, la journée ne faisant que de commencer, les filles rassurées et tout autant curieuses que nous, nous nous remîmes en route, en droite ligne vers la montagne.

Après passages sous les fils barbelés, les filles entre les fils que galamment les gars tenaient écartés, qui clôturaient certains champs, nous finîmes par nous présenter devant l'entrée de la grotte mais, une bande de gamins y étaient déjà postée. Ils nous dirent que la grotte était à eux, que personne d'autre pouvait y pénétrer et que si l'on faisait un pas de plus, ils nous troueraient la peau, c'était la bande de la cité d'urgence et de ses environs. Nous aurions bien attaqué mais, avec nos filles et nos mômes, de plus, les plus grands de leur bande étaient plus grands que les plus grands de la nôtre et les filles qui les accompagnaient encore plus

teigneuses que les gars, alors, on opta finalement pour un repli stratégique vers nos lignes.

Par dépit, au retour, on décapita quelques graminées et herbes folles qui osaient nous faire obstacle, les grands chefs échafaudant quelques nouvelles alliances avec le clan des MORVILLE LECASTREC afin de mener une action éclairée de représailles, au détour d'un sentier, on rencontra la bande de la rue de la route de l'hippodrome, leurs rangs étant moins fournis que les nôtres, on les repoussa sans ménagement jusqu'à leurs demeures mais, pas trop près quand même, notre honneur étant sauf ! Il était temps de retourner chez nous, le soleil commençant à décliner, nous avons largement dépassé l'heure du quatre-heure, tout auréolé de gloire, les filles fier de leurs héros, dirent qu'elles se chargeaient d'arranger ça..

..en rentrant, nous apprîmes que deux gars avaient fait éclaté une amorce de douille et qu'ils étaient à l'hôpital, l'un avec un œil atteint, l'autre avec une éviscération, c'étaient quand même de sacrés caïds ces mecs-là et la décision des chefs de rebrousser chemin, bien heureuse !..

..le temps des vacances était terminé, il fallait songer à la rentrée scolaire..

Lumière blanche

..pour aller à l'école de Rocabey, on prenait le car en hiver, tout le restant de l'année, on y allait à pied, mon frère aîné fit des pieds et des mains pour qu'on lui achetât un vélo de grand, comme ça il pourrait, affirma-t-il, aussi se rendre à l'école avec, j'héritais donc du petit vélo rouge.

Je passai du vélo de bébé aux pneus pleins, au vélo mixte aux pneus gonflables, ce fut avec confiance et une certaine aisance que je fis seul le tour du quartier et que même je sautai les trottoirs, avec une telle dextérité, que l'on m'accorda rapidement, le droit de suivre mon frère et de me rendre ainsi à Rocabey.

A l'époque, il n'y avait que peu de trafic routier, exception faite des horaires d'embauche desquelles, les entrées et les sorties d'écoles, étaient légèrement décalées. Mon frère devait m'attendre et je devais le suivre comme une ombre, de fait, je collais carrément à sa roue, plus les jours passaient, plus je m'enhardissais. Un midi, l'allai jusqu'à dépasser Jean-Marc qui d'un coup rein reprit bien vite la tête, je poursuivis mon effort cependant, il accéléra de plus bel, arrivé à la gare, il tourna sans freiner à gauche pour se diriger vers l'hippodrome, tendant mon bras gauche, alors que je m'engageai de même, je fus happé par une automobiliste qui me suivait, la pauvre femme venait de recevoir l'avant-veille son permis de conduire, avait accélérée au lieu de freiner, projeté, je passai par-dessus le toit de la voiture, retombai lourdement sur le bitume, la conductrice paniquée ne s'était arrêtée que bien plus loin bloquée par la bicyclette coincée sous son auto..

..la lumière blanche était là, douce, apaisante, attirante, tout était calme serein, divin, je vis sous moi, un petit corps ensanglanté, déposé sur le sol d'une boutique, des gens attroupés, « Vite, appelez police secours, il va mourir ! ». Une douce chaleur m'envahit, un appel...j'allais tranquillement vers l'éternité..

« Patrice, Patrice, mon petit, non ! ne part pas. Oh mon dieu, faite qu'il reste encore près de moi ! ».

Aspiré en arrière, la lumière s'éloigna, le noir, la froideur d'un sol carrelé, j'ouvris les yeux, une ombre au-dessus de moi, d'autres autour, un képi, une pèlerine, un visage flou, puis petit à petit une mine blafarde, des yeux remplis de larmes, je le reconnus, c'était lui de service ce jour-là, je lui souris, « Papa ! ».

Mon papa m'avait appelé, je lui étais retourné, je perdis de nouveau connaissance..

..quand je rouvris les yeux, j'étais en salle de réveil, j'entendais tout ce qui se disait de mon état, puis finalement, on me dirigea vers une chambre où m'attendait toute ma famille, ma mère s'approcha de moi, je lui dis, « Ne t'en fait pas maman, ils ont rebouché tous mes trous ! »..

..la lumière blanche, je l'avais déjà vu.

Chez mes grands parents maternels, il y avait une échelle pour accéder à une terrasse où l'on étendait le linge, c'était interdit d'y grimper mais, Jean-Marc m'avait montré qu'il était capable d'atteindre le cinquième barreau, alors, sans hésiter, dès qu'il en redescendit, j'entrepris moi aussi l'escalade. Les barreaux étaient très espacés, je devais lever haut le pied pour le poser sur l'échelon supérieur, en tirant bien fort sur les bras, j'atteignis le deuxième mais, alors que je m'étendis au maximum tout tant levant la jambe, je chus en arrière..

..la lumière !, aux cris de ma mère et grand-mère, alors que je m'en approchai, j'en sortis..

Réincarnation

..dans tout le quartier de la gare, j'avais créé l'émoi, quand rétabli, j'accompagnais de nouveau ma grand-mère pour faire ses courses, j'étais le miraculé, tous avaient que gentillesse envers moi.

Le premier arrêt fut chez la mercière, elle avait demandé à ma grand-mère de passer la voir dès que j'irai mieux, c'était dans sa boutique que l'on m'avait étendu en attendant police secours, à notre arrivée elle s'écria, « Ah, mon doux jésus le revoilà, mon dieu, qu'il m'a fait pleurer ce petit chéri, il était là ou nous sommes, inanimé, baignant dans son sang et le papa qui le trouve comme ça, Oh mon dieu ! Vous savez je n'arrivais pas à passer la serpillière pour enlever le sang tellement je pleurais, Oh mon dieu!, Oh mon dieu ! A-t-il encore mal ? Ah oui, la pauvre petite tête couturée, il me la montre ?, Ah mon dieu et son oreille coupée ! Ah là là !...». Ma grand-mère et moi la laissèrent s'exclamer, je ne parlai pas de mes dents ébranlées, de ma clavicule ébréchée, de la côte enfoncée, de mon genou abîmé, du trou dans ma cuisse, de mon tibia fissuré et de mon articulation du pied distendue, si non, la brave dame m'aurait déshabillé pour tout voir, continuer de se lamenter jusqu'à midi et plus ! Puis nous passâmes chez la boulangère qui avait aussi beaucoup pleuré, qui m'offrit un gros pain au chocolat croustillant avec double barre de chocolat, la fleuriste toute autant larmoyante, donna à ma grand-mère un bouquet d'arôme porte bonheur, chez le boucher-charcutier encore sous le choc, c'était lui, habitué au sang, qui m'avait récupéré sur le sol, allongé chez la mercière, boutique la plus proche du point de chute, me donna quelques tranches de saucisson sec, un peu trop sec et poivrés à mon goût. Nous passâmes chez le marchand de cycles, lui dit à ma grand-mère qu'il revoyait toujours la scène avec un papa fic pleurant, chez la coiffeuse, « Ah, un si beau petit garçon avec de si belles boucles dorées, comment ils l'ont tondu, ramenez-le-moi dès que ses cheveux auront repoussé ! », chez les épiciers mari et femme autre lamentations, j'en ressortis avec deux sucettes Pierrot gourmand, pour finir, chez le cordonnier, lui promit un bon prix pour la confection d'une semelle de compensation qui fut par

ailleurs, peu utile, car, elle était prévue uniquement pour être placée dans des chaussures montantes. Ainsi, avais-je fait chavirer le cœur de tous et de toutes !.

..bien sûr je dus passer un tas d'examens, de radiographies, on me mit un casque relié à des électrodes, c'était intrigant tous ces tracés erratiques, on me montra des dessins qu'il me fallut interpréter, comme la manipulatrice m'avait abondamment badigeonné la tête, une bonne partie du gel me coula dans la bouche, je ne contentai de dire 'papillon' ou 'tache' à chaque suggestion. Je sentais bien que l'on tournait autour du pot à propos de mon traumatisme crânien..

..pendant mon séjour à l'hôpital et par la suite pour tuer le temps lors des longues attentes pour des visites de contrôle, dès que l'on me débrancha des machines bruyantes et des bouteilles auxquelles on m'avait raccordé, j'entrepris, bien que j'eusse promis au personnel soignant de ne pas bouger de ma chambre, d'explorer les environs. Ma première visite fut pour la grande chambre pédiatrique, des enfants tout comme moi, étaient recouverts de bandage sur diverses parties du corps, ce qui attira mon regard fut ceux qui avaient le crâne lisse, il ne me restait plus beaucoup de cheveux mais eux, n'en avait plus du tout, j'aurais aimé être dans cette pièce plutôt que dans la chambre seul ou l'on m'avait mis. Les enfants ne faisant guère attention à moi, occupés pour beaucoup à jouer entre eux, je continuai ma visite en me dirigeant plus particulièrement vers les chambres où le voyant rouge au-dessus de la porte clignotait, puis profitant qu'une porte d'assesseur qui s'apprêtait à se refermer, je me faufilai de-dans. J'atterris au sous-sol, à la morgue, alors que je poussais de mon mieux la porte à double battant, je fus saisi par l'ambiance qui y régnait, froideur et odeurs, firent remonter en moi ma récente expérience, je décidai de ne pas aller plus loin et de revenir dans ma chambre..

..enfin d'été je retournai à Saint-Lô, passer un diagnostic post traumatique poussé, entre les mains expertes d'Armelle. Pour le prochain Noël, nous devions mes grand-parents et moi, aller à

Bordeaux chez Francette..

..jamais, je n'ai parlé de la lumière blanche, pas même à Armelle, cela avait été tellement beau et inquiétant à la fois, il me semblait que personne ne pourrait jamais me comprendre..

‘ La lumière, j'ai le sentiment qu'elle n'est jamais très loin et que même, elle s'approche !’.

Révélation

..pendant des années, j'ai refoulé toutes ces images, exercé un métier éminemment technique ou seul rationalisme, pragmatisme était de mise, pourtant, l'extrême exigence de celui-ci, devait me conduire droit à une nouvelle expérience de 'mort éminente', à un troisième 'retour' et enfin, à la 'révélation'..

« Tu passes plus de temps sur ta tablette qu'avec moi ! »,
lui dit-elle, de la chambre proche de celle qui lui servait de
bureau.

Il rouvrit les yeux, étira les bras, sauvegarda son travail, éteignit
la tablette.

« Tu n'as pas oublié que demain, on va chercher les enfants à
l'aéroport de Dinard et que Michèle t'as apporté son ordinateur
pour que tu le lui ré pares ? »
ajouta-t-elle.

Lui, « Demain ? A oui demain ! »

Complément poétique

Cent écrits en flot de mots

Recueil I

Saint-Malo, le mardi 8 juillet 2014

Ether-net

Illumination

Reprends, un bâton pèlerin,
Apprends, de ce long chemin,
Comprends, le bon et le bien,
Entends, le son de l'airain !

Certain, la voie dans le ciel,
Et ceins, foi à cet appel.
Rejoins, au Mont Saint-Michel,
Demain, bons à Compostelle !

Là viens, route de rédemption,
En-vain, doutes et contritions,
Se tient, en bout de bâton,
Chemin, d'illumination !

Patrice



Troisième Nouvelle

L'Algérie

Mes parents

P60 Élisée

Casernement

Souk

École des filles

Béni Saf

Méchoui

Mansourah

Oujda

Mes parents

Mélilla

Oran

Gibraltar

Est Éden

Marseille

Lui, penché en avant sur son bureau, ses lunettes sur les yeux, trifouille les entrailles d'un ordinateur déclassé afin d'en augmenter la capacité de mémoire vive.

Elle, assise à côté sur le bout du lit, fouille dans une boîte, en retire des photographies, les étale sur la banquette.

Lui, « Tu diras à ta copine que c'est la dernière chance pour cette machine.. »

Elle, « Oh, regarde ! C'est bien toi avec tes parents ? ».

Lui, prend le cliché jauni, regarde de plus près, réfléchit, ou est-ce ? Mais oui ! Cette voiture c'est la...

P60 Élysée

..dans cette automobile nous fîmes, mes parents et moi des milliers de kilomètres, sous des chaleurs souvent torrides, dans des endroits totalement inconnus, inconnus de nous mais, pas de mon père, il était allé seul là-bas d'abord, en 'pacificateur', puis en 'dé colonisateur'. « Dis au revoir à tes amis, tu ne les reverras pas avant longtemps », dit mon père, « Vous allez ou ? », demandèrent mes copains, « Je ne sais pas ! », leur répondis-je, mes parents fermèrent tous les volets, clenchèrent toutes les portes, « Allez, monte dans la voiture, on y va ! », à genoux sur la banquette, tourné vers la vitre arrière, je les vis lever les bras quand nous nous éloignâmes de la rue de l'Yser.

Jean-Marc était déjà chez mes grands-parents maternels, nous déjeunâmes ensemble rapidement et après de longues embrassades, nous remontâmes dans l'auto, « En route ! », toujours à genoux sur la banquette arrière, je vis lentement disparaître, mes grands parents et mon grand frère, il devait nous rejoindre dès qu'une place en internat lui serait trouvée là-bas, « Assieds-toi convenablement, nous avons une longue route à faire, nous devons être ce soir à Bordeaux ! ».

Il n'y avait à l'époque, pas d'autoroute mais, pas non plus beaucoup de circulation routière, dès le début, je dis à Philippe, mon petit frère, que c'était moi, maintenant qui serait derrière papa du côté où il était autorisé d'ouvrir la glace, c'était moi l'aîné, d'ailleurs mes parents m'avaient recommandé de bien m'occuper de lui pendant tout le voyage et même après, mais après quoi au juste ? Nous arrivâmes à Bordeaux en toute fin de soirée.

Bordeaux, j'y étais déjà venu en train avec mes grands parents maternels pendant les vacances de Noël qui suivirent mon accident, tata Francette et tonton Lulu, étaient alors encore jeunes mariés, ce fut aussi un long voyage, nous changeâmes de nombreuses fois de train, passant de compartiments bondés à d'autres quasiment vides. A travers les vitres embuées des wagons, au passage du convoi, je vis des gens ramasser du linge raidis par

le froid, des enfants glisser sur les flaques d'eau gelées, cela me rappela quelque chose. A la gare, après les retrouvailles, France et ses parents prirent le bus, moi je montai inquiet mais curieux, pour la première fois sur une 'vespa', « Hébé, maintenant, tiens-toi bien à moi ! », serré contre tonton Lulu, j'avais un peu froid aux mains mais, j'étais heureux d'entrer dans Bruges ainsi. Les jours suivants, nous visitâmes Bordeaux centre, les grands magasins, les quais, le jardin des plantes et même l'aéroport de Mérignac, toujours moi contre tonton Lulu sur sa vespa. Nous fêtâmes Noël, je reçus des cadeaux, dont une voiture dirigeable à distance, mes grands parents contèrent par le menu ce qu'il m'était arrivé, « Hébé, tu l'as échappé belle, espérons que le petit qui va naître sera moins intrépide ! ».

Chez France, comme disait ma mère, rien n'avait vraiment changé, toujours sur le buffet de la salle à manger style moderne, un caïman empaillé, vestige des voyages au long-cour de tonton, rien à l'exemption près d'un petit cousin Christophe. Nous dînâmes rapidement, « Vite au lit, nous avons demain de la route à faire pour rejoindre Marseille ! » dit mon père. Après les adieux, nous reprîmes tôt le matin la route, le paysage était monotone, ne nous intéressait pas vraiment, nous remarquâmes seulement que les toitures des maisons étaient passées depuis quelque temps déjà, de l'ardoise, à la tuile. Mon père ne s'arrêtait que pour refaire de l'essence, c'était l'enfer pour obtenir une halte en dehors d'une station service, « Tant que ça roule bien, continuons ! », disait-il, même la menace de faire pipi dans la culotte ne le stoppait pas, fallait en arriver aux vomissements pour obtenir une courte pose. Enfin de soirée, nous atteignîmes Marseille, direct au port, juste le temps de traverser le Prado, de regarder de loin la Bonne mère et dans le bateau, mon père avait négocié une nuitée supplémentaire sur la Ville d'Alger, prétextant que les hôtels du port n'étaient pas sûrs pour une famille.

Nous avions, mon petit frère Philippe et moi, une cabine double, avec deux lits en bas et deux lits en haut ou l'on accédait par une échelle, cela nous amusa quelque temps puis, après avoir avalé les

sodas sandwiches que nos parents nous avaient apportés, alors qu'eux dîneraient avec les officiers du bord, nous nous glissâmes sous les draps des couchettes du haut, rapidement nous redescendîmes en bas nous allonger sur seulement le drap, car, nous avions horriblement chaud. Quand notre mère nous réveilla le lendemain, la matinée était bien avancée, elle nous conduisit dans la salle à manger du bord pour y prendre un léger petit déjeuner, car, dans moins de deux heures, nous devions déjeuner dans ce lieu, en regardant par la porte restée ouverte, nous constatâmes que nous étions déjà en haute mer. Notre mère nous demanda de ne pas trop nous éloigner du salon bar, nous en sortîmes pour temps rapidement afin inspecter le pont, on ne voyait pas grand-chose les rambardes étant trop hautes, arrivé à l'arrière, il n'y avait plus que de balustrades, nous découvrîmes une mer bleue, un ciel tout aussi bleu se confondant avec l'horizon, un immense sillon d'eau blanchâtre bouillonnante, le navire filait droit dans l'azur vers un autre un autre monde. Nous restâmes encore une nuit à bord, il fut de nouveau difficile de s'endormir, nous commençons à comprendre que sous ces latitudes, on pouvait transpirer sans produire le moindre effort. Quand de nouveau notre mère nous réveilla, ce fut aussi en milieu de matinée, on se balada sur les ponts, inspectant les canots de sauvetage, essayant les transats posés sur le pont arrière, on déjeuna, annonce fut faite pendant le repas que nous entrions dans la rade d'Oran et effectivement des fenêtres hublots, on apercevait des contreforts rocheux, « L'Algérie ! » dit mon père qui y revenait pour la troisième fois et cette fois en 'éducateur'.

Nous débarquâmes ma mère mon frère et moi, attendîmes toute l'après-midi sur le quai au pied du bateau dans une chaleur étouffante, l'air à peine respirable était empli, comme à Marseille, d'odeurs inconnues. Les gens avaient le même aspect et la même faconde, à la différence qu'au lieu de commencer les phrases par 'peuchère', ils disaient 'ma parole'. Enfin de journée mon père nous rejoignit, expliqua à ma mère que la voiture était bloquée dans la cale par d'autres frets mais que maintenant, on pouvait la décharger, la P60 bleu apparut dans les airs, elle se serait

confondue avec le ciel si celui-ci n'avait pris une teinte orangée, aussitôt débarqués, aussitôt partis, « Ce soir nous dormirons à Tlemcen ! », dit mon père.

Sorti d'Oran, la route en direction de Tlemcen, était étroite et sinueuse, comme à son habitude mon père refusa tout arrêt non d'une extrême nécessité. La nuit s'avanceit, mon père demanda à ma mère de nous allonger sur la banquette arrière, Philippe d'un côté, moi de l'autre mais bien sur, il voulut étendre ses jambes là ou moi j'avais décidé de les mettre, s'ensuivit un jeu de jambes et comme toujours, il se mit à gindre. Mon père menaça de s'arrêter mais, n'en fit rien, ma mère demanda à Philippe de s'étendre sur la plage arrière qui dans la P60, était assez grande et profonde pour accueillir un bambin, il s'y installa, jus la jouissance complète de la banquette. Mon père avait de plus en plus de mal à éviter les nids de poules qui plus on avançait, plus étaient nombreux mais, ne voulut pas pour autant sacrifier sa 'moyenne'. Aussi, nous finîmes par tomber dans un trou qui secoua fortement la voiture et mon frère dégringola de son perchoir, me tomba dessus, nous commençâmes à nous battre mais cette fois, mon père s'arrêta, pas précisément pour nous séparer mais, pour contrôler l'état de la P60. « Rien de visible, les SIMCA sont vraiment très solides ! », décarrât-il, « Faudrait bien quand même, réduire la vitesse ! » ajouta ma mère, nous repartîmes sur le même train, « Surveille bien la route et préviens-moi si tu vois quelque chose ! », ma mère prévenait mais parfois, un peu tardivement, s'ensuivait des coups de freins et Philippe trouvait marrant de me tomber dessus. Aussi, lors d'une décélération brutale, je le reçus avec mes poings tendus, il finit sa chute sur le tunnel du plancher, il comprit cette fois, qu'il avait intérêt à rester à sa place. Malgré ses efforts, la moyenne aussi s'en ressentit, cela n'en finissait pas, allongé sur le dos, je me mis à contempler le ciel, il était limpide, les étoiles brillaient au firmament, il me sembla qu'il y en avait plus que d'où nous venions, j'en fis par à mes parents, « Oui, c'est normal, maintenant, si tu cherches bien, c'est la croix du sud que tu verras ! », me répondirent-ils, j'avais beau chercher, je ne trouvai aucune croix dans le ciel. « C'est quoi ce

qui a traversé la route juste devant nous ? », demanda ma mère, « Il me semble que, c'était un fennec poursuivant une gerboise ! » dit mon père, aussitôt nous collâmes notre nez à la vitre, recherchant dans l'obscurité quelques animaux fantastiques, « C'est quoi, un fennec ? », « Un petit renard des sables ! », « Et une gerboise ? », « Une sorte de sourire avec de longues pattes arrière ! », « Comme les kangourous ? », demanda Philippe, « Non, c'est beaucoup plus petit ! », répondit mon père. Nous restâmes quelque temps à scruter si dans les faisceaux de phares de la voiture, d'autres bêtes pouvait apparaître mais, la fatigue nous gagna, nous nous rallongeâmes chacun à sa place, je ne me souviens pas clairement de notre arrivée à Tlemcen.

‘ Qu’il est long, qu’il est loin, ton chemin papa !’

Celui-ci, ne faisait que, de commencer..

Casernement

..très tard dans la matinée, je me réveillai dans un lit de 90 couleur olive, rien d'autre dans la chambre, j'ouvris la porte, elle donnait sur un couloir, face un autre chambre, je poussai la porte, deux lits de 90 jumelés, rien d'autre, j'entendis Philippe demander à mes parents ou j'étais. Au son, je me dirigeai vers une porte à double battant en verre, j'entrai dans la salle à manger salon, « As-tu bien dormi ? », me demanda ma mère, elle était en train de couper des tranches dans une sorte de gros melon vert. Philippe venant d'apparaître à la porte d'une chambre qui donnait directement sur la salle, « Voulez-vous un café soluble sans lait ? », nous demanda-t-elle, « Personnellement, je préfère la pastèque ! », « C'est bon, ça ! », lui demandai-je, « C'est très rafraîchissant ! ». Nous gouttâmes pour la première fois à cette cucurbitacée, effectivement la chaire rouge était gorgée d'eau bien fraîche, « Elle vient de sortir de la glacière de chez la voisine, papa est parti chercher de la glace pour remplir la nôtre dans la cuisine ! ». Assis à une grosse table en bois massives, je fis rapidement des yeux, le tour de la pièce, quatre chaises métalliques, un chauffage au gaz, une fenêtre à double battant grandes ouvertes, un store à lames ajourées en bois descendu apportait un peu d'ombre et de fraîcheur, la recherche de fraîcheur fut maintenant, notre quête permanente. Ma mère se rendit à la cuisine, je la suivis, elle-ci était meublée d'une table en bois, de deux chaises métalliques vert olive avec assises en bois, sur la paillasse sous une grande hotte de verre, un réchaud à gaz, dans un coin un cylindre métallique aussi vert olive. « C'est là dedans que papa va mettre de la glace ! », me dit-elle en désignant l'objet cylindrique, cet équipement était indispensable pour espérer survive sous ces latitudes, je continuai à suivre ma mère qui ouvrit une porte qui donnait sur un petit balcon, de cet endroit situé au troisième étage d'un immeuble, nous avions vu sur toute une caserne, car, c'était bien dans une caserne de militaires ou nous habitons maintenant ! Je demandai à ma mère ce que l'on faisait là, elle me répondit que mon père nous en dira plus en rentrant, nous retournâmes dans la salle où Philippe finissait de manger sa part de pastèque. « C'est

là que j'ai dormi ! », me dit-il en montrant du doigt la pièce qui donnait directement dans la salle à manger, je m'y rendis, un seul lit de 90, « Ce soir, vous dormirez tous les deux y-ci, Philippe ne veut plus dormir seul dans cette chambre qu'il ne connaît pas, papa y transférera le lit prévu pour Jean-Marc, ou celui, ou tu as dormi ! ». Mon père tardant à revenir, j'accompagnai ma mère, elle ouvrit les placards, il y en avait un dans chaque pièce, tous vides, seul celui de la cuisine refermait quatre verres, bols, assiettes en Pyrex, quatre petites cuillères, cuillère à soupe, fourchettes et couteaux en acier inox, «Vraiment minimaliste tout ça ! » dit-elle, « Dès que papa rentrera, nous déjeunerons, une petite sieste, nous irons ensuite nous promener et acheter ce qu'il nous manque au souk !»..

Souk

..mon père finit par rentrer, aussitôt, il déballa un pavé de glace qu'il brisa avec son couteau suisse, dévissa le couvercle du cylindre de la glacière, y déposa au fond la glace, plaça une sorte de panier à salade par-dessus, le remplit soigneusement de fruits et de boissons, puis revissa le couvercle en vérifiant bien de serrage, « Voilà, maintenant déjeunons ! », « Maman a dit qu'on ira au souk ! C'est quoi ? », « Une sorte de marché ou l'on trouve de tout ! », « Même des animaux ? », demanda Philippe, « Oui, vraiment de tout ! », « On y va après manger ? », « Non, il fera trop chaud, en fin d'après-midi ce sera plus agréable ! ». La sieste terminée, mon père nous réunit, « Briefing ! », dit-il, « Comme vous allez le voir, nous sommes logés en tant que civile rattaché aux autorités militaires, c'est une caserne, nous devons tous respecter les règles de casernement, je vous les expliquerai plus en détail par la suite, tous les coopérants sont regroupés dans cette aile du bâtiment des officiers, interdiction de se déplacer en dehors du périmètre comprenant l'aile des coopérants et l'entrée de la caserne, nous devons nous identifier à chaque entrée ou sortie, pour le moment vous être les seuls enfants de coopérants, tâchez de bien vous comporter, maintenant allons récupérer la voiture et visitons le souk près de la grande mosquée !».

La P60 était devant le garage des engins militaires avec de nouvelles plaques jaunes à peine sèche, nous montâmes dedans, sortîmes après que mon père se fut présenté et eut présenté tous les occupants au planton, nous nous garâmes pas loin de la grande place, entrâmes dans le marché couvert, quel souk ! Il méritait bien ce qualificatif, pour y avoir de tout, il y avait vraiment de tout, nous ne savions plus où donner la tête tant il y avait de choses curieuses à voir, nous avancions dans une foule bigarrée, des senteurs inconnues, des bruits étranges, tout le monde criait pour se parler, s'inactivait, se tapait dans la main à près d'âpre transactions, tout s'y mélangeait, hommes et animaux, sous les alcôves les marchands les plus aisés, à même le sol les petits paysans descendus des villages alentours, « Des fellahs ! »,

précisa mon père, de cette masse grouillante s'élevait un nuage poussière qui dans le soleil déclinant semblait paillette d'or.

« J'ai soif ! », dit Philippe, « Recommandation très important, vous ne devez en aucun cas accepter boissons ou aliments de qui que ce soit sans que votre mère ou moi, ne vous y est autorisé, vous pourriez être gravement intoxiqués, l'hôpital européen le plus proche est à Oran, c'est bien compris ! », « Nous irons nous désaltérer dans un lieu sûr, après les courses ! », mon père nous conduisit devant une échoppe de maroquinier, après salutations, mon père nous demanda de dire bonjour en arabe, cela ce dit, « Salam alikoum ! », nous le répétâmes en sœur, le 'sahib' nous répondit par, « Alikoum Salam ! », mon père lui demanda si les affaires allaient bien, il répondit que oui, par la grâce de dieu ! Mon père négociait trois paires de sandales en cuire, cela dura un moment, le 'sahib' appela un de ses 'sanies', celui-ci me demanda de poser mon pied sur une pièce en cuire, traça à la main une semelle autour de mon pied nu, puis de l'autre, de même pour Philippe ainsi que pour mon père, s'ensuit d'autres discussions avec le 'sahib', un autre 'sanie' apparut avec trois mocassins en cuire à notre taille respective, nous les essayâmes, ils nous allaient parfaitement, nous les gardâmes aux pieds tant ils étaient souples et agréables à porter. « Et pour la belle madame, des babouches bleues de la couleur de ses yeux ? », « J'hésite entre les bleus et les rouges ! », dit ma mère en souriant, « N'hésite pas, prends les deux ! », lui conseilla le 'sahib' tout en frappant dans ses mains, autre discussion conclue par une tape dans la main. « 'Missi-dames', si-vou-pli' ! », nous invita une servante, « Mes amis, un bon thé à la menthe pour conclure une bonne affaire ! », le 'sahib' nous fit signe de la main de suivre la servante au salon. On nous pria de nous asseoir au sol sur un tapis garnis de coussins soyeux, on nous versa rapidement depuis une théière en argent placé à plus d'un mètre hauteur, un verre de thé chaud sucré qui surprise nous rafraîchit, ceci, accompagné de gâteaux et de 'loukoums'.

« Demain, tout sera près, c'est promis ! », nous merciâmes pour sa gentille hospitalité le 'sahib', il nous accompagna jusqu'à la boutique de son frère quincaillier ou nous fîmes 'à bon prix' le complément aménager, « On vous apporte tout ça à la caserne,

sans faute ce soir ! », nous passâmes ensuite entre les mains du beau-frère du 'sahid', mari de sa sœur, pour acheter des vêtements plus adaptés au climat. Philippe demanda où sont les chameaux ? Mon père lui répondit qu'ici, il n'y avait que des dromadaires et que pour en voir, il faut aller plus au sud, nous rentrâmes à la caserne et avant que nous aillions eu le temps de préparer le dîner, nous fûmes livrés comme promis !

« C'est quand que l'on va voir des chameaux ? », demanda Philippe, « Des dromadaires ! », rectifiai-je, « Peut-être quand nous irons au Maroc, la frontière n'est pas loin ! », ajouta mon père, nous entendîmes des appels à la prière, diffusés par des haut-parleurs. « C'est quoi ça ? », demanda Philippe, « La prière du soir lancée par le muezzin depuis la tour de la mosquée, vous l'entendrez aussi le matin ! », « On doit aussi prier ? », demanda-t-il, « Non uniquement les fidèles, c'est-à-dire les musulmans qui suivent les préceptes de Mahomet ! », « C'est qui Mahomet ? », « Allez vous coucher, on en parlera plus tard, demain vous prendrez connaissance avec votre nouvelle école, levez-vous avec les appels ! », les appels à la prière du matin et du soir rythmèrent notre lever et coucher pendant toute notre présence au moyen-orient..

École des filles

..dans les premiers temps de notre présence, plusieurs fois par semaine, il y avait des rassemblements dans la cours de la caserne, nous n'avions pas autorisation à nous y déplacer ni même à rester au balcon à observer les manœuvres militaires mais, quelques semaines après notre arrivée, alors que Philippe et moi rentrions de l'école, il y eut un grand chambardement dans la caserne, les militaires couraient dans tous les sens, des ordres tombaient de toutes parts, on nous accompagna jusqu'à l'entrée de notre immeuble avec interdiction de descendre. Ma mère Philippe et moi observâmes les allées et venues derrière la fenêtre de la cuisine qui donnait directement sur la cours intérieure, « Que se passe-t-il ? », demandai-je à ma mère, « Il y a paraît-il, des affrontements le long de la frontière marocaine ! », « C'est la guerre ? », demanda Philippe, « Je ne l'espère pas ! », répondit ma mère, « Tlemcen n'est pas loin de la frontière, d'après Madame EVENS notre voisine du dessous, ils vont y partir en renfort ! », effectivement les militaires embarquèrent dans des camions et disparurent. Ce fut un très net changement dans la caserne, il n'y restait plus que quelques militaires, jeunes recrues, gendarmes âgés, commandés par deux officiers, les consignes furent immédiatement assouplies, fini de se présenter à la garde à chaque passage, nous pouvions nous déplacer librement, la caserne était en quelque sorte, maintenant à nous et nous avions bien l'intention de l'explorer de fond-en-comble..

..juste avant ces évènements, nous avons été inscrits à l'école, nos parents nous accompagnèrent pour notre première entrée, c'était un établissement qui auparavant était fréquentée que par des filles, d'ailleurs sur le fronton, était gravé 'École des filles', avant d'y pénétrer, je demandai à mon père pourquoi nous allions dans cette école-là, il me répondit que c'était la seule à encore enseigner en français. La grande porte franchie, nous passâmes sous des alcôves, d'un côté les classes, de l'autre la cours intérieure, l'air y était frais, nous marchâmes sur des dalles en pierres polis, un instituteur nous attendait devant une porte grande

ouverte, il nous fit signe d'approcher, arrivé face à lui, il nous dit, « Monsieur, Madame, les enfants, soyez les bienvenus ici ! », puis s'adressant directement à moi, « Alors mon fils, c'est toi mon nouvel élève, c'est devenu rare en ces temps, je m'appelle Monsieur DARMON, entre, installe-toi près de l'élève Mustafa au premier rang au fond de la classe. Il y avait trois rangs, le premier depuis la porte d'entrée, était celui des garçons, les tables n'étaient pas toutes occupées, les deux autres rangs étaient attribués aux filles, toutes les tables étaient occupées, je me demandai pourquoi me mettre au fond alors que des places sur les tables de devant étaient libre. Je m'approchai de Mustafa, lui dit bonjour, il ne me répondit pas, je m'installai sur le côté libre du double pupitre, il me regarda intensément, mes parents me firent au revoir par geste, le maître se plaça devant ses élèves et me présenta à toute la classe. J'ai mis Patrice près de Mustafa afin qu'un nouvel arrivant et un nouveau camarade de classe, lui soit profitable, toute la classe se mit à rire, les filles bavardèrent entre elles, le maître demanda le silence et le cours reprit. Bien assis, les bras croisés sur la table, je me concentrai sur les explications de Monsieur DARMON, j'avais un peu de mal à suivre, car il s'exprimait avec cet accent que mes parents appelaient 'Pieds noir', du coin de l'œil, j'observai furtivement mon voisin de table, il n'avait, depuis non entrée, jamais cessé de me fixer. À la récréation, je me mis sous un grand peuplier, dès que Philippe sortit de sa classe, il me rejoignit, nous observâmes les autres qui nous observaient de même de loin, certains jouaient à des jeux que nous ne connaissions pas. Mustafa s'approcha de nous, sans un mot, me montra cette sorte de balle faite de lanières en élastiques jointes par le milieu par une ficelle, il la laissa tomber et adroitement du bout du pied la renvoya en l'air, la récupéra dans sa main. Il me la présenta, je pris la drôle de balle, la lâcha, la renvoyai du bout du pied mais, ne réussis pas à la récupérer convenable dans ma main, Mustafa fit une sorte de rictus, récupéra le tas d'élastique, retourna jouer seul dans un coin de la cours, toute la journée ainsi que les jours qui suivirent, Mustafa me quitta pas des yeux, toujours, sans un mot. Dès la récré de l'après-midi du premier jour, Philippe et moi trouvâmes des

camarades de jeux, Mustafa jouait lui seul.

La première semaine, matin midi et soir, nos parents nous emmenaient et ramenaient en voiture, la deuxième semaine mon père me demanda si j'étais capable de revenir seul de l'école midi et soir, j'affirmai que oui, que je n'avais, lui dis-je, qu'à suivre la route de la grande mosquée qui bordait le souk, « Dans ses conditions vous rentrerez à pied mais, ne pénétrez pas dans le souk, vous pourriez vous y perdre ! ». La route de la grande mosquée était certes la plus recommandable mais, aussi, faisait contourner le souk, il était bien plus court et surtout intéressant de passer à travers. La plupart des boutiquiers nous demandaient au passage si nous allions bien, nous répondions par des 'labess, labess', mon petit frère pourtant prompt à raconter tout ce que nous avions fait dans la journée, ne parla pas de notre raccourci, tant celui-ci était fabuleux, toujours plein d'agréables surprises, peuplé d'êtres et d'animaux extraordinaires.

A l'école, les leçons étaient les mêmes qu'en France, que dis-je, qu'en métropole, car, c'était ainsi que l'on désignait ici la France, nos ancêtres étaient aussi les 'Gaulois,' les récitations, dictées, calculs tous ça était à l'identique, il n'y avait qu'en géographie que cela différait, la carte était celle de l'atlas tellien. Ce qui ne chargeait pas non plus, c'était l'attitude de Mustafa, toujours mutisme, hypnotisme, scrutation, voir admiration, dans ses yeux noirs, c'était vide ou trop plein, de je ne savais pas trop quoi, une sorte de vénération qui me gênait, les autres enfants se gaussaient de cette 'idolation', le maître lui attentif, attendait je ne sais quoi.

Autant le dire de suite et sans ambage, sous ces latitudes un garçon blond aux yeux bleus, ça ne passe pas inaperçu et même cela attire, voire aimante entre autres les filles, le maître avait toutes les difficultés du monde à obtenir le calme après m'avoir interrogé et encore plus, m'avoir demandé de passer au tableau. La grande Aïcha alla jusqu'à demander de me placer au premier rang juste à côté d'elle, le maître en sourit mais, n'en fit rien. Un soir, alors que nous défilions avant de quitter la classe, devant

le maître en lui disant, « Bonsoir monsieur l'instituteur ! », celui-ci me demanda de bien vouloir attendre un peu, avec une certaine gêne, il me demanda comment sont les écoles en métropole, étaient-elles vétustes, chauffées par un vieux poêle à charbon ? Je lui répondis que celle où j'étais, était récente, avait le chauffage central, que seules quelques classes dataient encore d'avant-guerre, cela sembla le reconforter, sans doute se les imaginait-il toutes encore, comme celles décrites par Marcel PAGNOL dans la gloire de mon père.

Un autre jour, le maître nous demanda d'ouvrir le livre d'histoire, alors que je recherchais la page demandée, Mustafa feuilleta le livre, l'ouvrir, me dit en chuchotant que c'était là dans la grotte que les fusils avaient été cachés. Surpris ! Je regardai l'illustration qu'il me désignait du doigt, c'étaient, la reddition d'Abd el Kader, je relevai les yeux, c'était la première fois que j'entendais le son de sa voix, sans doute aussi les autres camarades, toute la classe nous scrutait des yeux. Je tournai la tête vers lui, il me regarda, il sourit, alors, je vis qu'il me regardait, comme regarde un enfant un autre enfant, le long silence fut interrompu par deux petites toux de Monsieur DARMON, lui aussi, souriait..

Béni Saf

..les conditions d'entrée et de sortie dans la caserne s'étant fortement allégées, ainsi que les déplacements dans celle-ci, nous en profitâmes pour explorer les lieux, la première chose à visiter était évidemment l'ex-garage devant lequel deux Jeeps stationnaient, nous tournâmes autour, vérifiant s'il y avait du monde dans le garage, personne à l'intérieur, nous montâmes dans les véhicules. Ce fut grandiose, chacun dans sa Jeep, nous partîmes sur les routes de l'aventure en simulant le rugissement du moteur, le tour du monde fait, ou aller maintenant ? La station à essence désaffectée fut notre nouveau lieu de visite, c'était intéressant mais, manquait les pompes, alors que, pour nous distraire, nous taquinions du bout d'une tige de feuille de palmier de grosses fourmies rouges qui se rebellaient en exhibant leurs crochets, nous fûmes hélés depuis une fenêtre grande ouverte, par un miliaire, un « Jounoud ! » comme disait mon père. Il fessait de grands signes, nous exhortait à monter le rejoindre dans sa chambre, nous nous regardâmes ne sachant pas quoi faire, d'où nous étions notre mère aurait bien pu nous voir, il n'y avait personne sur les balcons de l'immeuble des officiers, personne d'autre que lui à la fenêtre de l'immeuble de la troupe, nous nous décidâmes à y pénétrer. Nous gravâmes un escalier carrelé, au deuxième étage, un jeune gendarme algérien nous attendait au pas de la porte de sa chambre. Il nous pria de bien vouloir entrer, « Je m'appelle Rachid, enchanté de vous connaître ! », dit-il dans un français très correct, « Cela fait plusieurs jours que je vous observe, en fait, depuis que vous occuper avec vos parents, l'immeuble d'en face ou loge les officiers. Nous nous approchâmes de la fenêtre et effectivement de là l'on voyait le balcon de la cuisine de notre appartement, « Restez si vous voulez devant la fenêtre, comme ça, si votre mère vous cherche, elle pourra vous voir ! », ajouta-t-il, « Je vous prie de bien vouloir m'excuser mais si je ne suis pas descendu pour vous accueillir, c'est que, je suis tenu de garder la chambre. Je ne suis pas parti avec les autres gendarmes, car, mes vaccins ne sont pas à jour et j'ai oublié de les renouveler à tant, je suis donc assigné à résidence ! ». Rachid était assis sur le bord de son lit, nous lui

faisions face nos fesses posées sur le rebord de la fenêtre, il interrompit son monologue quand il vit ma mère apparaître au balcon de la cuisine, « Votre maman va sûrement vous chercher, faites lui signe ! », nous nous retournâmes, gesticulâmes pour attirer son attention, elle nous vit, elle nous fit signe de descendre et de rentrer. « Dites bien à votre mère que, c'est moi qui ai insisté pour que vous entriez dans ce bâtiment afin de me rendre visite. Dites-lui, ainsi qu'à votre père, que je serai enchanté de faire leur connaissance ! ». Je dis au revoir à Rachid, Philippe cru bon de rajouter « Choukran », « C'est moi qui vous remercie ! » dit-il en posant sa main sur son cœur.

A peine rentré, ma mère m'interrogea, que faisons-nous dans cet immeuble alors qu'il est interdit d'y pénétrer ? Je lui décris les circonstances et les attentes de Rachid, « Nous verrons ! », me répondit-elle, « Mais, à quoi au juste ressemble ce Rachid ? », ajouta-t-elle quand même. Je décris Rachid, jeune militaire de taille moyenne, les cheveux bruns brossés en arrière, les yeux gris-vert, souriant, s'exprimant en français avec juste une petite pointe d'accent. Bien sûr, dès que mon père rentra, Philippe lui raconta notre escapade, lui demanda pourquoi les militaires gardaient-ils leur chambre ? « C'est que ce Rachid est puni ! », répondit-il, j'insistai à propos de la demande de Rachid, « Nous verrons ! ». Bien que nos parents ne montraient pas d'enthousiasme à la proposition, nous nous rendîmes, à la demande expresse de Rachid, de nouveau dans sa chambre, ni Philippe, ni ma mère, n'en firent plus de commentaire, au fil des jours, Rachid devint notre ami.

Comme Monsieur DARMON, Rachid m'interrogeait souvent sur la métropole, « Tu sais me dit-il un jour, nous ne demandions pas à ce que vous partiez, ce que nous voulions, c'était juste, d'être libre ! », il plaça sur son électrophone un quarante-cinq tours, « Écoute ! », me dit-il, « Ce chanteur est de chez-nous ! », j'entendis pour la première fois, 'j'ai quitté mon pays' d'Enrico Macias . Ce fois-ci, je parlai à ma mère de ce que Rachid avait dit, « Ce jeune homme semble de bonne fréquentation ! », quelques jours plus tard, mes parents me chargèrent de proposer à Rachid

une rencontre mais, en dehors de la caserne, à l'extérieur de la ville, proche du panneau de sortie de Tlemcen sur la route menant à Oujda, il devait ci promener, faire un signe d'auto-stop en apercevant notre auto. Il fut fait ainsi, Rachid se présenta à mes parents, il monta dans la P60, mes parents et lui discutèrent, Rachid devint l'ami de la famille.

Quelques semaines plus tard, il lui fut proposé de venir avec nous à Béni Saf, la procédure d'embarquement fut la même, seul de point de rencontre avait changé. Ce n'était pas la première fois que nous nous rendions à la plage de Béni Saf. nous aimions tous y aller pour se rafraîchir au bord de mer, nous étions passés une fois par Sidi Bel Abbès, mon père avait dit que cela ferait un détour mais, qu'ainsi, nous pourrions déjeuner au mess des officiers plutôt que de casse-croûter sur le bord de mer. C'était encore pour peu de temps, une caserne de la Légion Étrangère Française, les autorités locales nous accueillir, nous informèrent que, c'était la dernière fois que le mess était ouvert, que la Légion quitterait bientôt, définitivement les lieux.

La plage de Béni Saf était toujours déserte, aussi désert que le port que l'on apercevait au bout de grève, le sable était brûlant, tellement chaud que nous devions conserver nos chaussures aux pieds, traverser le plus rapidement possible l'étendue sablonneuse d'où l'air s'élevait en formant une sorte mirage, lever les pieds bien verticalement, puis les poser bien à plat afin que le sable n'entre pas nos souliers, cela jusqu'au salutaire cordon de sable humide. Bien sûr, il fallait préalablement avoir vérifié que nous avions avec nous tous ce dont on avait besoin, pas question de retourner dans ces conditions à la voiture, nous prenions aussi avant cela, à manger et à boire dans la boutique à l'angle de la rue ou nous laissions l'auto à l'ombre du bâtiment.

Rachid entra avec nous dans l'épicerie à l'angle de la rue de la plage, il discuta avec l'épicier et toute sa famille, expliqua qui nous étions, qu'il était notre ami. A la suite de cela, non seulement les victuailles furent moins chères mais, nous fûmes tous conviés le soir à prendre le thé. Mon père ayant les bras charger, Rachid proposa élégamment de porter ma mère sur son dos, elle commença par refuser poliment, puis jetant en coup d'œil sur la

grève, finie par accepter, nous passâmes une agréable journée et une non moins plaisante soirée à siroter du thé, de la limonade avec une paille pour nous les enfants.

De la conversation avec nos hôtes, Rachid apprit qu'il y avait non loin de là, une petite crique sablonneuse dont l'accès se faisait juste après avoir contourné le port en direction du grand domaine. La fois suivante, toujours accompagnés de Rachid, nous cherchâmes cette nouvelle plage, les informations du commerçant étaient insuffisantes pour trouver la route, heureusement Rachid était là pour obtenir des renseignements auprès de la population locale, nous finîmes par trouver le chemin. L'accès était difficile et cahoteux, il longeait un domaine viticole laissé en grande partie à l'abandon, le chemin pris petit à petit l'air muletier, d'un côté de la roche, de l'autre la mer, afin après moult détours, nous la découvrîmes. Elle étalait son sable doré devant une eau turquoise, quelques palmiers bordaient un mince trait de côte, la roche couleur de terre de Sienne se détachait d'un ciel azuréen, un vrai écrin de beauté dans une minéralité torride. Inutile de dire que, dès sorti de la voiture, nous nous devêtîmes prestement, enfilâmes maillot de bains et masques de plongées tout juste achetés chez le brave commerçant en même temps que nourritures et boissons, courûmes sur le sable chaud mais non bullant, plongeâmes dans l'eau translucide. On voyait sur le sable, sur le fond, l'ondulation de la mer, des poissons nous approchaient sans crainte, nous découvrîmes une sorte de concrétion couverte de coquillages, sur laquelle, des algues ondoyaient tel de petits serpents de mer, c'était paradisiaque !.

Les grands nous rejoignirent un moment, tout juste si nous prîmes le temps de déjeuner, nous passâmes la journée dans l'eau, les grands eux, restèrent sous les branches des palmiers, Rachid comme un fils aîné, plaçant sa serviette de bain, soit du côté de mon père, soit du côté de ma mère.

Nous y retournâmes plusieurs fois avec et sans Rachid, jusqu'à ce qu'il fût impossible de pratiquer en voiture, ce chemin muletier..

Méchoui

..en limite de notre bâtiment, se trouvaient les pavillons des officiers supérieurs, le commandant du détachement français y résidait avec son épouse, il avait pour voisin le commandant algérien, le pavillon du colonel algérien était inoccupé, celui-ci ainsi que la grande majorité de la troupe ayant quitté la caserne pour se déployer le long de la frontière marocaine. Les deux commandants organisèrent une soirée méchoui avec leurs subordonnés respectifs, nous fûmes nous aussi invités, il n'y avait que des grandes personnes, mon frère et moi étions les seuls enfants.

Ma mère pour l'occasion était allée l'après-midi chez la coiffeuse du centre-ville, les clientes issues de la bonne sociétés de Tlemcen, 'pieds noirs' et 'arabe', y papotaient allègrement. J'accompagnai ma mère, car l'on devait en profiter pour me faire un petit rafraîchissement, dès que nous entrâmes, ce fut le silence complet, ma mère demanda si elle pouvait être prise pour une permanente, « Oui, bien sûr, avec une couleur ? », demanda la coiffeuse, « Blond platine, est-ce possible ? », interrogea ma mère, « Oh, comme Marilynne Monroe, vous êtes aussi belle qu'elle ! », ajoutèrent les apprenties, « Il y en a pour l'après-midi ! », précisa la coiffeuse. « Est-il possible de rafraîchir les cheveux de mon fils ? », demanda ma mère, la coiffeuse se précipita sur moi, enfonça ses doigts dans mes boucles, les soulevant, « Ma parole, regardez-moi ça, des cheveux d'ange ! », et toutes voulurent toucher, palper, glisser les doigts dans ma chevelure, quelques accroches sœurs, boucles, furent prélevées, données à l'assistance. Inutile de dire que, j'appréciai que très moyenne cette débauche d'effusion, ma mère elle, était ravie, non seulement elle était aussi, voir plus belle de Marilynne mais, elle avait, 'ma parole si je mens', le beau garçon du monde!

Assis bien confortablement sur de grands pouffes en peau de chameau, nous attendions que l'on soit présenté à tout ce beau monde, bien sûr il nous avait été chaudement recommandé de répondre par merci monsieur, merci madame, quand les épouses des officiers algériens nous virent, elles se précipitèrent vers moi,

enfoncèrent leurs doigts dans mes cheveux, ça recommençait!. Il fallut m'y habituer, mêmes les épouses des collègues français de mon père s'y adonnèrent. Nous fûmes servis comme des princes, que dis-je, des pachas, à tel point que nous ne goutâmes que du bout de lèvres au méchoui, nous nous endormîmes bien avant la présentation des desserts. Je me souviens à peine du retour à l'appartement, seulement que dans un demi-sommeil, j'avais grand peine à monter les escaliers jusqu'au troisième étage, cela parut une éternité.

Rachid eut peut-être aussi été invité mais, il était aux arrêts de rigueurs, au 'niouf' comme il se dit ici, militaire indiscipliné, ce n'était pas rare qu'il y séjourna. La première fois ou nous apprîmes qu'il était au niouf, nous demandâmes au planton ou se trouvait ce fameux niouf, il nous l'indiqua, c'était juste après le poste de garde. Nous demandâmes si l'on pouvait voir Rachid, il s'ensuivit une discussion entre pour et contre, finalement, on nous accorda une visite. Rachid était bien derrière les barreaux mais, la porte grillagée était grande ouverte, quand il nous vit il s'exclama, « Ah, voici mes petits frères ! », on fut autorisé à rentrer dans la cellule, après son 'salam aleik' et ceux de ses collègues, celui-ci me demanda si je ne voyais pas un inconvénient à bien vouloir aller chez l'épicier de l'autre côté de la route, prendre la première ruelle qui montait vers les quartiers de la vieille ville, de dire que je venais de sa part, de lui demander un paquet Royal Menthol et de l'inscrire sur sa liste, j'acquiesçai, alors ses condisciples firent aussi des demandes similaires. Nous nous rendîmes directement à ladite épicerie, des hommes assis de chaque côté de la porte d'entrée nous observaient sans rien dire, nous restâmes un petit moment devant celle-ci se demandant si l'on devait y pénétrer, je sortis de ma poche la liste des courses, dit à Philippe de m'attendre, que l'allait demander à l'épicier si c'est bien là que les gendarmes se ravitaillaient. Au mot gendarme, tous le monde se leva, une personne alla chercher l'épicier dans sa boutique, on nous fit entrer, après les salam aleik, je dis que je venais de la part de Rachid et de ses camarades, nous fûmes servis prestement, nous retournâmes à la caserne avec les commandes de chacun, on me proposa une rétribution, je la refusai poliment, dès lors, nous

fûmes reconnus de tous, et par tous les commerçants du coin.

Mon père s'amusa de voir ma tête, alors que des femmes de tout genre, de tout âge me tripotaient les cheveux, ma mère lui raconta là scène chez la coiffeuse , « Quel succès mon fils ! » dit-il malicieusement , je lui répondis que cela n'était pas si rigolot que ça, « On va arranger ça », rétorqua-t-il. Il m'emmena chez le coiffeur-barbier proche de la caserne, celui-ci ne connaissait qu'une seule coupe, celle dite à la brosse, il ne me resta sur la tête, que l'épaisseur d'un peigne et encore moins, « Te voilà prêt pour le service ! », ma mère n'approuva pas, « Cela me rappelle de bien mauvais souvenirs ! ». Rachid me dit que comme ça, j'avais tout à faire l'air américain, d'un 'GI's', « Patrice à l'air américain ! », dit Philippe à mon père, « Je veux être aussi un 'jiaï', moi ! », « C'est tout-à-faire réalisable ! », il fut aussi tondu. Sous ces latitudes avoir le crane nu est un enfer, on nous acheta bien vit un couvre chef, un bob pour Philippe, un style Borsalino de paille pour moi, pour le coup et le coût, avec mes lunettes de soleil, il ne me manquait plus qu'un costume noir pour ressembler à un 'Blues Brothers'.

Mes parents se rendirent à de nombreuses fêtes du genre, mais ils me demandèrent rapidement si j'étais capable de rester seul avec mon frère toute une nuit, je répondis crânement que oui, nous ne participâmes plus à ces soirées d'adultes..

Mansourah

..quand il faisait moins chaud, ma mère soulevait les stores en bois du salon, la baie vitrée donnait sur un grand balcon, delà on voyait les contreforts de l'atlas tellien, je l'avais appris dans mon livre de géographie, ce proche atlas n'était que monts arides, désertiques mais, un matin il fut saupoudré de blanc, « C'est de la neige, il fait plus froid en altitude ! », dit mon père, « Cela doit être beau à voir de près ! », dit ma mère, « Oui, mais, il faut savoir comment y aller, les chemins sont escarpés, pas balisés, nous pourrions fort bien nous y perdre tellement c'est encore sauvage dans ces montagnes ! ». Quelques jours plus tard, alors que Rachid se trouvait dans sa chambre et non au niouf, je lui décrivis ce que l'on voyait de notre balcon, lui ne pouvait le distinguer, notre immeuble barrant la vue, « Oui, c'est un très joli, on peut aussi passer par les ruines de Mausourah avant d'accéder aux sommets ! ».

Rachid avait des bonnes connaissances générales, lors des discussions avec mes parents, nous apprîmes, car bien sûr, j'écoutais discrètement ce que les grands pouvaient dire, qu'avant de s'engager, il avait après avoir passé son certificat d'étude primaire, travaillé comme apprentis libraire à Constantine juste avant les événements, si tout était allé comme prévu, il aurait vraisemblablement repris l'affaire, car son patron pieds noir, n'ayant pas d'enfant, après quelques années lui aurait cédé le fond. La guerre vint bouleverser leurs projets d'avenir, son patron dut quitter précipitamment Constantine, la librairie fut captée par un pseudo-révolutionnaire qui avait l'esprit plus étroit qu'une bourrique, il ne s'entendit pas avec ce profiteuse, par désespoirs et besoins, il avait signé un engagement de dix ans, qu'il regrettait tous les jours d'avoir fait!

Je relatai à mes parents ce qu'il m'avait appris sur Mansourah, il fut convenu, avec les précautions d'usage, d'aller en montagne avec Rachid comme guide. Par de petits chemins de plus en plus chaotiques, nous arrivâmes à Mansourah, ce n'était que des ruines qu'une citée délaissée au fil du temps pour Tlemcen, nous fîmes une photographie de nous cinq devant les restes de l'ancienne

grande mosquée, mon père ayant posé son leika sur un amoncellement de pierres, réglé sur retardateur. Depuis que mon père possédait cet appareil dit de professionnel, nous devions tous prendre pose, souvent racine, le temps qu'il trouve comme il disait, le bon angle, mon père discourant avec Rachid des points forts de son appareil, nous en profitâmes pour nous éloigner, nous soulevâmes quelques pierres. Soudain, je découvris un gros scorpion noir engourdi par le froid, je hélai les grands, « Venez vite voir, un énorme scorpion, là ! », « N'y touche surtout pas ! » cria ma mère, les grands approchèrent, les hommes examinèrent l'insecte, « C'est une belle bête, dommage que nous n'ayons pas de boîte pour le ramener ! », Rachid enleva les cigarettes qui restaient dans son étui, proposa de glisser la capture dedans, il fut fait ainsi. Nous approchâmes du sommet montagneux visible depuis les fenêtres du salon, la zone semi-désertique étant saupoudrée de grésil, pas de quoi faire un bonhomme de neige, nous n'étions pas équipés contre le froid, il fut rapidement décidé de redescendre.

Notre appartement commençait à ressembler à un vivarium, au scorpion mis dans un bocal, s'ajoutait une petite grenouille rainette verte qui avec ses pattes adhérentes se baladait sur les murs et le plafond du salon, une mante religieuse capturée par moi, étant dans un des orangers planté dans un bac placé d'un côté de la fenêtre du salon, un caméléon dans l'autre oranger de l'autre côté.

« En rentrant, Rachid nous a parlé de la grande fantasia qui aura bientôt lieu à Oujda, nous projetons de nous y rendre avec lui ! », dit mon père, « S'il est libre ! », ajouta malicieusement ma mère, « Effectivement, s'il est libre et qu'il obtient une autorisation de sortir de territoire ? »..

Oujda

..« En route vers le Maroc ! », dit mon père, nous prîmes Rachid en auto-stop, il avait tout fait pour ne pas être sanctionné, avait une autorisation de quitter le territoire avec une permission de douze heures, nous passâmes la frontière sans réelle difficulté, les papiers de Rachid furent tout de même regardés de très près par les autorités locales, nous entrâmes dans la ville d'Oujda. Nous nous dirigeâmes vers la grande place, il s'y tenait un énorme souk, bien plus grand que le grand souk de Tlemcen, s'y négociait quantité de choses étranges, d'objets insolites, d'animaux exotiques, après le souk, nous visitâmes la vieille ville, les ruelles étaient remplies de monde, tous l'artisanat maghrébin s'y étalait. Nous déjeunâmes dans un restaurant typique, nous y apprîmes que la grande fantasia était prévue pour le milieu de l'après-midi à l'extérieur de la ville, non loin justement de la route vers Tlemcen, qu'il valait mieux s'y rendre bien avant le début de la représentation si l'on voulait avoir les meilleurs place, celles qui donnaient face au rassemblement des cavaliers mauresques mais que, nous avons tout de même le temps de déjeuner tranquillement.

Quand nous nous rendîmes à l'endroit indiqué, il y avait déjà beaucoup de monde, des femmes enrobées dans des tulles multicolores attendaient, certaines debout, d'autres assises avec des enfants en bas ages dans leur bras, sur des nattes, les plus grands couraient un peu partout, certains hommes habiller en djellabas discouraient en groupe, d'autres habillés à l'Européenne, semblaient attendre quelque chose. Nous nous avançâmes, on nous fit de grands gestes, interrogatifs, nous nous dirigeâmes vers eux, alors que nous n'étions qu'à quelques pas, nous entendîmes des voix derrière nous, c'était les autorités qui venaient prendre place, nous fûmes invités nous aussi, à nous asseoir sur de grands tapis posés au sol. Déjà Rachid nouait connaissance en langue arabe, on nous fit mainte gestes et salutations, nous servit thés, friandises, fruits sur des plats argentés, visiblement, Rachid était aux anges, ne cessait de parler, se tournant vers nous dans le fil de la conversation. Au bout d'un moment, il vint s'asseoir près de

nous, nous explica qu'il s'était présenté aux 'alsulutat' et 'caïds', nous avait également présentés, décrit ce que nous faisons en Algérie, que nous venions au Maroc pour découvrir le pays, sa culture, ses traditions, nous étions installés aux places des invités de marques, au meilleur endroit pour voir le spectacle qui devait commencer sans tarder.

Au lointain, un nuage de poussière l'éleva, avança rapidement vers nous, un piétement indiscernable d'où, d'un coup, des fracas de sabots, des cris stridents, des coups de fusils, des mises blanches flottantes dans les aires, des sabres étincelants, des cavaliers lancés avec leurs montures à vive allure, de plus en plus proche de nous, trop proche, ils vont nous bousculer, nous piétiner, c'est imparable, et en un instant, ils s'immobilisent à moins d'un mètre de nous. Des naseaux soufflants, des harnachements d'argents brillants, des fantômes enrubannés brandissant des sabres au clair, de la poussière partout, lentement retombante, se découvrit une cavalerie hennissante. Des youyous fusèrent derrière nous de l'assemblée, nous fûmes estomaqués, les yeux grands ouverts, le souffle coupé, oscillant entre peur et joie, « Fantastique ! », cria mon père. Sa voix dénota mais, nous rassura, applaudissements nourris de tous, tout le monde se leva, se congratula, la fantasia était lancée. Les autorités demandèrent à Rachid si nous avions apprécié, devant notre enthousiasme, de nouveaux youyous, nous fûmes tous conviés au grand méchoui. Après échange entre mon père et Rachid, nous leur fîmes comprendre, Rachid par des mots, nous par nos mines tristes, que nous ne pouvions rester plus longtemps, Rachid devant regagner la caserne avant l'appel du soir.

Restait à repasser la frontière, un douanier nonchalant nous demanda si nous avions quelque chose à déclarer, les grands répondirent par la négative, tout d'un coup, Philippe s'écria que si ! Nous étions tous assis sur des plateaux de cuivre, timbales et autres, glissés sous les sièges, « Mes cavaliers ! », ajouta-t-il, rires jaunes, le douanier nous fit signe de partir, soulagement!.

« Ce fut une journée extraordinaire ! », dit ma mère, tous, confirmèrent, nous déposâmes Rachid à quelques distances de l'entrée de la caserne juste à temps pour le rassemblement du soir..

Mes parents

..nos parents étaient régulièrement en soirée, méchoui ou autres, nous n'y allions plus, j'avais la charge de surveiller Philippe pendant leurs sorties, si j'étais considéré comme le grand, voir l'aîné, c'était plus par nécessité que de fait, ma mère laissait volontiers planer le doute, ne rectifiant pas les assertions de chaque, d'une part cela flattait d'avoir un si bel 'premier' enfant, d'autre part, cela la rajeunissait de fait.

Ma mère était une très belle femme aux dires unanimes de la gente masculine et mêmes d'une certaine gente féminine, c'était une blonde aux yeux bleus, typiquement dans l'air de son temps, ressemblait à Maryline Monroe, s'habillait dans le style de l'époque, soit, façon Jacky Kennedy, nombreux se tournaient à son passage. Son comportement était marqué par une éducation que l'on pourrait qualifier de religieuse, scolarisée chez les sœurs, par les bons soins de celles-ci, avait été placée dans une grande famille, durant toute la période qui suivit le naufrage du voilier de son père sur les cotes du labrador afin de soulager sa mère, cette brave femme de marin infortuné, hébergée, nourrie, habillée, éduquée au passage avec les filles de la maison. Elle en conservera toutes les manières, le comportement, elle avait aussi une grande facilité à retenir, notamment les langues, à dix-huit ans, en quelques mois, durant l'occupation, travaillant à la 'kommandantur', parla convenablement l'allemand. A charge d'aîné, se débrouilla pour subvenir aux besoins de la fratrie, donnant des sueurs froides à sa mère en ramenant sous le manteau de quoi nourrir un peu mieux la famille. A la libération, rencontra un jeune capitaine du génie militaire américain, apprit rapidement l'anglais, fut profondément affectée par la disparition soudaine, inexplicquée par autorités américaines, du jeune officier durant une mission secrète, la promesse faite par celui-ci avant de partir, de se marier, d'aller vivre aux États-Unis fut réduite à néant. Elle s'entêta à faire des recherches durant plusieurs années mais, maîtrisant moins bien d'écrit que l'oral, ne reçût aucune réponse à ses multiples demandes, se résigna à épouser en seconde noce, mon père.

Mon père était brun aux yeux bleus, grands sportif, pratiquait de nombreuses activités physiques dont le 'jiu jitsu', était moniteur d'éducation physique, de tire à l'arme à feu, avait une stature d'athlète, en usait, ne dédaignant pas par exemple, à montrer ses pectoraux en nous faisant pirouetter mes frères et moi, devant le club Mickey de la plage du pont à St Malo, n'hésitant pas à en faire autant avec les bambins de quelques belles baigneuses des alentours. Il avait dix ans de plus que ma mère, avait un fils de son premier mariage qui était donc son aîné, Jean-Mars était l'aîné de ma mère, moi ainsi, un aîné par défaut.

Leur union était en quelque sort, d'intérêt mutuel, l'un étant le faire valoir de l'autre, c'était de fait un couple conflictuel, chacun reprochant à l'autre d'être ce qu'ils étaient pour les autres mais qu'il plaisait qu'il soit, nous subissions leurs brusques changements d'humeur, leurs échanges verbaux qui parfois frisaient l'hystérie.

De peur d'enfance, d'éducation religieuse, de frustration d'adolescente, de déception de jeune fille, de résignation de femme, de paraître plus que d'être, ma mère ne s'accomplit sans doute jamais, mon père, lui, de déception en déception, s'en rongea les sangs.

Pour ma mère plus que pour mon père, je n'étais pas ce que je devais être, une fille ! Philippe ! Autre ratage !..

Melilla

..mes parents avait tellement apprécié le Maroc, qu'ils voulurent y retourner, « Pousser jusqu'à l'enclave espagnol de Melilla ! », dit mon père, Rachid ne put nous suivre, nous repassâmes quelques semaines plus tard de nouveaux la frontière, non sans avoir préalablement pris Philippe entre quatre-z-yeux, nous avions cette fois deux frontières à traverser fallait être des plus sérieux !. Le chemin cette fois, nous paru long, que de la caillasse partout, même dans l'enclave, la route sembla tomber brusquement dans la méditerranée, nos parents firent les commerces entassés le long du rivage, coincés entre rocaïlle et mer. Ils achetèrent bijoux, collier, montre fine, gourmète, bague pour ma mère, chevalière, montre, pendentif, pour mon père. « Pas boîte, toi mettre ! », fit comprendre le vendeur, « Bien, passer, guardias ! », pour sûr ils avaient l'ostentatoire apparence méditerranéenne ! Nous eûmes droit, nous aussi, à une chaîne en or avec médaillon ! Mon père compléta ses achats entre autre, par un trépied télescopique avec déclencheur mécanique pour son Leika, ce qui nous valu d'encore plus longue séance d'attente sous le soleil pour ajuster l'appareil, autant le dire de suite, les photos étaient toutes posées, en rien instantanées.

Nous rentrâmes sans encombre, mes parents prenant plaisir à voir Philippe, sucer la médaille dans sa bouche!. « C'est une incursion préparatoire ! », dit mon père à ma mère, « Pour les prochaines grandes vacances, nous passerons par Gibraltar, traverserons toute l'Espagne pour regagner la France jusqu'en Bretagne ! », sa déclaration fut accompagnée d'un hourra de notre part, ma mère resta, dubitative..

Oran

..à la rentrée scolaire, il n'y avait pas Monsieur DARMON, lui, faisait sa première rentrée en France, il fut remplacé par un jeune maître d'école, détacher de l'armée française pour enseigner pendant sa période militaire, à la fin de la journée, comme j'en avais pris l'habitude avec mon ancien instituteur, j'entamai la conversation après le bonsoir monsieur, par « En métropole.. », il ne coupa sèchement la parole, « La métropole j'en viens ! », je me contentai alors que du simple bonsoir monsieur, je ne l'accompagnai pas jusqu'au bas du perron comme de coutume, il n'accompagnait d'ailleurs pas, lui, ses élèves en dehors du bâtiment.

Les effectifs avaient drastiquement diminué dans toutes les classes, elles furent regroupées par tranche d'âge, malgré cela, il n'y avait plus dans la nôtre qu'un rang de fille, à peine un demi de garçon, le maître demanda aux filles de se répartir sur les deux premières rangées de table, aussitôt Aïcha, Soraia, d'autres concurrentes, se bousculaient en se précipitant sur les tables les plus proches de la rangée des garçons. Le maître demanda le calme, « Si c'est comme ça, je vais placer moi-même les garçons ! », il nous nomma, dès que je fus assis, avant même de l'appeler, Mustafa se jeta sur la place libre proche de la mienne, s'y accrocha les deux bras tendus sur le pupitre, « Je ne t'ai pas appelé, retourne à ton ancienne place ! », dit le maître, Mustafa fit un signe négatif de la tête. « C'est un 'autrartiste' », dit une fille, « Un quoi ? », demanda le maître, « Un autiste ! », rectifia Soraia qui était une des filles du préparateur qui avait repris la pharmacie du centre après le départ des propriétaires historiques, il comprit, le laissa s'installer. Mustafa avait obtenu gain de cause, Aïcha, Soraia, étaient elles aussi contentes, elles étaient juste à côté de moi, elles me collaient d'autant plus que l'année dernière, lors d'un passage sur l'estrade pour réciter un texte tiré au sort, j'avais accepté d'échanger le mien avec celui d'Aïcha, puis celui-ci avec celui de Soraia qui préférait enfin de compte celui qu'avait tiré

Aïcha, Monsieur DARMON s'aperçut du stratagème, toujours souriant, renvoya tout le monde à sa place.

Cette rentrée aurait dû être aussi celle de Jean-Marc en Algérie, nous étions allés à Oran quelques mois auparavant, Rachid nous y accompagna, c'était la première fois que nous retournions dans cette ville depuis notre arrivée, nous visitâmes cette fois-ci le port, puis, allâmes dans la haute ville où se trouvait un collège avec pensionnat pouvant accueillir Jean-Marc. La discussion avec le directeur de l'établissement s'éternisa, nous, Philippe et moi, étions dehors avec Rachid qui ne savait plus quoi nous raconter ou nous montrer, pour nous occuper. Enfin ils sortirent, ils avaient la mine triste, ils expliquèrent à Rachid que de nombreuses classes seraient vraisemblablement fermées l'année prochaine, que le pensionnat ne serait certainement pas réouvert, « C'est frustrant et dire qu'il vient nous rejoindre à l'été ! », dit ma mère. Nous prîmes le chemin du retour sans mot dire, en sortant d'Oran, mon père brisa le silence, « Puisque nous sommes là et qu'il n'est pas tard, passons par Mers El-Kébir ! ». Quand nous atteignîmes la rade, une épaisse brume envahit les lieux, à la chaleur accablante s'ajouta une vapeur humide, collante, poisseuse, « Allons nous baigner, cela va nous rafraîchir un peu ! », dit mon père. Nous nous baignâmes mon père et moi, dans une eau plate, grise, sans la moindre ride, sous un ciel bas, plombé. Nous eûmes du mal à nous sécher, à enfiler nos vêtements, tout collait, « C'est décidément un endroit bien triste ! », soupira ma mère, « Triste en effet, comme cela le fut pour notre marine, pour nos marins ! », « Et que dire de ce qui s'est passé dans la baie de Dakar ! », « Oui, tout cela est à fuir comme la peste ! », ajouta ma mère, alors que, j'allais poser une question concernant ce qui venait d'être dit à propos de la marine, mon père conclut, « Bon, aller, rentrons maintenant ! ».

Jean-Marc vint tout de même nous rejoindre à Tlemcen mais, plus tard..

Gibraltar

..effectivement, mon père entrepris le périple depuis Tlemcen, jusqu'à Saint-Malo avec la P60, traversée du Maroc, embarquement débarquement au détroit de Gibraltar, traversée de l'Espagne, traversée de la France, aller et retour en moins de trois semaines, chronomètre en main, à son bras devrais-je dire, il avait acheté à Melilla une montre chronomètre, ce qui non plus, n'arrangea pas ses obsédantes moyennes horaires.

Départ tôt le matin de Tlemcen, passage de la frontière algéro-marocaine, comme une fleur, rien à déclarer, tais-toi Philippe ! Traversé du Maroc, on connaît, on file ! Passage de la frontière Maroco-espagnole, un peu plus compliquée, fouille du véhicule, perte de temps, embarquement à Ceuta de justesse au soir du premier jour, négociations avec le commandant du ferry pour obtenir des cabines pour y passer la nuit, lendemain matin, petit déjeuné pris pendant la traversée, une chance ! Débarquement, tracasseries à propos de la P60, plaques d'immatriculations algériennes non reconnues, énervement de mon père, il lui en fallait bien moins pour cela, ma mère en rajouta, « Je m'attendais bien à un coup comme ça ! », ou fabriquer des plaques françaises ? Rapide visite des lieux, une journée entière de perdue, tant pis, on couche sur place! « Où sont les vêtements de nuit ? », « Dans la valise ! », « Quelle valise ? », « La grande ! », « Bien sûr, celle du dessous ! », « C'est toi qui les a rangées dans le coffre de la voiture, pas moi ! », débalage du coffre, découverte des de plaques françaises glissées à l'intérieur des ailes arrière de la P60 , « Ah, c'est là que le peintre les y a coincées ! », sauvés ! « Je les pose de suite, départ demain matin de bonne heure ! », « Et de bonne humeur ! », renchérit ma mère.

Nous dormîmes la fenêtre grande ouverte, avec juste une légère moustiquaire devant elle, couché tôt, je m' éveillai tôt. Le voile se gonflait par instant, tel une lente respiration, l'air était encore frais, des odeurs de marché commençaient à embaumer, des gens discutaient. Je me levai, passai derrière le rideau, sous la fenêtre, sur la place, s'animait des camelots, les hommes en chemises blanches manches retroussées, poussaient des charrettes à bras

chargées de divers produits de leurs récoltes, les femmes en robes noires portaient sur leur tête des ballots ou des cruches, la scène était pittoresque, rappelait par certains aspects un souk. Dans une cour voisine, mon regard fut attiré par un empilement de lits métalliques sans matelas à ciel ouvert, quelques ombres quittaient leur couchage temporaire, cette vue me saisit, la misère était aussi là !

Brusquement, me revint cette image, ce voile, c'était au pied de la grande mosquée de Tlemcen, au début de notre arrivée, nous nous promenions mes parents et moi le long des murs de l'édifice, de pauvres hères mendiaient assis dans la poussière. « C'est triste à voir ! » dit ma mère, mon père fouilla dans sa poche, me donna quelques piécettes, « Nous ne pouvons donner à tout le monde ! », des hommes en djellaba en haillons, des femmes sous un voile crasseux, moi devant, avec des sous à la main. Je ne savais où donner, je restai un instant indécis, impressionné, mes jambes plus que ma tête me conduisirent vers une forme imprécise. Je montrai mes pièces, la forme bougea, dans l'échancrure du voile un œil, des doigts maigrelets, puis un visage qui me regardait comme si j'étais une apparition, je la regardais comme une révélation. Le voile bougea de nouveau, des petits cris, elle replaça une petite chose sur ce qui pouvait être sa poitrine, deux misères là, sous ce couvert ! Je reculai, redonnai à mon père les pièces, c'était aux grands d'en soulever la voile. Cette musulmane allaitante, pouvait être, Marie de l'enfant jésus !.

Mes parents tardèrent à se lever, ils nous avaient, comme souvent, couchés avec un sandwich et une eau gazeuse pour repas, eux étaient allés se réconcilier dans quelques restaurants ou tavernes, « Vite habillez-vous, l'alarme de ma montre n'a pas sonné, nous sommes en retard pour reprendre la route ! », « On prend un petit déjeuner ? », « Non, non trop tard, on verra plus tard ! », on verra plus tard équivalait à, on verra si on a le temps, le temps, il ne le prenait jamais ! En fait, on eut le temps, la voiture était bloquée derrière des étalages de marchands. On déjeuna aussi, véhicule toujours bloqué, on reprit la route qu'en début d'après-midi après

d'après négociations avec les camelots pour qu'ils consentissent à laisser un passage pour l'automobile.

Algésiras, Cordoue en une longue, très longue demi-journée, le jour suivant, de très bonne heure, l'alarme ayant sonné, départ de Cordoue direction Tolède, pas d'arrêt de prévu pour le déjeuner, déjà pas de petit déjeuner chaud, partis avant le levé du personnel. En plein milieu de la Sierra Nevada, ou presque, mon père n'était pas une sierra près, le moteur poussé à plein régime surchauffa, voyant rouge allumé, arrêt en plein désert, pas âmes qui vivent, c'est, il me semble, dans cette même contrée que furent tournés quelques années plus tard, les fameuses scènes des films, dits 'spaghetti', (si ce n'était pas vraiment là, tant pis ! Je ne suis pas non plus à une sierra près !). Ma mère regarda mon père dans les yeux avec la même intensité que dans ces films, si elle avait eu des yeux revolvers ? Mon père souleva le capot avant, inspecta le moteur, les durites, le radiateur, se pencha sous la voiture, « Pas de fuites apparentes, suffit d'attendre ! », « Suffit d'attendre, ah, tu en as de bonnes ! ». Nous attendîmes, moteur et esprits se refroidirent, on reprit la route et encore une fois, en toute fin de journée, nous atteignîmes Tolède.

Départ de Tolède de très bonne heure, nous eûmes toutefois droit à un petit déjeuner chaud et copieux, la gérante des lieux s'étant levée avec nous, « Je te préviens, nous déjeunerons convenablement à Madrid ! », « A Madrid, non, nous contournons la ville ! », « Quoi ? », « Au retour, nous avons trop perdu de temps ! », « On s'arrête ou alors ? », « Le long de la roue ! », « C'est ça, oui ! ». On ne trouva pas de lieu convenable suivant les dires de mon père, au soir, par bonheur, une bonne auberge ouverte, un bon repas, une bonne nuit pour tous !.

« Droit sur Bilbao ou San Sebastian, ou verra bien ! », dit mon père, nous revoilà partis, la côte basque espagnole comme française du reste, était merveilleuse, de jolis petits villages typiques, l'Atlantique baignait des plages sableuses, l'air y était doux, « Papa, si on s'arrêtait pour prendre un bain ? », « Nous avons bien roulé, avec un peu de chance, on pourrait passer la frontière ce soir ! », « Ce soir ? », « Oui, la frontière passée, nous serions certain d'être demain soir à Bordeaux ! ». On ne passa pas

la frontière le soir, on dormit même dans la voiture sur le parking de la Guarda, « Heureusement que j'ai pris l'option avec sièges inclinables ! » dit mon père, « Tu ne me la recopieras pas, toi ! ».

On passa dès l'ouverture, la frontière hispano française sans encombre, en fin d'après-midi nous fûmes à Bordeaux.

Nous restâmes deux nuits et un jour à Bordeaux, cela après insistance auprès de mon père, de mon oncle, de ma tante, de nous tous, je passai la première nuit encore dans la voiture mais, cette fois sur le siège avant, le seconde sur un matelas pneumatique de plage, ce n'était pas plus confortable mais, je pus au moins m'y reposer, sur tout que nous venions de faire à pied, les quais et la place des Quinconses.

Saint-Malo, nous voilà ! En une étape, le temps d'embrasser toute la famille, dont Jean-Marc, il devait nous rejoindre l'été prochain, youpi ! De dire bonjour aux amis, d'ouvrir, de refermer les volets de la maison de la rue de l'Yser, d'une petite aération et salut les copains !.

Retour par le même chemin, passage par Madrid, pas d'arrêt, des troubles en ville, je passais ces jours de voiture, le plus souvent allongé sur la banquette arrière, les yeux grand-ouverts, rivés sur l'ampoule du plafonnier, son éclairage signifiait la délivrance, mon frère était perché sur la plage arrière, nous étions bercés, envoûtés par le ronronnement du pont de transmission, du roulement des roues, dans un état quasi hypnotique, il ne vint même pas à Philippe, l'idée de me dégringoler dessus, retour à Tlemcen, moins de trois semaines, stop chrono !..

..mon père prit goût aux rallye-raids, nous ? Disons que, nous comprenions mieux la mine dubitative de ma mère, il participa avec ses collègues à un rallye organisé dans le domaine de Téssalah, c'était une grande propriété viticole, les propriétaires étaient déjà en France, le domaine fonctionnait sous l'autorité d'un intendant, c'était lui qui gérait, terres, hommes, rallye.

Il fut décidé que dans chaque véhicule devait se trouver quatre personnes, en couple ou non, que les enfants devaient rester sur les lieux sous surveillance du personnel, qu'une carte du domaine serait distribuée par couple, que ... je n'écoutai plus, puisqu'ils ne voulaient pas de nous ! Mon frère et moi, commençâmes à visiter

les lieux, l'intérieur en premier, le personnel censé être à notre service, nous interdit l'accès, alors les abords ! C'était immense, il y avait quantité des choses à explorer mais, encore une fois, le personnel nous interdit toutes entrées. Nous rabatîmes sur les terrasses, au milieu s'y trouvait une piscine, « Chouette alors ! ». On s'avança heureux de pouvoir prendre un bain mais, arrivés près du bord, nous constatâmes qu'elle n'était plus entretenue, qu'au fond ondulaient des choses moirâtes, bizarres, nous n'y trempâmes pas un doigt de pieds, nous serions bien allés jusqu'aux frondaisons du parc mais, qu'aurions-nous bien trouvés ? J'avais tout de même retenu dans les recommandations aux participants, de faire attention. Des animaux sauvages envahissaient de plus en plus les alentours. Nous restâmes assis à l'ombre des alcôves de la façade, du personnel local, nous apporta tout de même, gâteaux, boissons mais, sans un mot. Quant au retour, dans la voiture, nos parents nous demandèrent si nous, nous avions passé une bonne journée ? Nous ne leur répondîmes pas !.

..un raid subsaharien, fut organisé conjointement par les commandants algériens et français, « Tant que cela est encore possible ! », entendis-je, il s'agissait de traverser les deux atlas par les djebels, d'atteindre les portes du désert, ça au moins, c'est intéressant ! Les véhicules furent préparés pour l'occasion, sur la galerie de la P60, fut solidement amarré, bidons d'essence, pneu de secours, dans le coffre bidons d'eau, ça sentait la grande aventure ! Nous partîmes en convoi de six véhicules, dans notre voiture, à l'arrière, entre mon frère et moi, un collègue, ami de mon père, il avait la carte routière entre ses mains, devait signaler les lieux remarquables, le risque de se perdre était minimal, à la tête du convoi se trouvaient les deux commandants.

Nous passâmes par des chemins sinueux, bordés de hautes falaises, une chaleur de plomb, en inspectant les lieux, notre ami navigateur déclara, « Comment voulais-tu qu'on les y déloge ? », « Oui, c'était fichu d'avance ! ». Nous sortîmes des djébels de l'atlas pour s'enfoncer vers le grand sud, la piste d'abord praticable devint ondulante, « On est sur de la piste de sable en tôle ondulée ! », « Il faut trouver le bon rythme, trop lent, on

danse comme dans un bateau d'avant en arrière, trop vite, on casse les amortisseurs ! », « Si seulement on pouvait descendre, même très peu, les vitres ! », se plaignit ma mère, « Mieux vaut pas, avec toute cette poussière, l'habitacle serait vite rempli de sable ! », « Mais, l'air y est déjà irrespirable ! », continua ma mère. Les véhicules de tête se garèrent sur la première aire d'arrêt rencontrée, les hommes se recoupèrent, discutèrent, je voulus les rejoindre, ma mère ne l'interdit, le commandant algérien montrait de la main une masse grise qui se profilait devant nous, tous regagnèrent prestement leur véhicule respectif, « On fait demi-tour, une tempête de sable s'avance vers nous ! », « Manquait plus que ça ! », « Oui, faut faire fissa ! ». La navigation devint de plus en plus délicate, il fallait rouler à la bonne allure sur la tôle ondulée, maintenir la vitesse dans la poussière, anticiper, ne pas perdre le contact, surveiller les arrières autant que faire se pouvait dans le nuage de sable fin que soulevait le passage du convoi. Ouf ! On sortit de la tôle ondulée, les véhicules purent rouler plus vite, il était tant, la tempête était à nos trousses. « Si l'on atteint les contreforts des djebels, on est sauvés ! », les commandants gèrent la situation à merveille, nous fûmes partiellement protégés par le djebel. « Deux bons commandants à la manœuvre, quelle chance nous avons eue ! », « Oui, on s'en sort bien ! », « Ah oui, regardez un peu, j'ai du sable partout, plein les cheveux, regardez à quoi je ressemble maintenant ! », la P60 était elle aussi couverte de poussière, à l'extérieur comme à l'intérieur, mon père eut beaucoup de mal à enlever le sable insinué dans tout l'habitacle. On en retrouva encore, des mois plus tard, de retour en France..

..avant de rentrer définitivement en France, nous fîmes un autre rallye-raid estival, Algérie, Maroc, Espagne, France, aller-retour et cela dans les temps, une sacrée bagnole cette P60, un sacré papa aussi !..

Est Éden

..Jean-Marc nous rejoignit en Algérie, il avait beaucoup changé, nous aussi du reste, bien que nous nous fussions revu pendant nos courtes villégiatures en Bretagne, ses cours de culture physique l'avaient transformé, il se présenta en blouson de toile, T-shirt, Jeans, tennis blanches, une main dans la poche de son pantalon, l'autre tenant une tablette de chewing-gum Hollywood, dans les poches arrières, un porte feuille, dans l'autre un peigne. Je reconnus à peine mon frère, quand Rachid je vis, il s'écria, « C'est James Dean ! », je ne connaissais pas cet acteur américain, ses films n'étaient pas diffusés dans les salles de cinéma de Tlemcen. Rachid lui, achetait, échangeait avec ma mère, revues, magazines de l'époque. Nous fîmes le tour de la ville, il me fit la remarque qu'un grand nombre de magasins avait les stores baissés, « On dirait une ville morte, comme dans le midlle ouest américain ! », me dit-il, c'était vrai, qu'ils fermaient les uns après les autres, que la ville, les gens, avaient changé en peu de temps. Jean-Marc ne resta que quelques jours à Tlemcen, son retour en France marqua un chamboulement, un passage à l'est de l'Éden !..

..les soirées méchoui se firent de plus en plus rare, les autres sorties se raréfièrent de même, ma mère passait ses journées à écouter, dans la pénombre, les stores du salon baissés ne laissant entrer que de faibles rayons solaires, les radios internationales qui pouvaient être captées par le poste radio transistor, appareil affublé de longues antennes télescopiques, que mon père avait acheté à Melilla. Un après-midi alors que nous étions tous dans l'appartement, ma mère s'écria soudainement, « On a tiré sur le président Jones Kennedy ! », « Comment, tu as dû mal comprendre ! », répondit mon père, « Mais non, je te le dis, à Dallas, sur le cortège présidentiel ! », mon père tourna la molette de recherche des ondes pour trouver une station française, toutes les radios ne parlaient que de ça ! « Il est entre la vie et la mort ! », quelques heures plus tard, nous entendîmes au poste, l'annonce de sa mort, « Un assassinat, en plein jour, en pleine

ville, dans sa voiture avec Jacky à ses côtés ! », commentait horrifiée ma mère, « Ça va tout changer, déjà que cela ne va plus très rond ! », dit mon père..

..le changement fut immédiat, les images d'actualités projetées avant les films, passèrent de l'amicale protection sous l'aile de l'aigle américain, à l'amicale protection sous la patte de l'ours du grand frère russe..

..dès notre arrivée à Tlemcen, mon père pour occuper les longues et chaude après-midi des week-ends, m'avait emmené au grand REX, cinéma le plus proche de l'appartement, puis me laissa m'y rendre seul. Ce grand REX aurait dû s'appeler le Colisée, la projection de péplum excitait les spectateurs aux plus hauts points, à chaque apparition, entre autres, de Lise Taylor, c'était l'émeute, tous frappaient des pieds, puis se levaient brandissant bras, pouce levé, criaient pendant de longues minutes avant de se rasseoir, la projection de Western était accompagnée des mêmes scènes, immersion complète! Ces projections épiques furent remplacées par des films des pays de l'est, les spectateurs dépités, quittèrent la salle un à un en discutant dans leur barbe, je ne remis plus les pieds au grand REX après la projection de 'pour qui sonne le glas ?..

..le glas ne sonnait plus, les cloches de l'église s'étaient tues, elles sonnaient encore à notre arrivée, mes parents étaient allés me présenter auprès du curé de l'église de Tlemcen afin de m'inscrire au catéchisme, celui-ci leur avait répondu qu'il ne restait que trop peu d'enfants pour qu'il dispense un enseignement religieux sous cette forme mais, qu'il le ferait avant les cérémonies si, je voulais bien être enfant de sœur. C'était un brave curé, son enseignement était on ne peut plus œcuménique, il dînait souvent avec le rabbin de la synagogue qui habitait pas loin du presbytère ainsi qu'avec un vieux prélat musulman. Je n'aurais jamais cru que cette fonction fût aussi, disons, bénéfique, les quelques familles chrétiennes, je dis bien chrétiennes et non pas que catholiques, qui étaient encore présentes, se mariaient, se baptisaient au plus vite sur le sol de leur enfance avant de partir, se débarrassaient tout

mais aussi, de leurs francs CFA, s'y accompagnaient des offrandes comme c'était ici de coutume, je les apportais sans y avoir touchés, mes parents ne posèrent jamais plus ample question sur mon altruisme. Le curé quitta Tlemcen un an plus tard, devançant que de quelques mois son ami rabbin, plus de cérémonies, plus de cloches, plus de revenus..

..il me fallut chercher partout ou cacher dans l'appartement mon pécule, non seulement mes parents ne devaient pas le trouver mais surtout et avant tout, Philippe devait se douter de rien, finalement, je finis par trouver l'endroit idéal, derrière la grille de ventilation d'air de la chambre que devrait occuper Jean-Marc, pas de risque, l'arrivée de celui-ci était repoussée d'année en année. Le système de production d'air frais non opérationnel, c'était vraiment une très bonne cache, trop bonne même, à tel point qu'il doit, si cela se trouve, y être encore !..

..pourtant, des contrôles de matériel avaient, régulièrement lieu, du moins au début de notre présence, c'était le grand Ahmed qui en était chargé, c'était un grand échalas, il marchait en balançant ses longs bras et jambes en hauteur, on eût dit un pantin désarticulé tiré par d'invisibles ficelles, il montait les escaliers par trois marches à la fois, il avait servi dans l'armée française, était sergent chef, après un rapide coup d'œil dans l'appartement demandait à avoir les verres. Ma mère et mon père furent très surpris en début mais, comprirent vite, les verres alignés, sur l'un d'eux, il posait systématiquement un doigt sur la table, l'autre s'écartant jusqu'au double trait d'un grand verre pyrex, là, disait, « Voilà, merci ! », installait tant bien que mal sa carcasse sur une chaise, un bras sur la table, une main tenant sa tête, l'autre un verre, monologuait le temps d'une inspection sérieuse. Cette fois, pensif, il demanda à mon père si des fois l'armée française le reprendrait ? Mon père lui fit comprendre qu'il n'était plus très jeune et qu'il valait mieux pour lui, qu'il resta dans la gendarmerie algérienne jusqu'à sa retraite, « Si dieu l'veut, mais avec c'qui'si passe ! »..

..il s'était passé aussi des choses à l'école, le remplaçant de

monsieur DARMON avait subitement disparu ! Sans information de qui conque, ce fut un auxiliaire de l'enseignement public qui finit l'année, à la rentrée qui suivit, nous étions encore moins nombreux, ne restait que trois filles, Aïcha, Soraia, Elaïna, une nouvelle, Mustafa, toujours près de moi, Élie, Juan, nous étions regroupés sur les quatre tables de devant. L'auxiliaire nous fit cours pendant les deux premières semaines puis, sans préambule un homme vêtu d'un long vêtement gris, coiffé d'une chechia rouge enturbannée de blanc, fit irruption, il dit quelques brefs mots en arabe à l'auxiliaire, celui-ci quitta les lieux sans broncher, il suivit l'auxiliaire, dit quelques autres mots en arabe, revint accompagné d'une vingtaine de garçons, il leur fit signe de s'installer. Je regardai Aïcha l'air interrogatif, elle me fit signe des mains qu'elle ne comprenait pas non plus ce qu'il se passait, le court reprit mais en arabe. Je ne saisissais rien à ce qui se disait, je demandai à Mustafa ce qu'il racontait, Mustafa me dit qu'il voulait savoir si nous savions compter. La mise grise leva un doigt en l'air, tous dirent, ' wahed', Mustafa ne regarda, il leva un second doigt, 'zouj', il leva un troisième, 'tlata', Mustafa me regarda de nouveau, il leva un quatrième, 'red'a', tu devras dire, 'klemca', me glissa Mustafa à l'oreille, il leva un cinquième 'klemca', après coup, je répétai, 'klemca', toute la classe se mit rire, pas lui, il s'avança vers nous deux, envoya une magistrale claque à Mustafa, « Non ! », criai-je, Mustafa se projeta la tête contre le pupitre, la recouvrit de ses bras, jamais je ne réentendis le son de sa voix.

Le lendemain matin, nous étions mis dans une salle à part, Aïcha, Soraia, Elaïna, Élie, Juan, moi, manquait Mustafa, sans donner d'explication, l'auxiliaire revint, reprit les cours, je finis par lever la main, demandai où était Mustafa, l'auxiliaire me répondit qu'il ne savait pas mais que, dorénavant, nous devons entrer et sortir après la classe dispensée en langue arabe, de même pour les récréations. Les cours reprurent ainsi, mais après un mois, on nous repoussa dans un bureau où s'entassaient tous les livres en français, cette fois ce fut Aïcha qui posa en première la question qui nous brûlait les lèvres, pourquoi nous mettait-on dans ce bureau ? L'auxiliaire hésita, finit par lâcher, « Il paraîtrait que

l'on nous entendait quand nous récitions en français et que cela perturberait la classe de ce Monsieur ! », l'auxiliaire nous dit que maintenant nous allions travailler en un seul groupe, les tables furent mises l'une en face de l'autre, deux par deux, Aïcha se débrouilla pour se trouver face de moi. Elaïna travaillait le plus souvent seule, elle n'avait pas le même programme que nous, c'était la fille du nouveau docteur, un Bulgare, elle apprenait vite, avait une façon singulière de retenir le français, elle lisait en permanence de dictionnaire, ne levait la main que pour obtenir une explication..

..je prenais toujours le chemin le plus court pour aller et revenir de l'école, en soir alors que le jour commençait à décliner, un boutiquier me hélât, « Mon fils approche, approche, je te vois avec ton petit frère passer par là tous les jours, tous les jours j'ai le cœur en joie mais, maintenant, ne passe plus aussi près de l'école coranique, passe par la grande rue, va maintenant mon fils, que toujours Allah soit avec toi, qu'Allah vous protège, nous protège, Inch'Allah! »..

..je n'ai jamais ressenti d'hostilité en notre rencontre, sauf peut-être une fois, alors qu'avec Philippe nous nous rendions sur le lieu de travail de mon père, nous fûmes interceptés par trois ou quatre gamins du quartier. L'un d'eux me demanda si j'avais de l'argent, je lui répondis que non, alors, il sortit un canif de sa poche, chercha à l'ouvrir, la lame refusa de sortir, il jeta le couteau par terre, se mit à sauter dessus en disant, « Nadine bébèk ! », un autre me demanda alors où nous allions ? Je lui répondis, « A l'école de police ! », « Lapolisse ! », tous s'enfuirent comme une volée de moineaux, laissant le canif récalcitrant au sol..

..nous n'aurions sans doute jamais su ce qu'il était arrivé à ce jeune instituteur, appelé pour faire sa période militaire en Algérie, envoyé à l'école de Tlemcen afin d'effectuer un remplacement, si le grand Ahmed qui savait tout ce qui se passait à l'intérieur de la caserne et même à l'extérieur, lors d'une de ses dernières visites de contrôle périodiques, après vérification réglementaires des verres,

confia à mes parents. « Tu n'sais pas ? », il s'interrompit, me montra du menton, mes parents comprirent, me demandèrent d'aller dans ma chambre, de fermer la porte, ce que je fis. Je m'assis sur sol, le dos appuyer sur le mur de ma chambre, proche du chambranle, la porte fermait mal, je savais qu'elle s'ouvrirait seule. Au fil de leurs conversations, j'appris que ce jeune aspirant avait fréquenté une ravissante maghrébine, qu'un certain mollah avait fait pression sur la famille de la jeune fille, pour que cesse ce scandale, que celle-ci avait brusquement disparue, que l'instituteur fou d'amour avait remué ciel et terre pour la retrouver, qu'un tel tapage avait embarrassé les autorités de part et d'autre, que lui, on l'avait prestement renvoyé en métropole, qu'elle, on l'avait été traînée de force dans le sud afin de l'isoler, puis, « N'écoute pas madame si tu veux ! », il baissa la voix, je tendis l'oreille, « Couic ! », elle aurait été égorgée par quelques sbires du mollah !..

..les enfants n'ont pas encore dans les yeux, toutes les images des atrocités de certains hommes, mais, étais-je encore un enfant ? Je m'en voulus d'avoir écouté, je m'allongeai sur mon lit, le regard fixé sur le plafond, me revint celui de la P60 ou j'étais allongé, le dos à plat sur la banquette arrière, ma tête reposant sur la poignée de la porte, mes pieds, jambes demi-pliée, sur la poignée d'en face, les pieds de Philippe dépassaient de la plage arrière, la P60 avait dû rétrécir ! Pour notre dernier retour, nous étions plongés par les bruits de roulement, dans le même état de torpeur qu'au précédant voyage..

..pendant les quelques jours de vacance que nous passâmes à Saint-Malo, je revis Armelle, ma tante louait un appartement dans Saint-Servan donnant directement sur la plage des bas sablons, nous étions de nouveau réunis, après avoir pris un bain en semble, sans être passé entre ses jambes, nous parlâmes de ce qui c'était passer pour chacun de nous et de nos familles pendant cette absence. Je l'écoutais plus que je ne lui parlais, nous étions l'un en face de l'autre assis en tailleur, elle avait autour du cou un collier en or, dont la médaille était posée au début des plissures de sa poitrine, je pris dans ma main gauche des gros grains de sable,

de la droite, les lancèrent en trajectoire oblongue afin d'atteindre avec délicatesse la médaille. Certaines tombèrent dans son corsage, elle fut au début contrariée par mon jeu alors qu'elle me parlait des études qu'elle souhaitait entreprendre, plongea sa main dans son haut pour en retirer les petits cailloux, redressa la tête prête à en découdre quand soudain, elle rougie en me fixant droit dans les yeux. Je réitérai, réussis d'emblée un jet direct dans ses commissures, « Tu es de plus taquin et adroit ! », j'allais m'approcher d'elle quand, ma tante nous héla de sa fenêtre, « Les enfants, c'est l'heure du goûter ! », nous montâmes dans l'appartement, ma tante nous dit, « Je vous ai appelés peut-être un peu trop tôt, Eric n'est pas encore rentré de l'école de l'Hydro ou il prépare son entrée, je descends voir s'il arrive ! », alors nous nous assîmes sur le borde du lit qui se trouvait dans la salle à manger salon qui faisant aussi office de chambre pour Eric. Nous nous allongeâmes l'un à côté de l'autre, les pieds pendant hors du lit, les mains le long du corps, nous fixions le plafond sans mot dire, Armelle déplaça lentement sa main vers la mienne, la couvris, instantanément nous redevînmes ces deux enfants sous un édredon de soie, instant de douceur, de bonheur, de joie, dans ce profond silence, je sentis la chaleur de sa main, puis, des convolutions, je tournai la tête vers elle, je vis sa poitrine se gonfler, sa gorge hoqueter, de ses yeux coulait de chaudes larmes, Armelle pleurait. C'était la première fois que je la voyais ainsi, j'allais me pencher vers elle, quand nous entendîmes ma tante revenir en disant que, assurément Eric devait être retenu par ses études...nous nous redressâmes, je la vis essuyer simultanément du plat de ses mains, ses yeux, j'aurais bien caressé quelques de ses pleurs...ma tante entra et dit, « Nous n'allons pas l'attendre indéfiniment, prenons notre goûter ! » Armelle se précipita dans la cuisine, je la suivis, au passage elle s'empara de la baguette ficelle fraîche que ma tante tenait encore dans ses mains, saisit un couteau à pain, coupa vivement la baguette en morceaux, choisit une tranche au milieu, la coupa en deux, beurra avec rage copieusement les deux faces, y rajouta une couche de confiture de fraise, coucha les deux, l'un sur l'autre, les garda serrés dans ses mains, les fixa intensément, passionnément, alors, je la rejoignis

dans cette extase ! Très lentement les sépara de nouveau, elle était triste, mélancolique, elle me tendit un des morceaux, puis, après une autre pose, me dit avec un demi-sourire, « A deux, on enfourne le tout dans la bouche ! », « Vous êtes fous, les enfants, vous pourriez vous étouffer ! », « Un, deux ! », nous eûmes du mal à les avaler d'un trait tant notre gorge était serrée mais, il fallait que tout disparaisse, illusions et enfance. Ainsi soit-il !..

..Rachid semblait songeur quand il nous rejoignit dans la voiture, il finit par demander à mon père, « Si vous partez, j'aimerais aller avec vous, ce changement de gouvernement, ces nouvelles instances politiques et religieuses, me font craindre le pire ! », mon père arrêta la voiture, lui demanda de le suivre à l'extérieur, Rachid, ma mère, mon père reprirent leur conversation devant la P60. Je n'entendais pas tout ce qu'ils disaient, je baissai lentement la vitre arrière de mon côté, au fils de leur disruption, je compris ceci, Rachid avait signé pour dix ans, voulait désertier, aller en France, y chercher un emploi de libraire ou de vendeur de journaux, mais ne pas rester en Algérie. Je vis que mes parents étaient émus, mon père toussota, finit par lui dire que, de désertier, était la pire des solutions, qu'il comprenait ses doutes, que la situation politique du pays n'était pas claire en effet, que lui-même aussi, s'interrogeait mais que, dans l'immédiat, il convenait d'attendre, de voir comment tout cela allait évoluer.

Nos vies, nos cœurs chamboulèrent..

..et même la voix du muezzin au jour finissant, n'avait plus cette douceur, des soirs d'avant..

Marseille

..après la conversation avec Rachid, mon père rappela à ma mère qu'il avait signé un contrat de coopération technique de cinq ans mais que, son commandant pensait que, nous ne resterions sur place que jusqu'à la fin de cette année, car elle correspondait à la fin du stage de formation des policiers et vue la situation, rien n'était moins sûr que ce nouveau gouvernement algérien fasse encore appel à des formateurs français. Mon père rajouta, en ce qui nous concerne, pas de quoi s'alarmer, ou que l'on devrait aller, son commandant, il avait l'assurance de celui-ci, lui demanderait de le suivre et peut-être, ajouta-t-il sous forme de confiance, dans les îles !

L'ordre de rapatriement des coopérants ayant femmes et enfants fut donné avant la fin d'année..

..peu de temps auparavant, alors qu'un soir, nous étions réunis dans la salle à manger salon, l'on frappa à la porte, Philippe se précipita pour l'ouvrir, il fit un pas en arrière, Rachid était là, c'était la première fois qu'il montait à l'appartement, mes parents et moi passâmes dans le couloir, il se tenait bien droit dans son grand uniforme de sortie. Mon père lui fit signe d'entrer, personne n'osait rompre le silence qui s'était installé, tout le monde sentait confusément que l'instant était important, solennel, ma mère finit par dire, « Quelle prestance ! », elle s'avança, le prit dans ses bras, Rachid resta planté comme un piquet, la gorge serrée, mon père lui tendit la main, l'étreignit fortement, lui dit, « Tu fais, le meilleur choix ! », nous dûmes à dieu à notre ami, à mon grand frère algérien..

..nous fîmes nos malles, après des aurevoirs déchirants entre toutes la communauté des coopérants, nous prîmes cette route vers Oran, il faisait beau, le ciel était limpide mais, le soleil semblait ne plus chauffer. La P60 fut engloutie dans la cale du bateau, je me plantai sur le pont arrière de la ville d'Alger, les amarres claquèrent en tombant dans l'eau, le navire s'écarta du quai, une sirène stridente résonna, la ville blanche s'éloigna

lentement, dans ce sillage tant de souvenirs, tant d'interrogations, tant de cœurs si lourds !..

..nous étions tous les quatre sur le quai, attendant le débarquement de la voiture, il y avait menace de grève au port de Marseille, l'attente se prolongea, chose étonnante, personne ne broncha, mon père encore moins, enfin, elle sortit des entrailles du navire, elle était là, flottante dans l'azur, elle tournoyait lentement, semblant chercher à s'orienter.

Maintenant manutentionnaire, bloque les commandes, laisse-la ainsi pour toujours dans les airs !

...oh temps suspend ton vol...

La P60 Élysée, tel un grand oiseau déchu, toucha terre..

«...l'Algérie, c'était un beau pays, l'Algérie...»

Lui, replaça une à une les photographies dans la boîte.

Elle, « Range tout ça, il faut nous préparer pour le voyage à Carnac avec les filles ! Après tous ces désistements dus à cette maudite covid, ça va nous faire du bien de partir un peu ! ».

Lui, « As-tu fait le plein de la voiture, qui vient avec nous ? ».

Elle, « Michèle, Maria et Mimie iront dans celle de Jean-Yves et Nicole ! ».

Lui, reprit par ses songes, « Demain...la dolce vita ! ».

ÉPI LOGE

Il me fallut du temps pour me réacclimater, me réintégrer à l'école de Rocabey, je prenais la classe en cours d'année, l'instituteur était attentionné pour ce nouvel élève qui venait de là-bas ! Après quelques jours, il montra mon cahier de français à toute la classe, « A titre d'exemple ! », dit-il, « Voyez cette calligraphie, ces titres bien démarqués, bien soulignés, du bon travail à l'ancienne, à la plume, à l'encre bleue! Mais il faudra bien qu'ils...comprendre, les rapatriés...prennent le train en marche, leur monde a changé !), puis se tournant vers moi, (Et toi d'utiliser, comme nous maintenant, un stylo bille !), avec ma mine hâlée, j'étais un étranger dans mon propre pays, ma propre école.

Derrière l'Hippodrome, les moissonneuses furent remplacées par des bulldozers, des grues, la terre fut arasée, se couvrit de bâtiments, de supermarchés, la montagne St-Joseph fut réduite à une butte semi-herbeuse, le Routhouan fut englouti dans un égout, dans une conduite forcée, la rue de l'Yser n'était plus que l'une des rues du quartier de la découverte, la découverte! Quelle découverte! Quel drôle de nom !

Mes parents, il me fallut, du temps, trop de temps pour écrire ces non-dits ! ;

A mon père,
..de nous voir tu étais bien fier, nous de ce corps, bel Apollon. Tu partis au-delà des mers, exercer ton métier de flic, parce que tu étais un père, tu dus renoncer aux tropiques, rongé seul dans l'orange amer, l'oubli de ta statue antique..

A ma mère,
..à ce jour suit cette nuit, ou tel un gisant, dans mon lit je suis. Elle est née en vingt-trois, que sais-je ainsi de sa vie, que peut-on en savoir, sans l'avoir vécue aussi ? Dans mon landau suis-je, il fait beau, j'entends les oiseaux, des femmes, ma grand-mère, ma tante, ma mère, que de douces voies. Mes tempes sont humides, glissent doucement des chaudes pleures. Je ne suis plus seul, comme avant moi, comme après moi, s'ouvrent grands les bras,

chantent leur joie. Le matin nouveau voit, l'aube nimbée dans sa pâleur, halleluiah!..

Rachid entretint une correspondance épistolaire avec mes parents, jusqu'au moment où il s'apparut que le courrier en provenance de France était ouvert, il téléphona brièvement à ma mère, mon père ayant disparu suite à une longue maladie, l'informa de la raison pour laquelle, il préférait cesser toute correspondance, lui réaffirma que nous étions pour toujours, au plus profond de son cœur.

..dans l'étrange bleuté, s'évanouissent peu à peu, en méditerranée, souvenirs des temps heureux. Ta main ainsi posée, sur ton cœur tu nous pleuras, toi tu dus y rester, sur les ruines de Mansourah..

Les copains, ils avaient comme moi grandis, certains étaient déjà dans la vie active, Jean-Claude, Loïc, Jacques et moi poursuivîmes nos études, nous formâmes la 'patrouille des éléphants', pas avec trompette au vent mais, parapluie parabellums devant, chemises blanches, cravates bleues, pantalons gris, chaussures vernies, blazers bleu-marine, la classe ! A nous le 'nénettaria ' ! Mais c'est là, une autre histoire !

Jean-Marc exerça un temps en qualité d'officier, dans la marine marchande, puis, chercha longtemps une autre voie...
Mais au juste, qu'interprétâmes-nous, dans ces 'écrabouillures' ?

La SIMCA P60 Élysée, mon père eut du mal à la remplacer, il se décida, tout de même, pour une Renault 16 TL de couleur bordeaux, nous fîmes avec elle de nombreux voyages, entre autres, des St Malo, Bordeaux, Le Havre, le Mont-Dore pour des cures thermales, Nice pour le climat et autre chose, mais, toujours en un seul trajet !

Il eut brièvement une R16 blanche, directement envoyée à la casse par Jean-Marc, racheta une R16 bordeaux qu'il bigorna un peu, il commençait à être moins rigoureux dans sa conduite, son dernier véhicule fut une R16TS de couleur vert métallisé, il n'en profita guère à cause, disons, de l'orange amer !.

Armelle, nous nous revîmes mainte fois pendant notre adolescence, nous discutâmes passionnément de divers sujets, de nous même, de nos études respectives, la vie finit par lentement nous séparer.

Séparés mais, quoi guide ma main ? Qui tient cette plume ?

Révélation, juste deux mots, Énergie, Amour ! Et s'il ne devait en rester qu'un seul ?

Amour !

Complément poétique

Cent écrits en flot de mots

Recueil I

Recueil II

Saint-Malo, le samedi 8 juin 2013

Non dit

L'Apollon

Saltos soleils et croix de fer, sur le sable doré de la plage du Pont,
Des bras tu nous lançais en l'air, et nous tant heureux pirouettions,
De nous voir tu étais bien fier, nous de ce corps bel Apollon.
Tu partis au-delà des mers, exercer ton métier de flic,
Parce que tu étais un père, tu dus renoncer aux tropiques,
Rongeant seul dans l'orange amer, l'oubli de ta statue antique.
Pudeur nous retînt de le faire, grands pensions-nous pour dire cela,
L'écrire du plus beau caractère, maintenant que tu n'es plus là,
Ni possible retour en arrière, l'homme au képi « C'est Mon Papa ! ».

Patrice



Saint-Malo, le vendredi 19 avril 2013

Non dit

Halleluiah

À ce jour suit cette nuit, ou tel un gisant, dans mon lit je suis.

Elle est née en vingt-trois, que sais-je ainsi de sa vie,
Que peut-on en savoir, sans l'avoir vécue aussi ?
Ma grand-mère humble, mon grand-père loin à Terre Neuve parti,
De trop longues absences, il gagne son pain souvent ranci.
Ces pauvres vies là, aux durs labeurs constamment soumis,
Vous étiez malgré tout ces tourments, une belle fratrie.

A vingt ans, cher l'occupant servait, sous le manteau,
A sa petite sœur, rapportait un bout de gâteau.
Bon homme, bon femme, bon diable, tous jetés dans tant de drames,
Y a t-il encore du beau au fond de vos grises âmes ?

Dans mon landau suis-je, il fait beau, j'entends les oiseaux,
Des femmes, ma grand-mère, ma tante, ma mère, que de douces voies.
Sous frondaisons et soleil, penché tel un roseau,
Elle sourit, tout est calme, paisible, je dors comme un roi.

Une musique calme ma peine, entendue au Noël dernier.
Hallelujah de Cohen, Leroy Baker chantée.

Mes tempes sont humides, glissent doucement des chaudes pleures.
Je ne suis plus seul, comme avant moi, comme après moi,
S'ouvrent grands les bras, chantent leur joie.
Le matin nouveau voit, l'aube nimbée dans sa pâleur.

Halleluiah, halleluiah, halleluiah.

Patrice



A Saint-Malo, le dimanche 22 avril 2018

A la fleur du mal, triptyque oriental

Rose du désert

-Refrain-

Je me souviens de cette étrangère,
De ces yeux peints d'une femme dite berbère,
De voile blanc flottant dans l'azure,
D'une voix chantante calmant ma blessure.

Si pas de soldats, si loin la guerre,
Pris dans ses bras, je serais un frère.

-Refrain-

D'un mort qui pue, gisant sans couvert,
Son corps nu, sanglant dans le désert.

-Refrain-

L'étrangeté rose du vent, cœur enserre,
Pétrifié compose lent, fleur de pierre.

Patrice



Saint-Malo, le lundi 22 juillet 2013

Ether-net

Mansourah

Appelé étranger, nous aussi l'avons vécu,
Vous les expatriés, tout ce que vous avez vu.
Les amarres tombées, tant de douleurs sur un quai,
Le navire s'écarter, tous ses regards inquiets,
Au lointain s'éloigner, la ville blanche, les lilas,
A tout jamais coupé, notre enfance de ces vies-là.
Plus jamais réveillé, aux tam-tams des tambourins,
Des petits ânes bâtés, au souk allant le matin,
Et tout recommencer, demain au bout de la mer,
A la gorge le garder, ce goût des oranges amers.
Dans l'étrange bleuté, s'évanouissent peu à peu,
En méditerranée, souvenirs des temps heureux.
Ta main ainsi posée, sur ton cœur tu nous pleuras,
Toi tu dus y rester, sur les ruines de Mansourah.

Patrice



À mes enfants !

À mes petits enfants !

À vous tous !

Du même auteur

Cent écrits en flot de mots

Recueil I

Recueil II



Si j'étais moi?
Patrice

Projet d'écriture

Révélation

Mémoires de grands gosses

Toute utilisation ou reproduction est interdite
sans l'autorisation de l'auteur

Patrice CORBEL

Autodidacte

Né à Paramé Ille et Vilaine

le 11 mai 1953

Habite à Saint-Malo

Retraité des Industries Électriques et Gazières

Grand rêveur

Site Web : @ saintmal035

Les écrites de Patrice